
Vevey. — Impr. Alph. Recordon.

LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants.

ONZIÈME ANNÉE

Le Prophète Jérémie.

I

Jérémie, dont le nom veut dire : *grandeur de l'Éternel*, est le deuxième des quatre grands prophètes ; et vous n'ignorez pas, chers enfants, que les trois autres sont Ésaïe, duquel nous vous avons entretenus il y a un an, puis Ézéchiël et Daniel, dont nous vous parlerons plus tard, s'il plaît à Dieu. Jérémie, fils du sacrificateur Ililkija, naquit à Hanathoth, ville lévitique de la tribu de Benjamin, (Jér. I.) située à une lieue au nord de Jérusalem. On suppose que son père est le même Ililkija, qui fut souverain sacrificateur au temps de Josias.

La treizième année du règne de Josias, Jérémie reçut de l'Éternel la vocation, ou charge de prophète, qu'il exerça surtout parmi le peuple de Juda, durant plus de 40 ans, c'est-à-dire jusqu'à la destruction de Jérusalem. Le Seigneur, en le consacrant, lui dit qu'il l'avait mis à part dès avant sa naissance, pour être prophète des nations. Jérémie se sentit d'abord trop

faible et trop timide pour oser accepter une tâche si difficile, il répondit qu'il n'avait pas le don de la parole, et qu'il était trop jeune; mais l'Éternel l'encouragea avec bonté, en lui disant : « Ne dis point : je suis un enfant; car tu iras partout où je t'enverrai, et tu diras tout ce que je te commanderai. Ne crains point devant eux, car je suis avec toi pour te délivrer. » Et Dieu, qui est fidèle, tint sa promesse à l'égard de son serviteur; car, ainsi que vous l'avez déjà lu, Jérémie fut remarquablement délivré dans toutes les circonstances lâcheuses qu'il put rencontrer. Puis, comme pour mettre le sceau à sa promesse, l'Éternel étendit sa main et en toucha la bouche du Prophète, et lui dit : « Voici, j'ai mis mes paroles en ta bouche. »

Jérémie avait en effet besoin d'être bien assuré de la divinité de sa vocation, et du secours de son Dieu; car c'était un peuple extrêmement dépravé que celui qu'il était chargé de censurer, et auquel il devait annoncer les châtiments les plus sévères à cause de leurs nombreuses rébellions. Il n'avait, dès lors, en perspective devant lui que la haine des petits et des grands, et il devait s'attendre à essayer de leur part les plus amères contradictions et les traitements les plus injurieux; c'est pourquoi l'Éternel ajoute : « Voici, je t'ai aujourd'hui établi comme une ville fortifiée, et comme une colonne de fer, et comme des murailles d'airain,.... et ils combattront contre toi, mais ils ne seront pas plus forts que toi; car je suis avec toi pour te délivrer. »

Plein de confiance en ces paroles de son Seigneur, Jérémie, d'abord si timide, débuta courageusement dans la carrière de prophète : il prêcha avec une hardiesse et une force extraordinaires contre les péchés des



rois, des sacrificateurs et du peuple; il s'acquitta de sa mission, non seulement pendant la vie du pieux roi Josias, mais encore, et toujours avec le même zèle, sous le règne des princes impies qui succédèrent à celui-ci. Josias, il est vrai, avait su engager le peuple à servir l'Éternel, le Dieu d'Israël; (2 Chron. XXXIV, 33.) mais ils ne le faisaient que d'une manière extérieure, sans que leur cœur y fût pour rien. (Jérém. III, 10.) Aussi quand le prophète leur remontrait que c'est à la foi que Dieu regarde; quand il leur annonçait que leur destruction était proche, à moins qu'ils ne se retournassent *de tout leur cœur* vers le Seigneur, pour obte-

nir le pardon et la miséricorde, alors les sacrificateurs et les faux prophètes, contre lesquels Jérémie avait sans cesse à combattre, le contredisaient en face, et soutenaient qu'il n'y avait rien à craindre : que Josias ayant rétabli le culte du vrai Dieu, on pouvait se promettre des temps de paix et de prospérité. (VII, 4; XIV, 13, 14; XXIII, 17.) Continuellement en butte aux indignes traitements de ce peuple, Jérémie ne l'aimait pas moins pour cela, parce qu'il savait que, malgré son état de dégradation, ce peuple était le peuple de Dieu; et son cœur saignait de douleur, lorsqu'il était obligé de leur annoncer les terribles calamités qui les attendaient. Il suppliait jour et nuit le Seigneur de détourner d'eux ses jugements, et il continua d'intercéder jusqu'à ce que Dieu lui défendit, à cause de leur profond endurcissement, de faire des requêtes en leur faveur.

Nous ne reviendrons pas sur les faits qui marquèrent le ministère que Jérémie exerça successivement sous les cinq derniers rois de Juda. Pour rappeler ces choses à votre mémoire, chers amis, et avoir ainsi l'histoire complète de cet homme de Dieu, vous n'avez qu'à relire ce qui a été dit de lui dans notre Étude sur le prophète Michée, son prédécesseur, et dans celles sur les rois dont il fut le contemporain. (Volume X, pages 25, 101, 173, 199, 222, 242.)

Dans notre dernière Étude, nous avons vu que le Prophète fut retiré de la cour de la prison, lors de la destruction de la ville, et remis aux soins de Guédalja qui le renvoya à la maison. Nébuzar-Adan lui offrit ses services, et de l'emmenner à Babylone; mais Jérémie préféra partager la misère avec le petit peuple demeuré

de reste en Judée , plutôt que de jouir des délices du péché dans la capitale des Caldéens. (Ch. XL.)

QUESTIONS SUR « LE PROPHÈTE JÉRÉMIE. »

1. Que veut dire son nom ?
2. Où naquit-il , et de qui était-il fils ?
3. Quels sont les 4 grands Prophètes ?
4. Quand Jérémie reçut-il la charge de Prophète ?
5. Où l'exerça-t-il surtout , combien de temps , et jusques à quand ?
6. Que dit-il lorsqu'il fut appelé ?
7. Qu'est-ce que l'Éternel lui promit ?
8. Comment l'Éternel scella-t-il sa promesse , et que dit-il au Prophète ?
9. Dans quel état était le peuple , et que devait leur annoncer le Prophète ?
10. Aussi à quoi devait-il s'attendre de leur part ?
11. Comment Jérémie débuta-t-il ?
12. Pourquoi pouvait-il débiter ainsi ?
13. Contre qui avait-il sans cesse à combattre ?
14. Ces hommes que soutenaient-ils ?
15. Qu'est-ce que Dieu défendit au Prophète , et à cause de quoi ?
16. Sous quels rois Jérémie exerça-t-il son ministère ?
17. Qui lui fit des offres , et lesquelles ?
18. Qu'est-ce que Jérémie préféra ?



Le petit Substitut.

Il y a plusieurs années, alors que j'enseignais dans une école, j'eus occasion de reprendre un élève pour son inattention et sa désobéissance. Mes paroles n'ayant pas produit leur effet sur lui, je fus obligé d'en venir à la punition; je l'appelai, par conséquent, et lui commandai de se tenir debout pendant un quart d'heure dans un des coins de la salle d'école.

Pendant qu'il s'y rendait, un petit garçon, beaucoup plus jeune que le coupable, vint vers moi et me demanda si je voudrais bien lui laisser prendre la place de celui qui m'avait désobéi. Cette demande m'étonna beaucoup. Cependant je ne fis pas de questions à l'enfant, et je me contentai de lui faire remarquer que si j'acquiesçais à sa demande, il passerait tout le temps dans le coin, — et, ajoutai-je, un quart d'heure est bien long quand il faut le passer en punition. — Ces paroles ne l'ébranlèrent pas. Je lui montrai alors la disgrâce attachée à un enfant qui subit une punition, en lui disant qu'aux yeux des visiteurs qui pourraient entrer dans l'école il passerait pour méchant garçon. Rien cependant ne changea son intention. Il persista dans sa résolution. Alors je lui laissai prendre, dans le coin, la place de son compagnon.

J'étais profondément ému, et priai silencieusement le Seigneur de me donner un peu de cette sagesse qui vient d'en haut, afin de tirer de cet incident quelque instruction qui pût être profitable aux âmes des enfants qui m'étaient confiés.

Lorsque le quart d'heure fut écoulé, j'interrogeai le

petit garçon, pour savoir si c'était son compagnon qui lui avait demandé de prendre sa place. Il me répondit : Non Monsieur. — Ne penses-tu donc pas qu'il méritait d'être puni? — Oh! oui, dit-il, il le méritait bien. — Quel est donc le motif qui t'a porté à subir la punition pour lui? — Monsieur, c'est parce que je l'aime.

Quelle touchante réponse!

Les autres enfants avaient écouté avec une grande attention cette conversation. Alors j'appelai le garçon désobéissant, et lui ordonnai d'aller à son tour dans le coin. A ces mots, il y eut des cris de protestation. Une multitude de petites voix s'écrièrent en même temps : Oh! Monsieur, ce ne serait pas bien, ce ne serait pas bien.... — Ni juste, — ajouta l'un des plus hardis. — Pourquoi ne serait-ce pas juste, lui dis-je, pensant déconcerter le garçon qui s'était exprimé ainsi. Votre camarade n'a-t-il pas désobéi? — Oui, Monsieur; mais vous avez permis à Joseph d'être puni à sa place, et pour cette raison l'autre ne doit plus être puni.

Ma prière, pensai-je, était entendue, et je continuai en ces termes : Ce qui vient d'arriver ne rappelle-t-il pas quelque chose à votre esprit? — Oui, Monsieur, dirent plusieurs voix; cela nous rappelle que le Seigneur Jésus a porté nos péchés.

— Quel nom donneriez-vous maintenant à Joseph? — Celui de substitut. — Qu'est-ce qu'un substitut? — Celui qui prend la place d'un autre. — Quelle place Jésus a-t-il prise? — Celle des pécheurs.

— Joseph nous a dit qu'il voulait prendre la place de son camarade, et être puni pour lui, parce qu'il l'aimait: pouvez-vous me dire pourquoi Jésus voulut mourir à la place des pécheurs? — Ce fut aussi parce qu'il nous

aimait. — Citez un passage de la Bible qui nous le prouve. — « Le Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi. » (Galates II, 20.) — Vous m'avez dit à l'instant qu'il ne serait pas bien, ni même juste de mettre le méchant garçon dans le coin, après avoir puni Joseph à sa place : quelle instruction pouvons-nous retirer de ce fait ? — Nous acquérons par là la certitude que Dieu ne peut jamais punir le pécheur qui croit en Jésus-Christ comme son Sauveur ; — et, ajouta un bien petit garçon, jamais il ne le fera, car la Bible nous dit que « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » (Jean III, 16.)

Nous parlâmes longtemps encore sur le sujet de la grâce et de l'amour de Dieu. Nous parlâmes de Celui qui fut « navré pour nos forfaits et froissé pour nos iniquités, et par la meurtrissure duquel nous avons la guérison. » (Esaïe LIII, 5.)



Les tribulations de Christie Redferne.

Chap. I.

ENFANCE DE CHRISTIE.

— J'ai entendu des personnes qui le disaient, je l'ai lu moi-même dans un livre, et dimanche dernier papa l'a lu dans la Bible, c'est que quand on demande à Dieu, on reçoit; et dans un autre endroit du livre il est dit : « En toutes choses exposez vos requêtes à Dieu, par

des prières et des supplications. » — Dans tous les cas je puis essayer.

Mais la voix qui parlait ainsi avait un accent découragé, et la figure de la petite fille, qui se leva lentement du banc de mousse où elle était assise, était loin d'avoir une expression joyeuse. L'endroit où elle se trouvait était pourtant bien joli, mais elle paraissait peu s'en soucier, et s'appuyait languissamment et avec fatigue contre le tronc du hêtre, dont les rameaux touffus se penchaient vers l'eau de la source qui murmurait à ses pieds. L'enfant se baissa pour y tremper la branche d'érable qu'elle tenait à la main, puis s'éloigna en répétant : « Dans tous les cas, je puis essayer. »

Bien des années auparavant, le ruisseau, grossi par l'orage, avait débordé et enlevé la terre entre les racines de l'arbre, formant ainsi un creux qui, depuis lors, s'était garni de même que les racines dépouillées, d'herbe et de mousse verte. Ce fut auprès de ce siège naturel que l'enfant, après avoir jeté autour d'elle un regard rapide et inquiet, s'agenouilla. Elle ferma les yeux et joignit les mains avec respect; mais un nuage de malaisé et de doute passa sur ses traits, quand elle inclina la tête et murmura : « Notre Père qui es aux cieux, ton nom soit sanctifié, ton règne vienne, » poursuivant ainsi jusqu'au bout. Puis elle leva la tête, mais l'expression de doute ne s'était pas dissipée.

— Ce n'est pas précisément là ce qu'il me faut, dit-elle. J'ai mon pain quotidien; quant aux autres choses, je n'en suis pas sûre; mais je ne me rappelle aucune autre prière. J'en ferais bien une, si je savais comment. Il y a tant de choses dont j'ai besoin.

Elle se tut un moment, puis elle dit doucement : « Seigneur, fais que tante Elsie ne soit pas fâchée de ce que je suis restée ici si longtemps. Je sais que j'ai besoin de cela. Et Seigneur, fais qu'Effie se souvienne de m'apporter le livre qu'elle m'a promis. Ah ! j'ai besoin de tant de choses ; et je ne suis pas sûre que je les demande comme il faut. Cependant la Bible dit : « Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous le recevez, et il vous sera fait. » (Marc XI, 24.)

Elle se releva et, fermant les yeux, elle s'appuya contre l'écorce brillante du hêtre. Elle demeura ainsi longtemps, comme si elle pensait à bien des choses, et enfin, se remettant à genoux, la tête dans ses mains jointes, elle dit : « Seigneur, fais de moi une bonne petite fille, et prends-moi dans ton ciel quand je mourrai, pour l'amour de Jésus. Amen. » Alors elle ouvrit les yeux, et soupira en se préparant à partir.

— Comme les ombres se sont allongées, dit-elle. Il y a longtemps que je devrais être rentrée à la maison ; mais je vais voir maintenant si tante Elsie sera fâchée. Si elle ne me gronde pas, je saurai que cela sert à quelque chose de prier ; si Effie m'apporte un livre, un livre comme je les aime, j'en serai sûre, tout-à-fait sûre. Alors je saurai que Dieu nous entend quand nous prions, et cela sera déjà quelque chose.

Et réellement, la petite créature, pâle et fatiguée, paraissait avoir besoin de pouvoir considérer d'un œil plus serein ce monde qui, pour la jeunesse, a tant d'attraits, afin d'effacer de son front ce pli soucieux et triste qui, déjà, s'y était marqué.

Telle était Christie Redferne : une enfant d'apparence tout ordinaire. Ses yeux gris, sa bouche trop grande et



ses lèvres minces, sa peau brunie et couverte de taches de rousseur, son front large et élevé, mais plissé en mille plis par les efforts de sa vue basse, formaient un ensemble qui ne devait pas lui mériter le nom de jolie. Elle avait une robe d'indienne foncée, avec un tablier à petits carreaux; et ses pieds nus étaient chaussés de souliers trop grands qu'elle traînait en marchant. Mais ce qui frappait par dessus tout, c'était l'air malheureux empreint sur ses traits, et qui évidemment n'était pas l'effet d'une contrariété passagère, au contraire il semblait habituel.

Pendant bien des années, Christie avait été le seul enfant maladif au milieu d'une nombreuse famille de

gens robustes; et tous les soins d'une mère tendre l'avaient entourée. Maintenant cette mère était morte, et je n'ai pas besoin de dire combien la vie de l'enfant était changée depuis. Cette perte lui fut sensible plus qu'à tous ses frères et sœurs; la patience et la sympathie de sa mère lui manquaient quand elle était malade; et quand son humeur, rendue plus irritable par la souffrance, la dominait, la main douce et ferme de sa mère n'était plus là pour la contenir et la diriger. C'était à tante Elsie qu'elle avait affaire maintenant, et sa domination n'était ni douce ni ferme pour la pauvre enfant.

La vieille demoiselle avait renoncé à bien des habitudes et à une vie tranquille, pour venir se mettre à la tête du ménage de son frère, et elle désirait que ses sacrifices fussent appréciés à leur valeur. Les aînés des enfants, qui avaient de la santé, supportaient assez facilement le changement survenu dans leur existence, et tante Elsie trouvait un certain plaisir à les maintenir sous son autorité; et quant aux plus jeunes, elle finit par s'accoutumer à l'étourderie et à la turbulence de leur âge. Mais la nature fantasque et irritable du caractère de Christie, que sa mauvaise santé rendait plus impressionnable et plus morose encore, était pour tante Elsie une difficulté impossible à comprendre et à endurer, de sorte que la première année après la mort de sa mère fut pour l'enfant un temps de grandes tribulations.

Puis vinrent des pertes de fortune et des circonstances qui amenèrent M. Redferne à quitter l'Ecosse pour s'établir au Canada, où il acheta des terres. Après quelques essais de culture infructueux, les choses pa-

rurent prendre une meilleure tournure. L'ainée des filles trouva à se placer comme maîtresse d'école dans une petite ville à peu de distance de leur ferme, et ordinairement elle venait passer le dimanche avec son père et ses sœurs. Sara et Anna, qui étaient vaillantes, travaillaient aux champs; de sorte que tout l'ouvrage du ménage et de la maison était dévolu à Christie, et cela d'autant plus que tante Elsie, devenue infirme à la suite d'une longue maladie, n'était plus en état de s'en occuper activement. Christie avait donc à soigner la laiterie, à faire le pain, et mille et une choses qui se répétaient de même chaque jour, et qui exigeaient un degré de patience et de force, au delà de ce que la petite fille pouvait en avoir. Sans doute tante Elsie veillait à ce que l'enfant ne fut pas surchargée de travaux au-dessus de son âge et de ses forces, et sous ce rapport une mère n'aurait pas pu être plus attentive; mais ce qu'une mère seule eût compris, c'est qu'une routine de devoirs uniformes, monotones, sans fin, est de nature à ennuyer un enfant au point de le dégoûter. Peut-être tante Elsie s'en doutait-elle vaguement, mais elle ne le montrait pas; et Anna et Sara, robustes comme elles l'étaient, étaient loin de penser que la besogne, qui pour elles n'aurait été qu'un jeu, devenait pour leur petite sœur une tâche lourde et pénible. Aussi les jours d'été s'écoulaient-ils tristement pour Christie.

Le moment où nous la trouvons assise sous le hêtre, était le soir d'un des jours les plus malheureux qu'elle eût passés; il avait mal commencé, comme c'était le cas de bon nombre de ces jours-là. En cherchant quelque chose dans une mansarde, elle avait retrouvé un livre qu'on croyait perdu. C'était un de ses favoris; et

bientôt, assise à terre, au beau milieu des objets épars qu'elle avait sortis de l'armoire, elle oubliait, ensevelie dans sa lecture, que la pâte pour le pain devait être suffisamment levée, et que son four était loin d'être prêt pour la recevoir. A chacun des feuillettes qu'elle tournait, elle se disait que ce serait le dernier, jusqu'à ce que, entièrement absorbée par l'attrait du conte, elle ne pensa plus à rien. Mais le charme fut brusquement rompu. La voix de tante Elsie résonna à ses oreilles en accents vifs et durs, qui la firent tressaillir; et ce fut avec un tremblement convulsif qu'elle cacha le livre et rassembla le contenu de l'armoire. Alors elle repensa à la pâte, et le cœur lui manqua.

— Que je suis donc fâchée d'avoir oublié ! se dit-elle ; mais elle ne dit rien de pareil à sa tante. Celle-ci ne vit sur la figure de Christie qu'une maussade indifférence, ou un air qui y ressemblait, et elle en fut exaspérée. Le pain était prêt pour le four, mais le four n'était pas prêt pour le pain ; et, pendant trois jours, les enfants et les gens de la maison n'auraient à manger que du pain aigri, grâce à la négligence de Christie. C'était une désobéissance volontaire, dit la tante, et l'air de mauvaise humeur de la petite fille, qui ne manifestait aucun regret de sa faute, vint presque justifier les amers reproches et le soufflet qui les accompagna. Un soufflet était une chose rare de la part de tante Elsie, aussi ne fut-il pas répété. Peut-être aussi n'eût-elle pas osé frapper une seconde fois le visage pâle et irrité de Christie, que la surprise et la colère rendirent muette pendant un moment ; puis, d'une voix étranglée par les battements de son cœur, elle murmura : « Tante Elsie, je vous hais ; je voudrais être morte ! »

— Tais-toi, méchante enfant, répondit la tante, tu es loin d'être en état de mourir.

Mais tante Elsie s'en voulait à elle-même d'avoir donné le soufflet, et en était d'autant plus fâchée contre Christie. Celle-ci éprouvait vraiment du regret de sa négligence; mais, oubliant qu'elle n'en avait rien témoigné, elle se disait que sa tante était injuste et cruelle. L'orgueil lui donna la force d'obéir à l'ordre de porter le pain dans un endroit frais, et de ne pas répandre une larme jusqu'à ce qu'elle eût fait ce qu'il fallait; puis, se jetant à terre dans un endroit où personne ne pût la voir, elle donna un libre cours à ses sanglots, proférant en même temps des paroles aussi coupables que celles que tante Elsie avait entendues. Depuis ce moment rien n'alla bien. Malgré un mal de tête violent, et ses mains qui tremblaient, elle devait faire l'ouvrage de la maison; et tante Elsie, souffrant davantage ce jour-là de son rhumatisme, assigna à Christie une tâche plus forte que d'ordinaire. Mais, en la lui imposant, elle ne lui en expliqua pas le motif; de manière que la petite fille pensa que c'était pour la punir de sa négligence du matin, et il n'est pas étonnant qu'elle s'acquittât avec mauvaise humeur de ce surcroît de travail.

— Cela m'est égal, se répétait-elle à elle-même. Cela ne sert à rien de chercher à faire plaisir à tante Elsie. Elle est toujours également mal disposée, et elle dit que je ne fais jamais rien de bien. Cela m'est égal.

Mais cela ne lui était pas égal après tout, et elle se sentait bien malheureuse. Elle évita ses sœurs quand elles rentrèrent pour dîner, et ne voulut pas se mettre à table, disant qu'elle avait mal à la tête, ce qui était

la vérité. Assise par terre dans la mansarde, sans plus songer à son livre, son cœur était plein de mauvais sentiments contre sa tante, contre ses sœurs, contre tout le monde. Cependant au milieu même de ses murmures intérieurs, sa conscience lui dit que la faute de tout cela pourrait bien se trouver en elle-même; et alors sa colère se calma, mais non pas son chagrin. Elle se dit qu'elle était une enfant désagréable et haïssable; qu'elle n'était pas comme ses sœurs aînées, ni comme les petits; qu'elle n'était utile à personne, mais au contraire un sujet d'ennui pour tous. Si seulement elle pouvait mourir! Mais non, elle aurait peur de mourir. Si seulement elle n'était pas née! Si seulement sa mère n'était pas morte!

Brisée de fatigue, elle redescendit pour s'occuper de l'ouvrage de l'après-midi. Elle lava la vaisselle, balaya la chambre et essuya la poussière; elle prépara les jattes pour le lait du soir, et mit le couvert pour le souper; puis elle s'assit avec un air si profondément malheureux et accablé, que tante Elsie, malgré son mécontentement, ne put s'empêcher d'avoir pitié d'elle. Toutefois elle avait encore plus pitié d'elle-même, et pensait qu'avec sa mauvaise santé, et la vie pénible qu'elle menait dans le ménage de son frère, Christie était d'autant plus coupable de ne pas la soulager davantage.

— Et pourtant quelle pauvre, chétive petite créature! se disait-elle en regardant l'enfant. Peut-être n'ai-je pas assez de patience avec elle. Mais j'en ai tant besoin pour mes propres souffrances.

Cependant la disposition radoucie de tante Elsie ne se formula pas en paroles; et Christie ne se douta pas,

lorsque l'ordre lui fut donné d'aller chercher les vaches, sans attendre le retour des enfants de l'école, que sa tante pensait que la course à travers champs lui ferait du bien. Elle crut que cela faisait encore partie de la punition encourue; et, trop lasse pour résister, elle se mit en route d'un pas lourd et le cœur aigri.

Elle eut bientôt atteint le pré, et ouvrit le passage aux vaches. Puis elle les laissa s'en aller où elles voulaient, et vint s'asseoir près de la source où nous l'avons trouvée au début de ce récit, et où ses amères réflexions se terminèrent par la prière que nous savons.

Elle ne se pressa pas de rentrer, bien que le soleil fût couché, et qu'elle sût que les vaches pouvaient manquer la grille et entrer dans le champ de blé voisin. — Cela m'est égal, se dit-elle encore. Ce ne sera pas ma faute. Les enfants auraient dû être là, c'est leur affaire de garder les vaches, ce n'est pas la mienne. Oh! que je voudrais qu'Essie fût venue; quand elle est là, cela ne va jamais si mal. Mais je verrai ce soir si Dieu a entendu ma prière, ce sera déjà quelque chose, et alors je tâcherai de nouveau de devenir meilleure en dépit de tante Elsie.

(à suivre).



Un esprit doux.

Il est un esprit doux et paisible, qu'on ne rencontre pas à chaque heure du jour, ni même à chaque jour de l'année, mais que l'on a le bonheur de rencontrer quelquefois : c'est un esprit de support, de bienveillance

et de charité, qui aime à parler bien des absents, et à représenter sous un aspect favorable ce qui, à d'autres, apparaît comme plus ou moins douteux. « Elle a des manières très distinguées, » disait une servante irlandaise, en parlant de sa maîtresse qui passait pour très fière : « le monde ne la comprend pas. Elle a des manières distinguées ; mais elle est comme les lis des vallées, qui sont si beaux et si agréables, quand vous parvenez à les voir de près. »

Oh ! si nous avions tous une abondante mesure de l'esprit de cette femme ; si tout ce qui nous semble hauteur et orgueil pouvait être expliqué d'une manière aussi satisfaisante, et si nous pouvions dire de nous-mêmes, avec une entière sincérité et vérité, quelle que fût d'ailleurs notre position extérieure : « O Éternel ! mon cœur ne s'est point élevé, et mes yeux ne se sont point haussés, et je n'ai point marché en des choses grandes et merveilleuses, au-dessus de ma portée ! » (Ps. CXXXI, 4.)



A un ami.

Cher ami, si le Seigneur tarde,
 Qu'Il vous bénisse et qu'Il vous garde
 Bien près de Lui dans son amour.
 Que pour vous ainsi chaque jour
 Dans le courant de cette année
 Soit un jour de réel bonheur,
 Ou tout au moins de paix du cœur,
 Une calme et douce journée
 Passée avec votre Sauveur.





« Là, » ou le terme du voyage.

Un monsieur parcourait les rues de Paris sur l'impériale d'un omnibus, par un jour très froid d'hiver. A côté de lui était assis un petit garçon tout grelottant, dont le visage pâle et les mains bleuies montraient combien il souffrait. Le bon monsieur eut pitié du pauvre petit; et, pensant lui faire oublier ses maux en lui causant un peu, il lui dit :

— Tu souffres beaucoup du froid, mon enfant, et sans doute que cela te rend tout malheureux.

— Oui, Monsieur, j'ai froid; mais je ne suis *pas* malheureux, dit l'enfant en s'efforçant de sourire.

— Pas malheureux ! D'où cela vient-il ?

— Parce que, répondit le petit garçon, bien que j'aie froid maintenant, il fait chaud dans la maison de ma tante où je vais. J'y trouve toujours un bon feu et un bon dîner qui m'attendent, et dans un quart d'heure je serai là. Alors j'oublierai que j'ai eu froid.

— Oui, mon garçon, ta réponse est juste, et tu as parfaitement raison de ne pas te laisser affliger par les souffrances présentes, puisque tu as une si belle perspective devant les yeux. Sais-tu que tu m'as donné une leçon que je n'oublierai pas facilement ?

— Et laquelle ? demanda l'enfant.

— Moi aussi, mon garçon, j'ai un voyage à faire, au terme duquel m'attend la maison de mon Père, où je trouverai tout ce qui peut me rendre vraiment heureux. Et cependant je permets trop souvent aux ennuis et aux peines de la route de me cacher cette brillante espérance.

— Mais, peut-être que votre voyage est plus long que le mien ? dit l'enfant.

— Il dure déjà depuis plusieurs années, répondit le monsieur.

— Est-ce possible ? Je n'aimerais pas être si longtemps en voyage. Je ne m'étonne pas que vous soyez si fatigué.

— A l'avenir je tâcherai de faire comme toi, mon garçon ; et si j'y parviens, le chemin ne me paraîtra pas aussi long.

— Fait-il jamais froid dans votre pays ? demanda l'enfant.

— Non, il y fait toujours beau, et l'on n'y souffre jamais comme toi en ce moment. Le temps y est tou-

jours pur et serein, et rien à Paris ne peut s'y comparer. Les habitants vivent en paix entre eux, et sont toujours heureux.

— O Monsieur! que je voudrais aller là! s'écria l'enfant.

— Louis, mon petit Louis! entendit-on crier au même moment, et l'enfant, tout engourdi par le froid, se mit à descendre le long de la rampe de l'omnibus; puis, après s'être tourné pour saluer le monsieur qui lui avait parlé avec tant de bonté, il prit la main de sa chère tante, et ils entrèrent ensemble dans la loge d'une grande maison. La bonne dame le fit asseoir devant un bon feu, pour réchauffer ses pauvres petites mains et ses pieds glacés, puis elle lui servit un copieux repas; et, tout en mangeant, il raconta à sa tante ce que son compagnon de route lui avait dit en chemin.

— Mais j'ai oublié, ajouta-t-il en terminant, de demander le nom du beau pays où ce monsieur allait.

— C'est dommage, dit la bonne tante, mais je crois pouvoir te le dire, parce que je compte y aller aussi un jour.

— Vous, ma tante? s'écria le petit Louis.

— Oui, vraiment, mon enfant.

— Oh! quel bonheur! me mènerez-vous avec vous? demanda-t-il.

— Écoute, mon garçon. Tu m'as souvent vu pleurer, n'est-ce pas? Eh bien! là je ne pleurerai plus. Là toutes mes larmes seront essuyées par une main d'amour. Tu sais que nous portons le deuil de ta pauvre mère. Là il n'y aura plus ni deuil, ni mort. Tu sais que je suis souvent accablée de fatigue. Là ceux qui sont las trouvent le repos. Ici nous sommes souvent

témoins des peines et des manquements de ceux que nous aimons. Là il n'y aura plus de douleur, de larmes ni de péché.

— Mais, ma chère tante...

— Écoute encore, mon enfant. Tu aimes chanter : Eh bien ! là toutes les voix sont d'accord et tous les chants sont harmonieux. Tu aimes les fruits savoureux : là on les trouve en abondance sur des arbres qui ne s'effeuillent jamais. Tu aimes les belles maisons : là elles sont construites par un céleste architecte, et les pierres en sont plus brillantes que les bijoux des rois.

— Mais, ma tante...

— Écoute encore, mon enfant. Ici nous avons des cœurs mauvais ; et, lors même que nos actes extérieurs ne seraient pas mauvais, nos pensées le sont. Mais là nous n'aurons que de bonnes pensées, notre nature sera pure et nos voies parfaites.

— Mais, chère tante, vous parlez du CIEL !

— Sans doute, et le monsieur de l'omnibus parlait du ciel aussi.

— Et le voyage ? demanda le garçon.

— C'est le voyage de la vie, répondit la tante.

— Ah ! je comprends maintenant, dit Louis. Le monsieur m'a dit qu'il avait reçu une leçon, mais c'est bien plutôt lui qui m'en a donné une, et une bonne.

— C'est vrai, Louis. Mais tu disais que tu aimerais que je te menasse au ciel.

— Oh ! oui, ma chère tante, je l'aimerais tant !

— Mais tu ne mérites pas d'y aller, mon pauvre enfant.

— Je le sais bien, et j'y ai souvent pensé, dit Louis. Dites-moi donc ce que je dois faire.

— Tu dois faire ce que j'ai fait, cher Louis. Il n'y en a qu'Un qui puisse te mener là. Celui qui « est entré au ciel avec son propre sang » a seul le droit de faire entrer là. C'est du Seigneur Jésus-Christ que je parle. C'est à lui que je suis allée, et par son sang précieux j'ai été rendue capable d'entrer là. Ce même sang suffit pour toi, et pour tous ceux qui veulent se confier en lui. Remarque ceci : « Tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu. » Mais Christ a souffert sur la croix pour les péchés, le juste pour les injustes, afin de nous amener à Dieu. » « L'Éternel a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous. » « Il a été livré pour nos offenses et ressuscité pour notre justification. » Il a dit : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos. » Les rachetés dans le ciel chanteront : « Tu es digne, . . . car tu as été immolé, et tu nous a achetés pour Dieu par ton sang, de toute tribu, et langue, et peuple et nation; et tu les as faits rois et sacrificateurs pour notre Dieu; et ils régneront sur la terre. » Crois au Seigneur Jésus-Christ, et au terme du voyage toi aussi tu seras LA.



Les tribulations de Christie Redferne.*(Suite et fin de la page 19.)**Chap. II.***LE COLPORTEUR.**

Mais les vaches n'avaient pas manqué la grille : il s'était trouvé quelqu'un pour la leur ouvrir, et elles avaient été se coucher dans la cour avec toute la satisfaction qu'un animal puisse avoir. Sara et Anna n'étaient pas rentrées, de sorte que Christie prit en soupirant le petit siège et les seaux, et se prépara à accomplir sa tâche. Si sa vue basse lui avait permis de distinguer le char arrêté au coin de la maison, et si elle avait su que c'était sa sœur Effie qu'il avait amenée, elle ne se serait pas mise au travail avec tant de calme ; mais elle l'entreprit avec courage, et en un instant deux seaux pleins de lait fumaient à ses côtés. Comme elle se demandait si elle pourrait les porter à la maison tous les deux à la fois, une voix qui n'était pas celle de tante Elsie appela : Christie ! Surprise elle se retourna. Effie était là, près d'elle, et l'embrassait. La petite fille resta muette d'étonnement, puis aux caresses de sa sœur elle fondit en larmes et, s'attachant à elle, elle pleura et sanglota convulsivement.

— Voyons, Christie ! dit Effie, qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'as-tu ? Est-il arrivé quelque chose ? Ne pleure donc pas ainsi. Voyons, Christie !

— Ce n'est rien, sanglotait l'enfant, je ne puis pas m'en empêcher, ce n'est rien. — Tout son corps tremblait, et Effie la tint serrée contre elle sans parler. A

la fin Christie dit : Effie, pourquoi n'es-tu pas venue la semaine passée?

— En partie à cause de la pluie, répondit Effie, et en partie parce que je pensais qu'il valait mieux mettre les deux jours de congé ensemble. C'est aujourd'hui jeudi, et je puis rester jusqu'à lundi matin, ce qui fait trois jours entiers.

Christie sourit et soupira en même temps. Il lui semblait qu'un poids était ôté de dessus de son cœur. — Es-tu venue à pied? demanda-t-elle.

— Non; j'ai eu la chance de rencontrer le colporteur, et comme il venait de ce côté, il m'a offert une place dans son char. Mais je vais t'aider maintenant; tu as l'air fatigué. Comme tout est propre dans ta laiterie! Faut-il préparer la baratte?

Effie voulut traire toutes les autres vaches, et Christie la regarda faire. Les deux sœurs avaient bien des choses à se dire. Les besoins de la famille étaient grands. Tante Elsie souffrait davantage : si elle allait retomber malade! — Dans ce cas, dit Christie, tu serais forcée de revenir à la maison.

Effie secoua la tête. — Au contraire, dit-elle; mon traitement de maîtresse d'école serait d'autant plus nécessaire. Comment achèterions-nous des souliers pour les petits, et le harnais neuf et tant d'autres choses?

Christie soupira. — Je voudrais être assez âgée pour tenir aussi une école, dit-elle, ou du moins pour faire quelque chose.

— Mais tu fais déjà beaucoup, répliqua Effie; pense donc à tout le beurre que tu as fait! Et pendant tout l'été tu as pétri le pain, tu as fait la lessive, tu as repassé, balayé...

— Mais tout cela rapporte bien peu de chose, dit Christie tristement.

— Cela rapporte bien plus que mon école, et c'est un travail bien plus agréable.

— Agréable? répéta Christie avec un étonnement qui équivalait à une protestation et qui fit sourire Effie.

— Sans doute; ne crois-tu donc pas qu'il est bien plus doux d'être à la maison avec le reste de la famille qu'entouré d'étrangers indifférents, et d'avoir à porter son fardeau tout seul?

— De quel fardeau parles-tu? As-tu quelque peine, Effie?

— Non, non; mais est-ce qu'il n'y a pas le rhumatisme de tante Elsie, et ta figure pâle et étirée; puis les habits des enfants qui s'usent! Montre-moi le beurre maintenant. Oh! comme il sent bon, et quelle belle couleur il a! Il y en a bien cent vingt livres, cela fera une jolie somme. C'est pourtant ton ouvrage, Christie!

L'enfant rayonnait en entendant les éloges de sa sœur. — Et combien as-tu de fromages? continua Effie.

— Cinq; regarde. Ils seront d'un grand secours pour l'hiver. L'année passée nous n'en avons pas, tu sais. Ah! voilà papa avec Sara et Anna. Comme ils vont être contents de te voir!

Oui, tous étaient bien contents de voir Effie, quoiqu'ils fussent sobres de paroles. On prit en silence le frugal souper, et il n'y eut guère que le colporteur et M. Redferne qui échangèrent quelques paroles. Quand le repas fut terminé, on apporta la Bible. D'habitude chacun lisait un verset à son tour, grands et petits étant

toujours trop fatigués pour pouvoir écouter une lecture suivie; et il faut bien avouer que souvent cela se faisait brièvement et en partie pour la forme. Mais ce soir-là il en fut autrement. M. Craig, le colporteur, lut une portion du Saint Livre, et on voyait aisément que pour lui, chrétien sérieux et heureux, le service de Dieu n'était pas une forme, mais une vivante et précieuse réalité. Aussi la veillée se prolongea-t-elle tellement que les petits étaient tous endormis avant la fin; et la prière du colporteur s'adaptait si bien aux besoins de la famille, dans sa confession de péché et ses louanges à Dieu, dans ses demandes et ses actions de grâce, que les aînés, malgré leur lassitude, ne purent s'empêcher d'en jouir et de s'y joindre de tout leur cœur.

— Quoiqu'il en soit, se dit Christie, il est certain que, pour *lui*, il croit qu'il vaut la peine de prier; — et tout d'un coup la pensée lui vint qu'une partie de sa prière à *elle* avait été exaucée : tante Elsie ne lui avait pas fait un seul reproche de ce qu'elle était restée si longtemps auprès de la source. Toute stupéfaite, elle se mit à mieux considérer la chose. Tante ne pouvait pas me gronder en présence d'un étranger, se dit-elle. Puis Effie est ici, et les reproches ne m'auraient pas causé tant d'ennui, et, du reste, cela peut encore venir. Elle va m'envoyer coucher dès que les assiettes seront remises en place.

Mais il n'en fut rien. Les petits, et même Sara et Anna, étaient couchés depuis longtemps que Christie était toujours là, appuyée contre les genoux de sa sœur, et écoutant l'intéressante conversation de son père et de M. Craig, sans que personne lui dît rien. Les rares paroles que tante Elsie lui avait adressées, dans le cou-

rant de la soirée, avaient même été assez affectueuses, et Effie n'avait pas toujours été là. Ce n'était donc pas pour faire plaisir à Effie, pensa Christie. — Est-ce que Dieu aurait vraiment entendu ma prière? — Cette supposition lui était aussi nouvelle qu'elle était encourageante. Puis elle se demanda si Effie aurait apporté le livre? Elle ne voulait pas s'en informer; elle avait un si grand désir de croire qu'elle pourrait s'en rapporter au secours de Dieu dans tous ses soucis. Cependant si Effie n'avait pas apporté le livre, elle ne serait pas sûre que sa prière eût été entendue. — Cela serait-il vraiment possible! se dit-elle. C'était presque trop beau pour le croire; pourtant il y avait dans la Bible des passages bien clairs: « Demandez et vous recevrez; cherchez et vous trouverez; » et beaucoup d'autres. Elle aurait bien voulu en parler au colporteur, mais elle n'osait pas; et en pensant ainsi à lui, elle examinait sa figure hâlée et ridée dont l'expression était si bonne à voir. Il avait un air sérieux même quand il souriait, et quelque chose en lui rappelait ce verset que Christie aimait et qui parle de « la paix qui surpasse toute intelligence. » — Il doit posséder cette paix, se disait-elle.

— Êtes-vous toujours bien reçus, vous et vos livres? demanda tante Elsie. Votre travail n'est-il pas un travail ingrat, après tout?

— La Parole de Dieu est l'instrument dont Dieu se sert pour amener l'homme au salut, répondit le colporteur; ne la bénira-t-il pas dans ce but? Pour moi, je n'en doute pas. Et comment pourrais-je douter en présence de la promesse que sa parole ne retournerait pas à lui sans effet, mais qu'elle prospérerait dans les

choses pour lesquelles il l'aura envoyée? Jamais une Bible ne sort de mes mains sans que je demande à Dieu d'en faire le moyen d'une bénédiction éternelle pour au moins une âme; et j'ai la foi pour croire que ma prière sera entendue et exaucée.

Tante Elsie manifesta une certaine surprise. — N'y a-t-il pas là quelque présomption de votre part? dit-elle.

— Où? répliqua M. Craig, dans la prière, ou dans la confiance d'être exaucé? Ce n'est pas dans la prière, sans doute, puisque le Seigneur Jésus a dit : « Demandez et vous recevrez; cherchez et vous trouverez. Quoique vous demandiez en priant, si vous croyez, vous le recevrez. Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit accomplie. » Est-ce de la présomption que de demander à Dieu de bénir ceux qu'il a tant aimés, qu'il a envoyé son Fils unique dans le monde pour mourir afin qu'ils aient la vie? Dieu ne leur donnera-t-il pas toutes choses librement avec Lui? En vérité, je pense qu'il y aurait plutôt de la présomption à ne pas demander, ou à demander sans s'attendre à recevoir.

Il y eut une pause pendant laquelle Christie réfléchit à ces paroles, le cœur ému d'un sentiment étrange.

— Oui, continua le colporteur, il est doux de pouvoir s'appuyer sur la promesse de Dieu, sans cela mon travail serait à la fois pénible et sans résultat. Il y a des hommes qui vivent dans le monde sans avoir aucune espérance, et qui ne se confient pas dans la bénédiction promise de Dieu. Comment cela leur est possible, je ne saurais le dire.

— Dieu est bon envers ceux-là même qui se soucient peu de lui et de ses bienfaits, dit tante Elsie avec

un soupir; qu'advierait-il sans cela du monde et des milliers de gens qui y habitent?

— Oui, dit M. Craig, il est bon envers les méchants et les ingrats. Mais je pensais surtout au bonheur de ceux qui ont le sentiment habituel et constant de la présence de Dieu et de sa sollicitude paternelle à leur égard. Dans les moments de peine, et en tout temps, du reste, il est bien doux de savoir que nous avons la Parole et la promesse de Dieu pour tout ce dont nous avons besoin. Nous n'avons pas à craindre d'être oubliés : Celui qui voit le passereau quand il tombe, et qui compte les cheveux de notre tête, peut à coup sûr nous inspirer de la confiance. Et ne nous confions-nous pas en Celui qui n'a pas honte d'appeler les siens ses « frères » ? Le Frère aîné ! Lui qui a souffert étant tenté — qui peut sympathiser à nos infirmités ? Il vaut la peine d'avoir sa Parole comme notre ressource, pour moi dans mes voyages, pour vous au milieu des soucis de la famille, pour la petite fille que voici dans ce que la vie lui réserve encore.

Tout occupée de ce que le colporteur disait, Christie s'était insensiblement rapprochée, écoutant avidement. Mais l'attention de tante Elsie avait été attirée sur elle : — Il est plus que temps pour toi d'aller te coucher, Christie, dit-elle; il n'y aura pas moyen de te faire lever demain matin. Dépêche-toi !

Christie aurait donné beaucoup pour avoir le courage d'adresser une question à M. Craig; et si sa tante n'avait pas été là, peut-être se serait-elle hasardée à le faire. Il se peut que le colporteur devina sa pensée, car il dit en posant sa main sur celle de l'enfant : Oui, chère petite, nous n'avons pas à douter que les soins

si tendres et le doux regard du Frère aîné ne veillent sur toi si tu lui appartiens. Es-tu à lui? ajouta-t-il après un moment, et en serrant doucement la main qu'il tenait.

Mais quand même Christie eût pu trouver des mots pour lui répondre, les larmes qu'elle avait peine à retenir l'en auraient empêchée. Retirant lentement sa main de celle du bon colporteur, elle quitta la chambre; et arrivée dans celle où ses sœurs dormaient déjà, elle s'assit par terre et appuya sa tête contre le mur. — Tout cela pouvait-il être vrai? Est-ce que Dieu voyait et entendait les hommes et prenait soin d'eux? Serait-il possible qu'il s'inquiétât aussi d'elle-même? Ah! s'il était vrai que Dieu entendit ses prières à elle, et voulût les exaucer, les choses n'iraient plus si mal. Mais appartenait-elle en effet au peuple de Dieu? En tout cas, elle avait tant besoin d'être secourue! Le Frère aîné, quel doux nom! Quel encouragement à croire en Jésus!

— Si seulement je pouvais être sûre, murmurait-elle. Je le saurai ce soir. Tante Elsie n'a pas été fâchée; et si Effie m'a apporté le livre, ce sera un signe.

Cependant quand Effie fut montée, Christie ne se pressa pas de lui parler. Elle se déshabilla lentement, s'agenouilla pendant quelques instants, puis se coucha dans son petit lit, mais sans dormir. Elle suivait les mouvements d'Effie qui s'était assise et lisait. A la fin Effie se leva, et alors Christie ne put se taire plus longtemps. — Effie, dit-elle, m'as-tu apporté le livre que tu m'avais promis?

— Comment, Christie, tu ne dors pas encore! Sais-tu quelle heure il est?

— M'as-tu apporté le livre, répéta l'enfant avec vivacité, ou l'as-tu oublié ?

Effie s'approcha et s'assit sur le bord du lit de Christie. — Non, dit-elle, je ne l'ai pas oublié, mais...

— L'as-tu apporté ? où est-il ?

Effie secoua la tête. — Je ne l'ai pas apporté, dit-elle.

Pauvre Christie ! Sans ajouter une parole, elle se recoucha sur l'oreiller et cacha sa figure pour pleurer. Le désappointement était grand, surtout ce soir-là. — Si Dieu n'entend que la moitié de nos prières, se disait-elle, et précisément celle-là dont nous nous soucions le moins, à quoi sert-il de prier ? Ah ! je croyais avoir enfin trouvé ce qu'il me fallait !

— Christie, dit sa sœur, en se penchant vers elle, pourquoi pleures-tu ainsi ? Je ne t'avais rien promis, mon enfant, et je n'ai pas oublié le livre, mais j'ai craint qu'il ne te fit du mal plutôt que du bien.

— Est-ce donc un mauvais livre ?

— Pas tout à fait, peut-être ; mais tu sais que lorsque tu as mis la main sur un livre, tu es portée à négliger ce que tu as à faire. Cela a été le cas même aujourd'hui, et tante Elsie a été obligée de te gronder.

— Tante Elsie ne peut pas souffrir que quelque chose me lasse plaisir, dit Christie. Elle ne dit jamais rien à Sara ou à Anna quand elles se mettent à lire.

— C'est que cela leur arrive bien rarement et ne leur fait pas oublier leur travail, comme à toi.

C'était la vérité, et Christie le savait bien ; mais elle n'était pas disposée à le reconnaître, aussi elle détourna la tête et murmura d'un ton de mauvaise humeur : Ou

me dit toujours la même chose, c'est inutile de le répéter.

Effie se leva et alla vers l'autre extrémité de la chambre. Quand elle revint, elle tenait quelque chose qui était enveloppé dans du papier. — Regarde, Christie, dit-elle, je t'ai apporté un autre livre bien meilleur que celui que tu demandais. Regarde!

Christie se releva, un peu confuse de sa vivacité, et ouvrit le paquet. C'était une Bible, reliée en maroquin rouge et dorée sur tranche. — Oh! une Bible, s'écria-t-elle enchantée; c'était ce que je désirais le plus! Comme elle est belle! quelle belle reliure! Effie ne disait rien; elle jouissait du bonheur de sa petite sœur.

— Effie, dit Christie tout à coup, cette Bible a dû te coûter beaucoup d'argent; tu aurais pu en prendre une plus simple.

— Une Bible est pour toute la vie, répondit Effie, c'est pourquoi j'ai préféré en prendre une qui fût jolie et d'une bonne impression. Si j'avais su que le colporteur dût venir ici, j'aurais attendu pour te laisser choisir toi-même; et si je n'avais pas déjà écrit ton nom sur la première page, nous aurions encore pu la changer.

Christie vit en effet son nom inscrit avec la date au-dessous, et elle soupira de satisfaction. — Quelle jolie Bible, répétait-elle, je crains seulement qu'elle n'ait été bien chère. Est-ce qu'elle coûte autant qu'une paire de souliers?

Effie se mit à rire: Comment peux-tu comparer une Bible avec une paire de souliers! Mais je suis bien contente qu'elle te plaise. Il faudra en faire ta lecture de chaque jour. M. Craig me demandait si elle était pour

moi, et je lui dis que je la destinais à ma petite sœur.

Christie fit un mouvement, C'était donc là une de ces Bibles dont le colporteur disait qu'il demandait à Dieu de la bénir pour au moins une âme, et il paraissait si certain que sa prière serait exaucée ! Et sa prière à elle n'avait-elle pas été exaucée ? Non pas de la manière à laquelle elle s'attendait, mais bien mieux. Cette pensée la remplit de surprise et d'une joie étrange. C'était donc vrai ! Et jetant les yeux sur la page ouverte devant elle, elle lut : « Demandez et vous recevrez ; cherchez et vous trouverez. »

— Effie, dit-elle doucement, je te remercie beaucoup. Laisse-moi t'embrasser. Et les larmes qui mouillaient ses paupières étaient bien différentes de celles qu'elle avait versées l'instant auparavant. — Rien n'ira aussi mal désormais, se dit-elle ; non, rien. Quoiqu'il arrive, je puis toujours prier.



Le Prophète Jérémie.

II

Guédalja, que Nébucadnetsar avait établi comme surveillant sur les villes de Juda, vint à mourir. Alors les habitants, craignant les Caldéens, se retirèrent dans les montagnes qui conduisaient en Egypte (XLI), et firent prier Jérémie de consulter l'Eternel, pour savoir de quel côté ils devaient se tourner, promettant qu'ils se conformeraient à l'ordre de Dieu, et qu'ils obéiraient à sa voix. La réponse fut qu'il fallait rester dans

le pays; que Dieu serait avec eux, et qu'Il les y ferait habiter en assurance; mais que s'ils persistaient à vouloir se retirer en Egypte, comme ils se l'étaient proposé, ils périraient par l'épée, par la famine et par la mortalité (XLII). Mais quelle ne fut pas l'affliction de Jérémie quand ils lui répondirent avec fierté : « Tu préfères des mensonges, l'Eternel notre Dieu ne t'a pas envoyé nous dire : « N'entrez pas en Egypte pour y séjourner. » Dans leur aveuglement, ils accusèrent même le prophète de vouloir les livrer entre les mains de leurs ennemis. Et le résidu de ceux de Juda, avec Johanan à leur tête, s'assemblèrent; ils prirent avec eux Jérémie, qui consentit à les suivre, probablement dans l'espoir de les préserver de l'idolâtrie, et ils descendirent au pays de Pharaon (XLIII). Là, au milieu d'une nation païenne, ce misérable peuple s'abandonna à la plus triste idolâtrie; aussi les jugements que le prophète leur avait annoncés ne tardèrent pas à fondre sur eux. Des troubles s'étant élevés en Egypte, ils y trouvèrent la mort, sauf un très petit nombre de réchappés qui regagnèrent le pays de Juda. Quant à Jérémie, on croit qu'il fut lapidé en Egypte par ses compatriotes incrédules.

Il y a une précieuse instruction pour vous, chers enfants, dans l'histoire de ce Prophète. Tant que Jérémie eut *foi* aux promesses que Dieu lui avait faites, il fut délivré dans les difficultés qu'il rencontra et les dangers qu'il courut. Si vous êtes appelés à vivre peu ou beaucoup d'années ici-bas, vous rencontrerez mainte difficulté, mainte circonstance pénible ou douloureuse, telles que ce monde, où le péché a tout gâté, en présente à chaque instant. Et si vous avez le bonheur

d'appartenir au Seigneur, les épreuves, les persécutions même, ne vous seront point épargnées; au contraire, plus Jérémie était fidèle dans son service, plus l'opposition qu'on lui faisait était grande. Mais, comme nous vous l'avons dit une fois, celui qui craint Dieu sort de tout, celui qui se *confie* en l'Éternel ne sera jamais confus. Le Tout-Puissant donne l'issue à ceux qui *s'attendent* à lui; et, quoiqu'il arrive, nous pouvons être sans crainte, quand nous avons Dieu pour nous, avec nous et en nous. Que ce soit là une réalité pour vous, chers lecteurs, afin que vous puissiez aussi faire l'expérience du privilège qu'il y a de souffrir pour le nom de Jésus, de Celui qui a souffert, le juste pour les injustes, et qui, pendant sa carrière ici-bas, n'a rencontré que « la contradiction de la part des pécheurs contre lui-même. » Maintenant « Il est assis à la droite du trône de Dieu, » et il nous a laissé cette promesse bénie, et si propre à nous fortifier et nous encourager au milieu de la tribulation, savoir que « si nous souffrons, nous règnerons aussi avec lui. » (2 Tim. II, 12.)

Quant au misérable peuple de Juda, nous venons de voir où le conduisit son incrédulité, son manque de confiance en Celui qui, seul, pouvait et voulait le garder, le délivrer et le bénir. Quel solennel avertissement pour vous, chers amis, si vous n'avez pas encore cherché votre refuge *ailleurs* qu'en Égypte, pays qui dans l'Écriture représente toujours le monde et ses affections, lesquels procurent le jugement et la mort.

Outre les menaces et les prédictions de terribles châtimens qu'il adressait au peuple de la part de Dieu, outre les jugemens relatifs aux nations, Jérémie a écrit dans son livre, sous la direction de l'Esprit saint,

d'admirables prophéties concernant le Seigneur Jésus et ses relations futures avec Israël. Nous en citerons ici quelques passages :

« Voici, les jours viennent, dit l'Éternel, que je ferai lever à David un germe juste, qui régnera comme roi. Il prospérera, et exercera le jugement et la justice sur la terre. En ces jours Juda sera sauvé, et Israël habitera en assurance; et c'est ici le nom duquel on l'appellera : L'Éternel notre justice. » (XXIII, 5, 6).

« Voici, les jours viennent, dit l'Éternel, que je traiterai une nouvelle alliance avec la maison d'Israël, et avec la maison de Juda. C'est ici l'alliance que je traiterai avec la maison d'Israël après ces jours-là, dit l'Éternel : Je mettrai ma loi au dedans d'eux, je l'écrirai dans leur cœur, et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. Chacun d'eux n'enseignera plus son prochain, ni chacun son frère, en disant : Connaissez l'Éternel; car ils me connaîtront tous, depuis le plus petit d'entre eux jusqu'au plus grand; parce que je pardonnerai leur iniquité, et que je ne me souviendrai plus de leur péché. » (XXXI, 31, 33, 34).

« Je les purifierai de toute leur iniquité, par laquelle ils ont péché contre moi. » (XXXIII, 8).

« Et je leur donnerai un même cœur, et un même chemin, afin qu'ils me craignent à jamais, pour leur bien et le bien de leurs enfants après eux; et je traiterai avec eux une alliance éternelle, savoir que je ne me retirerai point d'eux pour leur faire du bien. » (XXXII, 39, 40).

LES LAMENTATIONS de Jérémie sont des élégies, ou des chants d'affliction sur le déplorable état du peuple juif, avant et après la destruction de Jérusalem, et les

calamités que ce peuple s'attira par sa méchanceté. Ces plaintes sont entremêlées de passages de consolation et de prières ardentes pour le rétablissement de ce peuple que Dieu n'a pas rejeté pour toujours.

QUESTIONS SUR « LE PROPHÈTE JÉRÉMIE, II. »

1. Que firent les habitants de Juda après la mort de Guédalja ?
2. Pourquoi ?
3. Que demandèrent-ils à Jérémie ?
4. Et que promirent-ils ?
5. Quelle fut la réponse de l'Éternel ?
6. Que fit néanmoins le peuple ?
7. Que leur arriva-t-il en Egypte, et qu'y trouvèrent-ils ?
8. Quelle instruction y a-t-il, pour la foi, dans l'histoire de Jérémie ?
9. Quelle promesse est faite à ceux qui souffrent pour le Seigneur ?
10. Qu'est-ce que procurent le monde et ses affections ?
11. Outre les jugements, les menaces et les prédictions de châliments, qu'est-ce que Jérémie a encore écrit dans son livre ?
12. Indiquez dans quels chapitres et versets se trouvent quelques-unes de ces prophéties.
13. Que sont les *Lamentations de Jérémie* ?
14. De quoi sont-elles entremêlées ?





LE MONT DES OLIVIERS, d'après une photographie.

L'enfant Jésus et les bergers de Bethléem.

A mes petits lecteurs.

N'est-ce pas, mes petits amis, qu'il est beau de regarder les vertes prairies, le beau soleil, le ciel bleu, et toutes les choses si belles que Dieu a faites, et de savoir que ce Dieu si grand et si bon aime les petits enfants et s'intéresse à eux ?

Quelquefois vous avez trouvé que les grandes personnes n'ont pas le loisir d'écouter ce que vous avez à leur dire ; elles ont à s'occuper de tant de choses savantes, que vous n'osez pas venir les troubler, ou bien

elles vous disent que vous leur faites perdre leur temps. Elles ont souvent une figure si sérieuse, que vous êtes bien contents de vous en aller jouer avec d'autres petits garçons et d'autres petites filles avec qui vous vous sentez à l'aise. Puis vos parents vous disent aussi que vous êtes trop jeunes pour pouvoir comprendre de quoi ils s'entretiennent, et que vous devez vous tenir bien tranquilles; et alors vous avez peut-être pensé combien vous aviez encore à grandir et à apprendre avant de pouvoir vous joindre à la société des grandes personnes.

Tandis que Dieu, bien qu'il soit si grand et si sage, s'est abaissé pour parler à de petits enfants, et faire comprendre à leurs jeunes cœurs qu'il est le plus tendre et le meilleur Ami. Comme la Bible le dit : « Personne n'a jamais vu Dieu ; le Fils unique qui est dans le sein du Père, lui nous l'a révélé » (Jean I, 18). Pensez, chers enfants, combien Dieu a été bon d'envoyer son propre Fils bien-aimé dans le monde pour vous faire connaître son amour. Il a voulu que son Fils devint un petit enfant, et qu'il grandit peu à peu comme nous l'avons fait tous; et quand nous nous représentons ainsi ce Jésus si humble et débonnaire, il nous est facile de comprendre qu'il s'intéresse aux enfants, et qu'il peut leur parler par sa Parole, par son Saint-Esprit, parce qu'il a été un petit enfant lui-même.

Adam fut créé homme; mais Jésus, lorsqu'il fut fait à la ressemblance d'un homme, vint au monde comme un petit enfant, à Bethléem, et il dit à Dieu : « Tu m'as mis en sûreté quand j'étais aux mamelles de ma mère » (Ps. XXII, 9). Vous voyez donc que Jésus a été

un petit enfant aussi réellement que l'un d'entre vous ; et comme un petit enfant il a su ce que c'était que de jouir de l'amour et des soins d'une mère, et de croître en sagesse et en stature, comme cela nous est dit au chapitre II, versets 40 et 52, de l'évangile de Luc.

Mais lorsque Jésus était un petit enfant à Bethléem, il était différent de tous les autres enfants. « Cela n'est pas étonnant, » me direz-vous, « puisqu'il était le Fils de Dieu. » Sans doute, mes chers amis, Jésus était et il est Dieu ; il était le Seigneur de toutes choses dans le ciel et sur la terre lorsqu'il était couché dans la crèche de l'hôtellerie. Cependant il y a encore une autre raison pour laquelle le petit enfant de Bethléem différait de tous les autres petits enfants : il était un petit enfant saint, il était né sans péché, tandis que tous les autres enfants naissent souillés et ont le péché en eux. Il ne faut donc pas vous étonner de ce que les anges furent si joyeux quand Jésus, le Saint de Dieu, fut né. Vous vous rappelez que les bergers les entendirent chanter un beau cantique, et qu'ils virent la gloire de Dieu resplendir autour d'eux, ce dont ils furent très effrayés. Pourquoi les bergers étaient-ils effrayés à la vue de la gloire de Dieu ? Ce devait être si beau d'être près de Dieu et de ses saints anges. La cause que les bergers avaient peur était qu'ils se sentaient pécheurs et indignes de se trouver dans cette compagnie sainte. Ils avaient peur de Dieu. Mais l'ange leur dit de ne pas craindre, car il leur apportait de bonnes nouvelles, une grande joie ! Or, qu'est-ce qui pouvait être une grande joie pour des pécheurs qui avaient peur de Dieu ? N'était-ce pas de savoir que Dieu leur avait donné un Sauveur, qui voulait les sau-

ver de leurs péchés? — et voilà précisément ce que l'ange dit aux bergers. Il leur dit qu'un Sauveur leur était né dans la cité de David, et pendant qu'ils écoutaient ces paroles bénies, une multitude de l'armée céleste louait Dieu à cause du petit enfant qui venait de voir le jour à Bethléem.

Car, mes chers petits amis, cet enfant c'était le Fils de Dieu, et il était né saint afin de pouvoir sauver les hommes, et les femmes, et les enfants pécheurs : voilà pourquoi les anges chantaient : « Gloire à Dieu dans les lieux très-hauts, paix sur la terre et bon plaisir envers les hommes. » — Que firent alors les bergers? Est-ce qu'ils retournèrent chez eux sans penser davantage au Sauveur enfant, ou bieu se dirent-ils l'un à l'autre : « Nous attendrons, pour aller à lui, qu'il soit devenu un homme? » Oh ! non, il le leur fallait tout de suite; ils avaient besoin de la paix que cet Enfant apportait avec lui. Ils avaient besoin d'aller à Jésus pour que l'amour et la gloire de Dieu resplendit sur eux, et ils se levèrent aussitôt, et s'en allèrent en hâte à Bethléem où ils trouvèrent Marie et Joseph et le petit enfant couché dans la crèche, et alors ils divulgèrent tout ce qui leur avait été dit touchant ce petit enfant. « Et les bergers s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu de toutes les choses qu'ils avaient entendues et vues, selon qu'il leur en avait été parlé. » — Chers enfants, nous serions tout aussi effrayés que le furent les bergers si le ciel s'ouvrait, et si la gloire du Seigneur resplendissait autour de nous, à moins que nous ne connussions Jésus comme notre Sauveur.

Eh bien ! chers petits amis, si vous êtes amenés par le Saint-Esprit à vous reconnaître pécheurs comme les

bergers reconnurent qu'ils l'étaient, je veux vous dire que dans le cantique des anges il y a trois choses qui vous rendront très heureux lorsque, par la foi, vous serez venus à Jésus. Il y a d'abord la *gloire*, puis la *paix*, et ensuite le *bon plaisir*.

Jésus, en devenant un petit enfant afin de nous sauver de nos péchés, apporte de la *gloire* à Dieu dans les lieux très-hauts. Nos péchés ont déshonoré Dieu, mais Jésus est mort pour glorifier Dieu au sujet de nos péchés, et afin d'en porter le châtiment pour tous ceux qui croient dans la puissance purifiante de son précieux sang. Dieu est *glorifié* en donnant son propre Fils pour être le Sauveur des pécheurs. Ensuite, au lieu de répandre sur la terre son juste courroux, Dieu donne la *paix* à tous ceux qui viennent à Lui en se confiant en Jésus; et, enfin, le *bon plaisir* de Dieu est envers les hommes, parce que son propre Fils bien-aimé est sur la terre comme le saint et pur enfant en qui Dieu a toujours trouvé son bon plaisir.

J'espère que plusieurs de mes chers petits lecteurs ont trouvé Celui qui a été autrefois ce bienheureux petit enfant, ce doux Jésus humble et débonnaire, et que par la grâce de Dieu ils peuvent dire : « Il est mon Sauveur. » S'il en est ainsi, vous pouvez chanter : « *Gloire* à Dieu ! » vous connaissez la douceur d'avoir la *paix* de Dieu, et le *bon plaisir* de Dieu repose sur vous parce que vous appartenez à Jésus-Christ, son Fils bien-aimé.

Je souhaite que plus d'un petit garçon et plus d'une petite fille qui lisent ces lignes aient le désir de connaître Jésus, et de l'avoir pour leur Sauveur et leur Ami ! Vois, mon enfant, jusqu'où il est descendu pour

sauver des pécheurs ! Regarde-le, couché dans la crèche, par amour pour de pauvres enfants pécheurs, et écoute ce que les anges disent aux bergers : « N'ayez point de peur, car, voici, je vous annonce un grand sujet de joie qui sera pour tout le peuple ; car aujourd'hui, dans la cité de David, vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur ! » (Luc II, 10, 11.)



Le Prophète Abdias.

Abdias est le quatrième des petits prophètes. Son nom signifie : Serviteur de l'Éternel. Dans une de nos Etudes sur le Prophète Elie, vous vous rappelez, chers enfants, que nous vous avons parlé d'un autre Abdias qui vivait à la cour d'Achab, où il remplissait les fonctions d'intendant, et qui était aussi un homme pieux et craignant Dieu, quoique serviteur d'un roi impie. Celui qui nous occupe aujourd'hui est l'auteur du livre le plus court de l'Ancien Testament. On ne sait rien de positif sur l'époque où il vécut, et la Bible ne nous donne aucun détail sur sa vie. Il est probable qu'il prophétisa peu de temps après la destruction de Jérusalem ; dans ce cas il aurait été contemporain de Jérémie. Sa prophétie, comme celles de Jonas et de Nahum, s'applique au jugement des Gentils. La plupart d'entre vous, chers jeunes amis, n'ignorent pas que la Parole appelle *Gentils* ou *nations* tous les peuples qui ne faisaient pas partie du peuple d'Israël, lequel, avant l'économie de la grâce, était seul le peuple de Dieu. Les Gentils étaient des païens ou des idolâtres.

Cependant les fidèles sortis du paganisme sont parfois appelés *Gentils*, pour les distinguer des Juifs convertis (Rom. XV, 16; Galat. II, 12-14).

Dans les seize premiers versets de son livre, Abdias dénonce aux Edomites les châtimens que l'Éternel va faire fondre sur eux, à cause de leur orgueil — « L'orgueil de ton cœur t'a séduit, toi qui habites dans les fentes des rochers, qui sont ta haute demeure, et qui dis en ton cœur : Qui est-ce qui me renversera par terre? » (vers. 3) — et à cause de leur jalousie et de leur haine contre leurs frères, les enfans de Jacob. Cette expression « leurs frères » doit vous faire comprendre, chers lecteurs, que ces deux peuples avaient la même origine. En effet, tous les deux étaient issus d'Isaac ; et les Edomites, ou Iduméens, sont les descendants d'Esau, frère de Jacob. Esau est aussi appelé du nom d'Edom (qui veut dire *roux*) à cause, peut-être, de la couleur du potage qu'il convoita et pour lequel il vendit son droit d'aînesse. En lisant le chapitre XXVII de la Genèse, et ce que nous avons dit dans notre Etude biblique, à la page 145 du II^e volume de la *Bonne Nouvelle*, vous verrez comment Jacob, quoique le plus jeune, hérita la bénédiction et les promesses qui s'y rattachaient, promesses qui constituaient sa postérité comme peuple de Dieu. Ce fut là le motif de la haine invétérée d'Esau et de ses descendants à l'égard d'Israël, et ils montrèrent cette haine dans toutes les occasions ; Esau d'abord, en menaçant de mort son frère Jacob (Genèse XXVII, 41) ; puis les Edomites qui furent souvent en guerre avec les rois de Juda, ainsi que cela est fréquemment rapporté dans les livres des Rois et des Chroni-

ques. Et cette inimitié se manifesta surtout lors du siège de Jérusalem par Nébucadnetsar. Alors les Edomites se réjouirent des malheurs qui arrivaient à leurs frères, et non-seulement ils s'en réjouirent, mais ils poussèrent la lâcheté jusqu'à chercher à faire leur profit des malheurs des vaincus, lors de la chute de la ville. Aussi Abdias leur reproche-t-il en termes très énergiques et sévères, et de la part de l'Éternel, leur attitude et leur conduite envers Israël : « Lorsque tu te tenais vis-à-vis, quand les étrangers menaient son armée en captivité, et que les forains entraient dans ses portes, et qu'ils jetaient le sort sur Jérusalem, tu étais aussi comme l'un d'eux. Mais tu ne devais pas prendre plaisir à voir la journée de ton frère quand il a été livré aux étrangers; et tu ne devais pas te réjouir sur les enfants de Juda, au jour qu'ils ont été détruits; et tu ne les devais pas braver au jour de la détresse. Et tu ne devais pas entrer dans la porte de mon peuple, au jour de sa calamité; et tu ne devais pas prendre plaisir, toi, à voir son mal au jour de sa calamité; et tes mains ne se devaient pas avancer sur son bien, au jour de sa calamité. Et tu ne devais pas te tenir sur les passages, pour exterminer ses réchappés, ni livrer ceux qui étaient restés, au jour de la détresse. » (Vers. 11-14.)

Aussi la punition prononcée sur Edom est-elle en proportion de sa faute; ce peuple fut entièrement retranché. « Sont-ce des larrons qui sont entrés chez toi, ou des voleurs de nuit? Comment as-tu été rasé? N'eussent-ils pas dérobé jusqu'à ce qu'ils en eussent eu assez? Si des vengeurs fussent entrés chez toi, n'eussent-ils pas laissé quelque grapillage? Comment

a été fouillé Esaü? Comment ont été examinés ses lieux secrets?... Tes hommes forts sont aussi étonnés, ô Téman! (ville d'Edom) afin que les hommes soient retranchés de la montagne d'Esaü, à force de les y tuer.... Et la maison d'Esaü sera du chaume;.... et il n'y aura rien de reste dans la maison d'Esaü; car l'Eternel a parlé » (vers. 5, 6, 9, 18). Cette prophétie ne tarda pas d'être accomplie. En effet, cinq ans après la ruine de Jérusalem, Nébucadnetsar, roi de Babylone, se tourna contre les Edomites, ses anciens alliés, et les détruisit. « Tous les alliés t'ont conduit jusqu'à la frontière; ceux qui étaient en paix avec toi t'ont trompé, et ont eu le dessus sur toi; ceux qui mangeaient ton pain t'ont donné le coup par-dessous, sans qu'on l'aperçût » (vers. 7). Ainsi font les alliés de ce monde. Ces redoutables menaces contre les Iduméens furent aussi prononcées par les prophètes Esaïe, Jérémie, Ezéchiel et Joël. La terre d'Edom, ou l'Idumée, est un pays montueux situé entre la mer Morte et la mer Rouge, au sud-est de Canaan. Il était jadis fertile; mais les voyageurs modernes attestent que la contrée est aujourd'hui aride et désolée, ce qui témoigne de l'accomplissement des prophéties.

Depuis le verset 17 jusqu'à la fin de son livre, Abdias annonce le rétablissement d'Israël et le relèvement de Jacob: « Il y aura des réchappés sur la montagne de Sion, et elle sera sainte, et la maison de Jacob possèdera ses possessions.... Ils possèderont le Midi, savoir la montagne d'Esaü, et la campagne, savoir les Philistins; et ils possèderont le territoire d'Ephraïm, et le territoire de Samarie; et Benjamin possèdera Galaad. Et ces bandes des enfants d'Israël, qui auront

été transportés, posséderont ce qui était des Cananéens, jusqu'à Sarepta ; et ceux de Jérusalem..... ce qui est jusqu'à Sépharad ; ils le posséderont avec les villes du Midi. Car les libérateurs monteront en la montagne de Sion, pour juger la montagne d'Esau ; et le royaume sera à l'Eternel. »

Vous savez, chers enfants, qu'Israël, rejeté de Dieu pour un temps à cause de ses nombreuses rebellions, et dispersé sur toute la terre, rentrera dans son pays et dans sa ville de Jérusalem. C'est le Seigneur Jésus lui-même qui accomplira à l'égard de ce peuple qui l'a rejeté, les promesses que Dieu a faites à leurs pères. Christ apportera avec lui la bénédiction, la prospérité et la paix, lorsqu'il viendra, avec son Eglise, établir son règne sur la terre pendant les mille ans qui suivront le temps d'agitation, de trouble et de travail de ce pauvre monde.

En résumé, chers enfants, le livre d'Abdias nous montre : 1° En Edom, la haine du monde contre Dieu et tout ce qui est de Lui, et le jugement qui en est la fin. — 2° En Israël, la fidélité invariable du Seigneur envers ceux qui lui appartiennent, et sont ainsi les objets de ses promesses et de sa bénédiction.

Que la grâce agisse dans vos cœurs, chers jeunes amis, de telle sorte que, bien mieux qu'Israël dont les bénédictions sont terrestres, vous ayez part aux bénédictions célestes que Christ nous a acquises par son précieux sang, afin qu'aussi vous soyez du nombre de ceux qui régneront avec Lui.

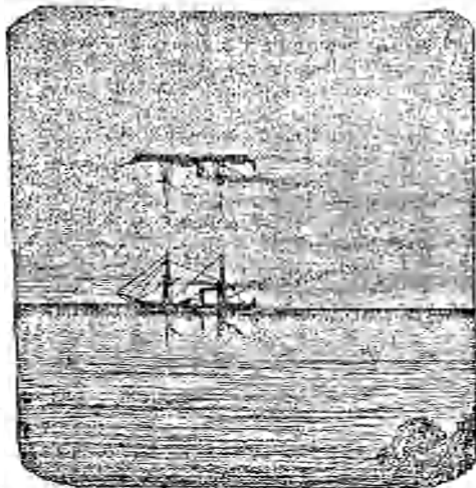
QUESTIONS SUR • LE PROPHÈTE ABDIAS.

1. Que signifie son nom ?

2. Où avons-nous parlé d'un autre Abdias, où vivait-il, que faisait-il, qui craignait-il?
3. Qu'est-ce que le Prophète Abdias a écrit?
4. Quand prophétisa-t-il probablement?
5. De qui aurait-il été contemporain?
6. A quoi sa prophétie s'applique-t-elle?
7. Qui sont les *Gentils* ou *nations*?
8. A qui le Prophète s'adresse-t-il dans les 16 premiers versets?
9. Que leur dénonce-t-il, et pourquoi?
10. Que veut dire « Edom »?
11. De qui descend-il, et de qui est-il frère?
12. Quel fut le motif de la haine d'Esau et de ses descendants contre Israël?
13. Qu'est-ce qu'Abdias reproche aux Edomites dans les versets 11-14?
14. En quels termes le fait-il, et de la part de qui?
15. Comment les Edomites furent-ils punis?
16. Quel pays habitaient-ils, et où est-il situé?
17. Qu'était jadis ce pays, et qu'est-il maintenant?
18. Qu'est-ce que le Prophète annonce à la fin de son livre?
19. Qui accomplira à l'égard d'Israël les promesses faites à leurs pères?
20. Quand cela aura-t-il lieu?
21. Que trouvons-nous, en résumé, dans le livre d'Abdias?

Le mirage.

Le jeune lecteur s'étonnera sans doute de voir un navire à vapeur tourné sens dessus dessous, voguant dans les nuages, et menaçant à chaque instant de tomber sur l'autre navire qui vogue sur la mer. Il est na-



turel qu'il demande ce que cela peut signifier. Eh bien ! le fait est, cher lecteur, que le vaisseau que vous voyez dans les nuages n'est qu'une illusion ; l'œil l'y voit distinctement, et pourtant il n'est pas là ; il n'y a pas de vaisseau, ce n'est qu'une ombre. Ces espèces d'ombres se voient souvent soit sur mer, soit sur terre. Ce phénomène s'appelle « mirage. » C'est l'apparence de quelque chose, mais *seulement* l'apparence, et non la réalité. Le mirage est causé par un certain état de l'atmosphère (ou air que nous respirons), et les rayons du soleil, agissant simultanément de manière que la lumière est *réfractée* ou reflétée par déviation. Ainsi

l'ombre, au lieu d'être projetée derrière l'objet, est projetée au-dessus ou de côté.

Si vous marchez dans la rue par un jour d'été, et que le soleil soit derrière vous, vous verrez votre ombre sur le sol devant vos pieds ; mais si vous êtes dans la campagne le matin quand le soleil se lève, vous verrez quelquefois votre ombre placée tout différemment. Un de mes amis fut un jour extrêmement effrayé, et voici comment. Il traversait de grand matin, à cheval, un vaste champ. Le brouillard s'élevait de tous côtés autour de lui ; et, tout en cheminant lentement, il aperçut soudain, à quelque distance, une figure gigantesque qui tournait en demi-cercle autour du champ où il se trouvait. Il n'aurait pas pu dire à quoi cet objet ressemblait ; seulement, vu de loin, il paraissait effrayant, et si gigantesque que la taille d'aucun animal n'en approchait. Le brouillard devint si épais que mon ami finit par perdre son chemin, et dut revenir sur ses pas. Alors la terrible apparition sembla se rapprocher, et fut bientôt tout à fait près de lui, et de quelque côté qu'il se tournât cette étrange forme se tournait avec lui, et elle lui tint compagnie jusqu'à ce qu'il eût atteint sa porte et fût rentré dans sa maison. Pauvre ami ! quelle peur il avait eue, et la cause n'en avait été que son ombre !

Il existe en Allemagne une légende du géant des montagnes du Harz. Sa taille est immense, beaucoup plus grande que celle de Goliath ou d'aucun autre géant humain. On ne le voit que de temps en temps ; et les pauvres paysans ignorants, qui habitent ces régions solitaires, racontent à son sujet d'étranges histoires. Ils disent qu'il aime à effrayer les gens et à s'en mo-

quer, qu'il apparaît souvent sur l'arête d'une montagne ou au bord d'un affreux précipice, et semble prêt à sauter pour saisir le voyageur épouvanté. D'autres fois il se trouve tout à coup sur le sentier du voyageur, lequel s'arrête, trop terrifié pour avancer d'un pas. Si le pauvre homme essaie de faire un mouvement, le géant fait de même; s'il ôte son chapeau pour essuyer la transpiration qui baigne son front, le géant ôte aussi le sien; si le voyageur retourne en arrière, le géant s'approche; mais s'il a le courage d'avancer, le géant recule toujours plus loin dans le brouillard de la montagne, jusqu'à ce qu'enfin il disparaisse entièrement ou se voie soudain sur une tout autre sommité, ou peut-être planant très haut dans les airs. Le géant des montagnes du Harz n'est qu'une ombre — l'ombre du voyageur lui-même.

Vous voyez donc, cher lecteur, qu'on peut s'effrayer pour rien, et que la plupart des histoires de fantômes n'ont souvent pour fondement que des ombres. Ces choses nous montrent que nous ne pouvons pas toujours nous fier à nos yeux, et combien moins encore à nos *cœurs*!

Vous savez que la Parole de Dieu nous dit que « le cœur est trompeur par-dessus toute chose. » Les ombres sont trompeuses, mais le cœur l'est encore davantage. L'œil *peut* tromper, mais le cœur, si l'on s'y fie, trompe *certainement*.

Il y a une espèce d'ombres appelée « le mirage du désert. » Le voyageur souffre souvent cruellement de la soif en traversant les sables brûlants de l'Afrique. On n'y trouve point d'eau, car il n'y coule aucun ruisseau; et si l'on n'a pas *pris* d'eau avec soi, on est à peu

près sûr de périr. Lorsque le pèlerin est sur le point de mourir de soif, il voit dans le lointain, à droite ou à gauche, une belle nappe d'eau. Oh ! comme son cœur bat ! comme il se hâte d'y courir, malgré sa fatigue ! Mais, hélas ! plus il avance, plus ce lac trompeur semble s'éloigner, et cela continue ainsi jusqu'à ce qu'il tombe épuisé et meure, faute de ce qui lui *semblait* être si près, mais qui n'était qu'une ombre, causée par l'air chaud et l'air froid du désert se mêlant ensemble et miroitant comme de l'eau à l'ardente lumière du soleil. Pauvre voyageur ! que c'est triste, direz-vous, qu'il ait dû mourir faute d'eau ! Oui, et c'est encore bien plus triste que, trompé par une ombre, ses terribles souffrances aient été augmentées par ce qui avait l'apparence de devoir apaiser sa soif dévorante. En se hâtant pour l'atteindre, il a perdu son chemin, empiré sa soif, épuisé ses forces, perdu son temps et raccourci les quelques heures de vie qui lui restaient et qui, peut-être, si elles avaient été *bien* employées. en allant dans *une autre* direction, auraient pu lui faire trouver ce qui l'aurait sauvé d'une mort cruelle.

Vous voyez donc qu'il y a plusieurs espèces de mirage, mais toutes ne sont que des ombres. Vous voyez aussi que les ombres peuvent être des choses très sérieuses et conduire à de fort tristes résultats.

Il y a quelque temps, nous avons parlé du feu-follet, l'*ignis fatuus*, qui fait égarer les voyageurs attardés dans la nuit. Le mirage nous enseigne à peu près les mêmes leçons. Il nous montre combien c'est dangereux de nous reposer sur notre propre jugement, et combien peu nous pouvons nous y fier. Les jeunes gens

sont très portés à se croire sages quant aux choses de la vie; ils y sont plus portés que les personnes âgées qui ont appris, par expérience, à se méfier d'elles-mêmes pour bien des choses. Cet orgueil peut avoir et doit avoir de tristes et sérieuses conséquences, même quant à ce monde. Mais il est bien plus à redouter dans les choses qui touchent à l'âme. Le mauvais riche de la parabole (Luc XII) avait un mirage devant les yeux, et le « repos » qu'il pensait prendre était comme le lac d'argent qui semble s'étendre dans le désert devant les yeux du voyageur altéré. Les « beaucoup d'années » qu'il voyait devant lui n'étaient que comme des vaisseaux dans les nuages; il fixait ses yeux et son cœur sur ces années, mais elles *n'existaient pas*; pour lui il n'y avait plus « d'années; » — *cette même nuit* son âme lui fut redemandée, et tout le reste disparut comme le mirage sur la mer ou comme celui du désert. Où est-il maintenant? Oh! si, au lieu de fixer ses regards sur des « ombres, » il s'était tourné vers Dieu! Dans la parabole du pauvre Lazare et du mauvais riche (Luc XVI), il semble aussi que ce dernier ne vivait que pour des ombres. Il se vêtait de pourpre et de fin lin, et se traitait splendidement tous les jours. Il cherchait le bonheur dans le grand mirage des biens de ce monde, s'établissait ici-bas et ne cherchait rien au-delà. Image solennelle de « ceux qui font leur habitation sur la terre. » S'il eût détourné ses yeux et son cœur du « mirage, » et qu'il les eût fixés sur « Moïse et les prophètes, » c'est-à-dire sur la Parole de Dieu, aurait-il eu besoin plus tard « d'une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue, » étant tourmenté dans cette terrible flamme qui ne s'éteint point? Non. Cher jeune lecteur,

les ombres sont des choses graves, quand nous nous laissons tromper par elles. Le bonheur que ce monde semble nous promettre n'est qu'un grand mirage du désert, ses promesses ne valent pas mieux que les vaisseaux dans les nuages.

Mais bien au-dessus des nuages habite Celui qui « souffert une fois, le juste pour les injustes, afin de nous amener à Dieu. » L'âme qui se confie en Lui, ne sera jamais confuse. Si vous regardez à Lui par la foi, vous serez sauvé. Vos péchés étant lavés par son sang précieux, vous serez « entièrement net, » et vous deviendrez une nouvelle création en Christ Jésus. Alors, enseigné par sa parole qui ne peut tromper, et marchant en communion avec lui, vous serez guidé sûrement à travers toutes les ombres décevantes de ce pauvre monde, jusqu'à ce que vous soyez introduit dans la gloire. Par sa grâce, les choses qui séduisent tant d'âmes n'auront aucune puissance sur vous, car « le péché n'aura pas de domination sur vous. » Au contraire, son Saint-Esprit vous donnera de porter des fruits à la gloire de son nom; puis, dans un peu de temps, quittant ce monde d'ombres et d'illusions, vous connaîtrez que « sa face est un rassasiement de joie, et qu'il y a des plaisirs à sa droite pour jamais. »



Que ferez-vous de cette voix dans l'éternité ?

Un serviteur de Jésus-Christ avait été particulièrement frappé, pendant le chant d'un cantique, de l'incomparable douceur de la voix d'une jeune dame assise

près de lui. L'ayant abordée après la réunion, il lui demanda avec anxiété si elle aimait le Sauveur, et si elle appartenait à son troupeau. Elle répondit, sans montrer beaucoup d'intérêt au sujet : « Je ne suis pas une chrétienne, ainsi donc je suppose que je n'aime pas le Sauveur. » « Alors, ma chère amie, lui dit le prédicateur, que ferez-vous de cette voix dans l'éternité ? Sera-t-elle employée à pousser les gémissements de l'éternelle perdition ? » Il ne lui en dit pas davantage, et la quitta d'un cœur triste, la laissant à ses propres réflexions. Mais cette solennelle question la poursuivit partout ; elle résonnait à ses oreilles pendant le jour, et se mêlait à ses rêves pendant les heures silencieuses de la nuit ; et ces paroles ne lui laissèrent plus de repos jusqu'à ce qu'elle eût trouvé la paix en croyant, et qu'ainsi elle fût devenue capable de chanter joyeusement l'hymne d'amour et de délivrance avec le peuple de Dieu sur la terre, en attendant le moment où elle unira sa voix aux voix de ceux qui rendront « à Celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, louange, honneur, gloire et force aux siècles des siècles. » (Apoc. V, 13.)



Quelques idées scripturaires sur le Saint-Esprit.

- 1^o Le Saint-Esprit est Dieu, *un* avec le Père et le Fils, et cependant distinct du Père et du Fils : 1 Jean V, 7 ; 2 Cor. XIII, 13 ; Matth. XXVIII, 19.
- 2^o Il est éternel : Hébr. IX, 14.
- 3^o Il a pris part à la création : Genèse I, 2 ; Ps. XXXIII, 6 ; (Souffle et Esprit sont le même mot en hébreu).

- 4° Il est présent partout : Psaume CXXXIX, 7.
- 5° Il connaît toutes choses : 1 Corinth. II, 10, 11.
- 6° Il est appelé le *Saint-Esprit*, l'Esprit de Dieu, de Christ, de vérité, de lumière, de sagesse, de révélation, le Consolateur ou le Défenseur, etc., etc.
- 7° C'est une *personne* divine et non pas seulement une *vertu*, une *qualité*, un *attribut* de Dieu ; car il est dit qu'il *agit*, qu'il *veut*, qu'il *parle*, qu'il *instruit*, que nous pouvons l'*attrister*, autant de choses qui ne peuvent se rapporter qu'à un *être* et non à un *attribut*.
- 8° C'est le Saint-Esprit qui a *inspiré* les auteurs sacrés : 2 Pierre I, 21.
- 9° C'est le Saint-Esprit qui, seul, peut nous faire comprendre la Parole de Dieu : Ephés. I, 17 ; 1 Cor. II, 10-14.
- 10° L'Ancien Testament montre Dieu dans son Unité, l'Éternel, manifestant quelque chose de son amour *pour* l'homme. Les Évangiles nous montrent Dieu devenu homme pour nous sauver, Emmanuel = Dieu *avec* nous. Les Actes et les Épîtres vont plus loin encore et nous montrent Dieu *en* nous qui croyons.
- 11° En effet, le Saint-Esprit a été donné et est donné encore à tous ceux qui croient : Ephés. I, 13 ; Galat. IV. 6 ; Rom. VIII, 9, 14-16.
- 12° Jésus l'avait promis à ses disciples : il le représentait comme étant préférable pour eux que sa présence au milieu d'eux : Jean XVI, 7.
- 13° Le Saint-Esprit ne pouvait pas être donné avant que Jésus fût glorifié (dans le ciel). Il est le remplaçant de Jésus dans l'Église : c'est par Lui que Jésus habite en nous et qu'il est toujours avec les siens jusqu'à la consommation du siècle : Jean XVI, 7 ; VII, 39 ; XIV, 16 ; Ephés. III, 17 ; Rom. VIII, 9, 10 ; Matth. XXVIII, 20.

- 14° C'est par le Saint-Esprit que nous sommes régénérés : Jean III, 5, 6, 8.
- 15° Le Saint-Esprit nous donne l'assurance de notre adoption ou de notre salut : Rom. VIII, 15, 16 ; 1 Jean III, 24.
- 16° Il nous *scelle*, nous *cache*, marque nos âmes pour le jour de la rédemption ou de la résurrection : Ephés. IV, 30 ; I, 13, 14.
- 17° Le Saint-Esprit nous aide à prier, nous fait prier, prie pour nous : Rom. VIII, 26, 27 ; Jude 20.
- 18° Le Saint-Esprit nous rend témoignage de Jésus, c'est-à-dire qu'il nous fait connaître Jésus et ce qu'il a fait pour nous, et croire en lui : Jean XV, 26 ; 1 Corinth. XII, 3.
- 19° Il nous enseigne toutes choses, c'est-à-dire tout ce qui se rapporte à notre salut : Jean XIV, 26 ; 1 Jean II, 27.
- 20° Il nous conduit en toute vérité : Jean XVI, 13-15.
- 21° Il produisit chez les apôtres et les premiers chrétiens des dons extraordinaires : Actes II ; et ailleurs.
- 22° C'est encore Lui qui communique, dans l'Église, les dons nécessaires à l'édification des enfants de Dieu : 1 Cor. XII, 4, 7-11, 12, 13 ; etc.
- 23° Les fruits de l'Esprit : Galat. V, 22 ; Ephés. V, 9 ; Rom. XIV, 17.
- 24° Il ne faut pas attrister le Saint-Esprit. Nous attristons cet ami en refusant d'écouter sa voix et de lui obéir, en croyant le monde qui ne connaît pas le Saint-Esprit, et nous conformant au monde, etc. : Ephés. IV, 30 ; Esaïe LXIII, 10.
- 25° Il ne faut pas l'*éteindre*. On l'éteint en n'exerçant pas les dons qu'on a reçus de Lui : 1 Thess. V, 19.
- 26° Soyez remplis de l'Esprit : Ephés. V, 18.
- 27° Le monde ne peut le recevoir : Jean XIV, 17.



La neige.

Un dimanche matin, qu'il faisait très froid, j'entrai dans le local où se tenait l'école en me demandant si des enfants se seraient hasardés à sortir ce jour-là. La neige couvrait le sol, les branches des arbres en étaient chargées, et de quelque côté que se portait la vue, on ne voyait que sa blancheur immaculée. Elle était tombée doucement, mais longtemps, de sorte que la nature tout entière semblait revêtue d'une robe blanche.

Cependant, malgré le froid, plusieurs enfants s'étaient rendus à l'école. Je fus heureux de les voir, cela montrait qu'ils aimaient à y venir. Nous nous rappro-

châmes tous d'un bon feu qui brûlait gaiment dans la cheminée, et notre conversation tomba bientôt sur ce qui frappait nos yeux — sur « la neige, » sujet bien approprié à une telle matinée.

Les questions sur la cause et les effets de la neige firent bientôt place à d'autres d'une plus grande importance, et nous nous mîmes à chercher ce que Dieu avait dit de la neige dans sa sainte Parole, où il en est fait mention fréquemment, et de diverses manières fort intéressantes.

Un cher petit garçon lut à haute voix le verset dix-huitième du premier chapitre d'Ésaïe où se trouvent ces remarquables paroles : « Venez maintenant, dit l'Éternel, et débattons nos droits ; quand vos péchés seraient comme le cramoisi, ils seront blanchis comme la neige ; et quand ils seraient rouges comme le vermillon, ils seront blanchis comme la laine. » — Voilà un grand contraste, dis-je aux enfants ; regardez un morceau de drap rouge et mettez-le à côté de ce beau manteau qui couvre la terre maintenant, si blanc, si pur, si immaculé. Et pourtant, ce contraste ne représente que faiblement la différence qui existe entre une âme *sauvée* et une âme *non sauvée*. Par nature nous sommes comme le « vermillon ; » comme qui dirait tout couverts d'un sang coupable ; et comment pouvons-nous être blanchis ?

En réponse à ma question, un enfant lut le quatorzième verset du chapitre septième de l'Apocalypse : « Ils ont lavé leurs longues robes, et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau. »

— C'est cela, « *blanchies dans le sang de l'Agneau,* » et Dieu nous invite à accepter son Fils bien-aimé, à

croire en Lui, et alors « quand nos péchés seraient comme le cramoisi, ils seront blanchis comme la neige. » En d'autres termes, nous serons aussi nets que Dieu lui-même peut nous rendre. Nous ne pouvons être blanchis d'aucune autre manière. Job avoue son impuissance à se purifier. « Si je me lave dans de l'eau de neige, et que je nettoie mes mains dans la pureté, alors tu me plongeras dans un fossé, et mes vêtements m'auront en horreur » (Job IX, 30, 31).

Et non-seulement Job, mais David aussi fait la même confession, et écoutez sa prière, contenue dans le Psaume cinquante-unième : « Purifie-moi du péché avec de l'hysope, et je serai net; lave-moi, et je serai plus blanc que la neige. » Pouvons-nous nous représenter quelque chose de plus blanc que la neige? Elle est si pure! Mais David pouvait se le représenter; et qu'est-ce que c'était? Une âme pardonnée; une personne lavée dans le précieux sang de Jésus; non pas blanchie par ses propres efforts, mais *lavée par Dieu*. « Lave-moi, demanda-t-il, et je serai plus blanc que la neige. »

« Lavés dans ton sang, ô Jésus,
Ils sont blanchis, sans nulle tâche. »

La prière de David n'est-elle pas aussi le cri du cœur ému de quelque cher enfant qui lit ces lignes? Je l'espère. Vous savez, chers enfants, que vous êtes souillés et indignes du ciel, et que dans cet état vous ne pouvez vous tenir en la présence de Jésus dans la gloire. Dieu le sait aussi, c'est pourquoi il a fourni un moyen de vous purifier; — et c'est de croire en son Fils bien-aimé. « Je le veux, sois nettoyé, » disait-il un jour, lorsqu'il était sur la terre, à un pauvre lé-

preux qui s'approchait de lui, et il dit les mêmes paroles : « Je le veux, sois nettoyé » à tous ceux qui vont à Lui, par la foi, maintenant qu'il est au ciel.

Quelle belle allusion Dieu fait à la neige au chapitre cinquante-cinquième d'Esaië, où il dit : « Car comme la pluie et la neige descendent des cieus, et n'y retournent plus, mais arrosent la terre, et la font produire et germer, tellement qu'elle donne la semence au semeur, et le pain à celui qui mange ; ainsi sera ma parole qui sera sortie de ma bouche ; elle ne retournera point vers moi sans effet, mais elle sera tout ce en quoi j'aurai pris plaisir, et prospérera dans les choses pour lesquelles je l'aurai envoyée » (vers. 10, 11). Dieu, dans sa bonté, non-seulement envoie la neige et la pluie sur la terre pour la fertiliser ; mais, dans sa grâce, il a envoyé sa parole qu'il a magnifiée par-dessus tout ; et qu'il est doux de savoir que cette parole doit prospérer ! Par l'enseignement du Saint-Esprit elle a rendu des milliers « sages à salut, » parce qu'elle rend témoignage de Jésus. *Vous a-t-elle rendu « sage à salut, »* cher lecteur ; ou devez-vous confesser que la terre insensible a tiré plus de profit de la neige et de la pluie que votre âme précieuse n'en a tiré de la Parole de Dieu ? Ah ! cette parole que vous avez eue si longtemps, et que vous rejetez, hélas ! sera un témoignage terrible qui s'élèvera en jugement contre vous, si vous continuez à ne pas l'écouter. Acceptez donc le message de grâce que Dieu vous adresse dans sa parole bénie, et que ces quelques mots sur « la neige » vous rappellent, si vous ne croyez pas encore, le besoin que vous avez d'être lavé, non pas dans « de l'eau de neige, » mais dans le précieux sang de Jésus ; et si,

par grâce, vous êtes un croyant, qu'ils vous affermissent dans cette vérité sanctifiante, savoir que, par Christ, « tout est accompli. »



La Bible.

Pose ton dé, ton aiguille,
Et viens t'asseoir près de moi ;
Prends ce gros livre, ma fille,
Je veux le lire avec toi.

Ce n'est point un livre d'homme
Qu'à connaître on gagne peu :
C'est la Bible qu'on le nomme,
Et c'est le livre de Dieu.

C'est là que Dieu nous enseigne
A l'aimer, à le servir,
Comment il veut qu'on le craigne,
Comment il faut obéir.

Ce livre est de Dieu, te dis-je :
C'est donc un livre divin ;
Il m'instruit et me corrige,
Jamais je ne l'ouvre en vain.

Non, jamais. Suis-je affligée,
Ai-je un chagrin dans le cœur,
Je l'ouvre, et suis soulagée
Du fardeau de ma douleur.

Quand ta sœur s'en est allée
Joindre ton frère là-haut,
Ce livre m'a consolée :
Comprends-tu tout ce qu'il vaut ?

Et maintenant que toi-même
 Tu vas y lire à ton tour,
 Puisse son charme suprême
 T'enchaîner mieux chaque jour !

Rends grâce à la main divine
 Qui t'a donné ce trésor :
 Qu'est-ce auprès la perle fine ?
 Qu'est-ce auprès l'argent ou l'or ?

Lis : mais avant toute chose
 (Ma mère aussi me l'apprit),
 Demande à Dieu qu'il dispose,
 Qu'il ouvre ton jeune esprit !

(*Les Enfantines*)

Par Lui.

La petite Fanny, âgée de quatre ans et demi, a été bien malade ; elle est maintenant convalescente, et si vous lui demandiez qui l'a guérie, elle vous répondrait : *Le bon Jésus*.

Pendant sa maladie, elle a mis toute sa confiance dans le bon Jésus, et il lui a été fait selon sa foi. Qui donc a appris à Fanny à connaître celui qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants » (Luc XVIII, 16). C'est sa pieuse mère, laquelle lui apprend aussi à coudre. — Fanny, assise tranquillement sur un petit banc, aux pieds de sa maman, tire l'aiguille avec docilité. Son papa est inconverti, c'est-à-dire qu'il ne connaît pas l'amour du Seigneur Jésus. Fanny, par contre, sait que son jeune cœur est mauvais, et que le bon

Jésus l'aime. Revenant un jour de l'enterrement d'un enfant, son papa lui dit : Fanny, voudrais-tu mourir ? — Sur la réponse affirmative de la petite, il répartit : Où irais-tu ? — Vers le *bon Jésus*, dit-elle. — Et comment ? lui demanda-t-il. — « *Par Lui.* »

La petite Fanny, par ces deux mots, venait de montrer à son papa le chemin du ciel. En vérité, « de la bouche des petits enfants, et de ceux qui tentent, tu as fondé ta force, à cause de tes adversaires, afin de faire cesser l'ennemi et le vindicatif » (Ps. VIII, 2). Ce n'est pas tant le ciel qui occupait Fanny, mais le bon Jésus qui s'y trouve.

Chers enfants, puissent ces deux mots de la petite Fanny être comme un poteau indicateur pour vous montrer le chemin du ciel. Petits amis, c'est par Jésus, qui est la porte et le chemin, c'est par Jésus tout seul que vous pouvez être sauvés, et aller vers lui pour toujours. « Si quelqu'un entre par moi, » dit-il, « il sera sauvé. » Chers amis, entrez pendant que la porte est ouverte, car lorsque le maître de la maison se sera levé, et qu'il aura fermé la porte, il dira à ceux qui crieront : Seigneur, ouvre-nous ! « Je ne vous connais pas. » Et il le leur dira de derrière la porte, sans ouvrir, remarquez-le bien. Oh ! allez donc à Lui dès aujourd'hui, et puisse l'exemple de la petite Fanny vous enseigner à placer toute votre confiance « en celui qui est venu chercher et sauver ce qui est perdu » (Luc XIX, 10).





La Cigogne au bec brisé.

« Hors de moi, vous ne pouvez rien faire » (Jean XV, 5).

Je me souviens d'avoir vu, il y a quelques années, au Jardin zoologique, à Regent's Park, une cigogne qui avait le bec brisé : un bout d'au moins deux pouces de la mandibule inférieure avait été emporté par quelque accident, en sorte que ce pauvre oiseau était dans l'impossibilité de prendre aucune nourriture. Plusieurs visiteurs, surtout les jeunes, jetaient dans la volière des fruits, des grains, des morceaux de gâteaux ou de pains-d'épice, qui tombaient soit à terre soit dans l'eau : tous les autres oiseaux prenaient librement leur part de cette nourriture, chacun selon son goût,

seule, la cigogne au bec brisé ne pouvait absolument rien en avoir.

Il était vraiment triste de voir ce malheureux oiseau poussant quelque grain ou fruit devant lui avec sa mandibule supérieure, et ouvrant le bec de temps en temps avec le désir et l'espérance de pouvoir atteindre le morceau qui le tentait. Je m'arrêtai une demi-heure à l'observer, et, quoique toujours sans succès, la pauvre créature recommençait toujours d'inutiles efforts pour satisfaire son extrême faim. Le gardien, qui en prenait soin, me dit que l'on avait l'intention de raccommoder le bec, au moyen d'un morceau de bois qui remplacerait le bout brisé ; mais je ne sais si cela a jamais été exécuté.

Combien de fois dès lors, lorsque je cherchais en vain à recueillir consolation et profit de la sainte parole de Dieu, je me suis souvenu de la pauvre cigogne. Avec le pain du ciel devant nous, nous pouvons souffrir de la faim, si nous ne sommes pas aidés par Celui qui prend soin de nous. Il peut accompagner la lecture de sa Parole de l'influence vivifiante de son Saint-Esprit. Celui qui nourrit les corbeaux nous nourrit aussi ; sans cela nous péririons de faim, car nous ne pouvons pas nous nourrir nous-mêmes.



La conversion du jeune Fritz.

Chers jeunes lecteurs,

Je veux vous raconter la conversion d'un jeune garçon qui n'avait pas, comme beaucoup d'entre vous, le

privilège d'avoir des parents qui connaissent le Seigneur, et qui de bonne heure vous parlent de Lui, prient pour vous, vous conduisent avec eux aux assemblées où vous entendez parler de Jésus, et où vous êtes souvent témoins du bonheur que ressentent les enfants de Dieu, et de ce qu'ils font ensemble, réunis au nom du Seigneur, rompant le pain et buvant la coupe en souvenir de leur Sauveur, annonçant sa mort jusqu'à ce qu'il vienne. — Vous entendez aussi parler de cette venue du Seigneur Jésus pour enlever ceux qui croient en Lui. Votre privilège est bien grand ; que Dieu vous y rende sensibles, et qu'il vous amène à la connaissance vivante de la personne et de l'œuvre du Sauveur qui vous a placés ainsi comme dans l'antichambre des bénédictions que vos parents possèdent. Vous devez penser que vous avez aussi par cela même une plus grande responsabilité que les enfants de ceux qui ne connaissent pas le Seigneur.

Le jeune garçon, dont je veux vous dire quelque chose, était du nombre de ces derniers ; ses parents, tout en étant de très honnêtes gens, protestants de religion, n'avaient pas le bonheur de connaître Christ. Ceux d'entre vous, mes jeunes lecteurs, qui peuvent se trouver dans un cas pareil, auront encore ici un exemple de cette bonté du Seigneur qui cherche les enfants, s'occupe d'eux dans son grand amour qu'il a montré à la croix en mourant aussi pour le salut des enfants.

Fritz avait six ans quand il commença à fréquenter une école où il entendit déjà parler du Sauveur. Plus tard il suivit une école du Dimanche, comme c'est le cas d'un bon nombre d'entre vous, et de bonne heure

sa conscience fut atteinte par les vérités de l'évangile. A l'âge de dix ans, il savait déjà qu'il était un pauvre pécheur ; et que, s'il mourait comme il était, il n'irait pas au ciel. La pensée de la mort et de l'éternité venait souvent le troubler lorsqu'il jouait avec ses camarades ; car, tout en étant ce qu'on appelle un brave enfant, il était très enjoué au jeu des mapis, des boutons, à colin-maillard, à la cachette et autres divertissements usités dans les villages campagnards. Mais dans les moments où il paraissait le plus enjoué, il était poursuivi par la pensée de la mort, du jugement, de l'enfer, de la fin du monde, et se sentait très malheureux intérieurement.

Comme l'enseignement biblique qu'il recevait n'était pas aussi clair et aussi simple que celui que la plupart d'entre vous avez le privilège de recevoir, quant à la pure grâce de Dieu envers des pécheurs sans force, morts dans leurs fautes et dans leurs péchés, cela fit que le pauvre enfant, — qui avait une conscience délicate, — chercha à trouver la paix de son âme en faisant quelque chose pour Dieu.

Il entendait lire des récits de missionnaires, qui étaient au milieu des nègres pour leur parler de l'évangile. Il entendait aussi parler d'enfants pieux qui consacraient leurs petits sous à l'œuvre des missions. Tout cela avait de l'écho dans sa conscience ; et comme il faisait les commissions pour sa vieille grand'mère, et qu'elle lui donnait quelques centimes, au lieu de les employer à acheter des bonbons, Fritz les donnait pour les missions. Cela soulageait un peu sa conscience ; mais pour ôter la crainte de la mort et donner la paix, de telles petites œuvres n'avançaient pas beaucoup.

Il était souvent troublé par la pensée que la fin du monde approchait. Car c'est ainsi que l'on parlait alors autour de lui de ce grand événement, que beaucoup d'entre vous connaissent maintenant sous le nom de la seconde venue de Christ sur la terre, laquelle, vous savez, sera précédée de l'enlèvement des saints à la rencontre du Seigneur en l'air. — Fritz entendait parler du jugement dernier comme d'un jour qui serait le dernier de l'existence de cette terre, dans lequel le Seigneur Jésus séparerait les méchants d'avec les bons; et où tous les morts, convertis ou autres, ressusciteraient tous ensemble ce même jour, et s'en iraient, les uns au ciel, les autres en enfer. On fixait même l'époque de cette fin du monde, les événements aussi semblaient donner raison à cette prédiction; il y avait des révolutions, des guerres, et le monde persécutait les enfants de Dieu.

Vous devez penser combien le pauvre Fritz était malheureux, craignant d'être surpris par ce jour du jugement, et d'être trouvé un de ceux à qui le Seigneur dirait : « Allez, maudits, au feu éternel préparé pour le Diable et ses anges. » Quoiqu'il en fût, Dieu, qui veillait sur ce jeune garçon, se servait même de cet enseignement erroné au sujet de la venue du Seigneur pour maintenir dans sa conscience ce travail qui devait l'amener plus tard à la connaissance de son Sauveur.

Le temps se passait, et Fritz était arrivé à sa quatorzième année. Il avait pris du goût pour le travail de la campagne, et il était déjà utile à son père qui aimait à prévoir le bon appui qu'il allait trouver dans ce garçon. C'était donc un moment où les choses de la vie auraient pu se présenter à son cœur avec les belles

couleurs sous lesquelles les jeunes gens de cet âge les voient ordinairement. Quand sa conscience ne le bourrelait pas trop, Fritz ne manquait pas de se contempler avec satisfaction ; il savait très bien que son père était fier de lui, son instituteur aussi le donnait souvent en exemple aux autres : tout cela gonflait le cœur orgueilleux de Fritz. Mais Dieu veillait sur lui. Une voix intérieure se réveillait toujours, lui disant : Tu n'es pas prêt à paraître devant Dieu, et si la mort venait aujourd'hui te traduire devant lui, tu serais perdu. — Et son angoisse recommençait.

Fritz avait un frère plus jeune que lui. Quelquefois le matin, au lit, ils parlaient ensemble de la mort, du jugement et de l'importance de se convertir afin d'y échapper. Puis d'autres fois les deux frères se querelaient comme le font souvent, hélas, les frères et les sœurs dans la maison paternelle. Tout à coup le jeune frère de Fritz tomba gravement malade, perdit connaissance, et au bout de peu de temps il mourut.... Quel coup terrible pour le cœur de Fritz, car il aimait beaucoup son unique frère, et la crainte qu'il fût mort sans être converti le troublait. Plus tard, quand lui-même fut converti, il acquit la confiance que son frère était au ciel ; le souvenir de quelques paroles, qu'il avait prononcées dans un moment de lucidité, lui donna confiance que le Seigneur s'était révélé à cette âme.

Le départ de son frère fut pour Fritz un coup de mort quant aux jeux et aux plaisirs de la jeunesse ; il n'eut plus de répit dans son travail de conscience, jusqu'au moment où il trouva la paix, ce qui n'arriva que dix-huit mois plus tard. — Le jour de l'ensevelisse-

ment, quelqu'un cita à son père affligé ces paroles du Seigneur : « Je suis la résurrection et la vie, celui qui croit en moi vivra quand même il serait mort, et celui qui vit et croit en moi ne mourra jamais. » Ces paroles poursuivirent Fritz, elles ne s'effacèrent plus de sa mémoire, il ne pouvait se compter au nombre de ceux qui peuvent se les appliquer, et il était toujours plus malheureux. Il priait, il lisait la Parole; le matin il faisait vœu de faire tout son possible pour ne pas pécher. Quelquefois les journées se passaient assez bien, selon lui; alors il était moins tourmenté le soir, il osait mieux prier et lire la Parole, et il pouvait chanter un psaume. Puis le lendemain matin il prenait la ferme résolution d'éviter le mal et de faire la volonté de Dieu. — Mais vous comprenez, mes jeunes amis, que Dieu permettait que cette confiance de Fritz dans ses propres forces se trouvât souvent terrassée par de pénibles expériences, afin qu'il apprît à se connaître, et à trouver la pure grâce de son Sauveur. — Quand donc arrivait le soir d'un de ces malheureux jours, où après ses bonnes résolutions du matin, il s'était laissé aller à se fâcher, à dire des plaisanteries, ou à se moquer de quelqu'un, il n'osait pas prier; il craignait de s'endormir parce qu'il pensait que la trompette du jugement pourrait sonner à minuit, et il n'était pas prêt. — C'est fini, se disait-il, je suis toujours le même, je n'avance à rien, je recommence tous les jours mon même train, je suis perdu, c'est trop tard, j'ai trop attendu! — Il se livrait ainsi à ses sombres pensées jusqu'à ce que le sommeil, plus fort que lui, venait y mettre fin.

A l'époque de la moisson il allait glaner dans les

champs, et il évitait les groupes de glaneurs pour ne pas se laisser séduire par eux, car souvent ils se querrelaient entre eux, ou ils allaient prendre des fruits sur les arbres. Fritz cherchait à être seul, et il faisait un bon paquet de glanure pour revenir à la maison ; son père lui exprimait alors sa satisfaction. Un jour il rentra comme de coutume, à l'heure de midi, avec une bonne brassée d'épis ; son père lui dit qu'il avait bien travaillé ; mais Fritz s'assit et fondit en larmes. — Qu'as-tu, mon enfant ? lui demandèrent ses parents. — Pour toute réponse il continuait à pleurer. — Mais que t'est-il arrivé ? dit son père, les enfants t'ont-ils maltraité ? — Non. — Qu'as-tu donc ? — Louis V.... m'a entraîné à aller avec lui prendre des prunes et et et le garde-champêtre nous a pris sur le fait — Il n'avait pas fini de révéler son larcin, par mots entrecoupés de sanglots, que le garde-champêtre vint avertir le père que son enfant avait été pris à la maraude des prunes. Le père et le garde-champêtre furent tous deux émus de la contrition de Fritz, et de la confession immédiate qu'il avait faite à ses parents, et on lui pardonna en mettant la faute sur Louis V. qui était connu comme un maraudeur de premier ordre. Mais cette grâce, tout en touchant le cœur de Fritz, n'apaisa nullement sa conscience qui le harcelait à la pensée qu'il avait pu se laisser aller à voler le bien d'autrui.

C'était d'autant plus poignant pour lui que sa matinée s'était passée assez bien ; tout en glanant il avait pu prier, et penser au Seigneur Jésus, et il revenait assez content de lui lorsqu'il se trouva sur le chemin avec Louis V. qui avait bien moins de glanure sous

son bras que Fritz; mais les deux garçons se mirent à parler gaiement, et arrivés près du prunier en question, Louis lui dit : Allons aux prunes de P. — Dieu abandonna Fritz à ses propres forces pour qu'il apprit à se connaître, et il céda. Louis V. monte sur l'arbre comme un singe, et tremble les prunes, lesquelles tombent comme une grêle sur Fritz qui se hâte d'en remplir ses poches. Mais tout à coup le garde-champêtre sort de derrière un buisson, et apparaît en leur disant : Sont-elles bonnes? — Louis V. se précipite du prunier et s'enfuit comme un chamois. Mais Fritz, se réveillant de son étourdissement, et se rendant bien compte de ce qu'il venait de faire, demeura comme interdit. Le garde-champêtre, qui était le cousin de son père, lui dit : Eh bien, tu te rappelleras le quantième de ce jour, je ferai mon rapport. — Fritz ne dit mot, reprit sa petite gerbe sous son bras gauche, et, fondant en larmes, il reprit lentement le chemin de la maison, cherchant à soulager sa conscience bourrelée en sortant par poignées les prunes de ses poches et les laissant tomber sur le chemin. Oh ! qu'il était malheureux ! — Il arriva donc dans cet état à la maison, et fit sa confession comme nous l'avons vu.

C'était la première fois de sa vie que Fritz prenait des fruits appartenant à autrui. Dieu, qui veillait toujours sur lui, permit que Fritz, après s'être laissé aller à cela, ne pût pas cacher sa faute aux hommes, et que son humiliation fût complète. Il est encourageant de voir les soins que Dieu prend, en tout temps, de ceux qu'il veut amener à Lui. Cette expérience valait plus à Fritz que beaucoup de bonnes œuvres, parce qu'il s'agit pour chacun d'apprendre à se connaître, non-seule-

ment comme faible et enclin au mal, mais comme ennemi de Dieu par nature, ayant une volonté qui ne se soumet pas à la loi de Dieu, et aussi qui ne le peut pas ; et qu'ainsi, sur le principe des œuvres de loi, nulle chair ne sera justifiée devant Dieu. Mais nous sommes sauvés par grâce, par la foi ; cela ne vient pas de nous, c'est le don de Dieu ; ce n'est pas par des œuvres, afin que personne ne se glorifie.

Cependant Fritz n'était pas encore au bout de ses pénibles lutttes, ni de ses expériences comme n'ayant aucune force pour le bien. L'automne suivant il gardait des vaches dans les prairies, comme c'est l'usage dans les campagnes à cette époque de l'année ; il prenait dans sa poche son petit Testament et des livres religieux. Quand il avait lu et prié, il chantait des psaumes, et faisait tous ses efforts pour élever son âme à Dieu et se *sentir* heureux. Si rien ne survenait pour provoquer sa mauvaise nature, des demi-journées pouvaient se passer où il lui semblait qu'il avait fait quelque progrès. Mais il arrivait parfois qu'au moment où il pensait que rien ne pourrait plus le distraire de penser au Seigneur et de l'aimer, une de ses vaches se mettait à courir la queue en l'air, et les autres de la suivre ! Et Fritz devait interrompre les méditations de son esprit pour courir après ses bêtes. Alors il semblait que Satan s'emparait de celles-ci, pour les faire courir à travers les propriétés d'autrui. Fritz, provoqué à l'impatience par leurs gambades, finissait par se fâcher en les poursuivant, cherchant à les atteindre pour les châtier avec son fouet ; et hélas, cela se terminait par des jurements et des malédictions contre les pauvres animaux. Mais après, quand il revenait à lui,

il était de nouveau tourmenté dans sa conscience, ne sachant que devenir. Il n'osait demander pardon à Dieu pour ces fautes dans lesquelles il retombait toujours. Sa vie se passait ainsi péniblement en alternatives de prières, de lectures, de chant de psaumes, de bonnes résolutions, de chutes, d'angoisses, etc. Ses parents remarquaient qu'il avait du noir, et l'attribuaient à l'ennui qu'il éprouvait de l'absence de son frère; ils cherchaient à le distraire, mais en vain.

Le nouvel-an arriva, et cette année écoulée sans résultat quant à la délivrance de son âme, était pour Fritz un sujet de trouble. Une nouvelle année allait commencer, que lui arriverait-il? — Peut-être mourrai-je dans le courant de cette année, se disait-il, et je ne suis pas prêt. — Cette fois-là rien ne put l'engager à aller voir les mascarades que les jeunes gens font à cette époque; rien ne l'intéressait. Le jour de l'an il ne sortit de la maison que pour aller au temple avec son père, — car Fritz était très régulier à tous les services religieux. L'après-midi il lut avec avidité un traité intitulé : « Le bon jour de l'an, » mais tout ce qu'il lisait se tournait en jugement contre lui, il pensait que c'était trop tard, qu'il avait manqué le bon moment pour se convertir. Puis quelquefois une lueur se faisait jour dans son âme.

Enfin il eut l'idée de faire part de son état à quelqu'un qui pourrait lui indiquer ce qu'il devait faire pour trouver la paix. Mais Fritz était très timide, et il lui fallait un effort inouï pour se décider à parler de son état; plusieurs fois il se mit en chemin pour se rendre auprès du Monsieur qui faisait l'école du Dimanche, et il n'osait pas entrer. Enfin un soir il

se décida, dit à ses parents où il allait, vint trouver ce Monsieur, et lui dit : Il y a longtemps que je sens que je dois me convertir, et je renvoie toujours. — Ce Monsieur lui adressa quelques paroles d'encouragement à aller au Seigneur, et pria avec lui ; mais comme ce personnage n'était pas lui-même très au clair pour son propre compte, Fritz ne trouva pas en lui un conducteur bien éclairé pour l'amener à la pure grâce de Dieu envers les pécheurs sans ressources. Cependant Dieu se servit de l'instrument qu'il avait sous la main pour faire quelque bien à Fritz, bien que le mélange de loi et de grâce de cet enseignement ne fût pas de nature à amener une prompte délivrance.

Parfois Fritz pensait qu'il retournait en arrière. Il avait lu sur un journal religieux un article qui avait pour titre : « La bienheureuse frayeur ; » c'était sur Proverbes XXVIII, 14 : « Bienheureux est l'homme qui se donne frayeur continuellement. » Tout cela tendait à entretenir les pensées légales et mystiques dont Fritz était déjà imbu. — Par pensées légales, nous entendons cette prétention à faire la volonté de Dieu, et à accomplir la loi pour mériter la faveur de Dieu ; et par pensées mystiques, ce besoin de *sentir* dans notre âme des aspirations vers Dieu, et d'éprouver nos sentiments en reconnaissance et en amour pour Lui ; mais par nos propres forces naturelles.

Quand donc Fritz ne *sentait* plus cette bienheureuse frayeur, il se croyait au bord d'un précipice. Il lisait la Parole, et trouvait quelquefois une lueur d'espoir. Il lisait aussi tous les traités qu'il pouvait se procurer, il lisait même chemin faisant en allant à son travail ; mais s'il rencontrait quelqu'un, vite il cachait son livre dans

sa poche ; car, tout malheureux qu'il était, il avait peur de l'opprobre, et le surnom de *mômier* le faisait frémir tant il était timide. Enfin un jour, sa hotte chargée sur le dos, il lisait en cheminant un traité racontant comment un soldat catholique avait été converti sur-le-champ, après une conversation avec un chrétien qui l'avait fait monter avec lui dans sa voiture. Ce pauvre soldat avait commencé par faire valoir son acte de confession qu'il avait dans son képi ; il finit par être attentif à la manière simple dont ce monsieur chrétien lui montrait le salut par grâce, par l'efficacité de l'œuvre du Sauveur ; et, avant de quitter la voiture, il déclara à ce monsieur qu'il croyait au Seigneur Jésus, qu'il avait la paix dans son âme au sujet de ses péchés, et que, même si le cheval allait s'emporter et les tuer, il croyait qu'il était sauvé par la foi aux mérites de Christ.

(à suivre).



Quel âge as-tu ?

On demandait un jour à un vieillard quel âge il avait. Il répondit : DEUX ANS. Vous pouvez penser si l'on s'étonna de cette réponse, et avec quels grands yeux on le regarda. Alors il ajouta : Que ma réponse ne vous surprenne pas, en vérité je ne vis que depuis deux ans, car les quatre-vingts années précédentes je les ai passées dans la mort spirituelle.

Et toi, cher lecteur, quel âge as-tu ? Et depuis quand es-tu passé de la mort à la vie ?





La captivité de Babylone.

Quoique nous ayons déjà parlé sur ce sujet, à propos de notre Étude sur la « Destruction de Jérusalem, » nous ne l'avons fait que très brièvement, et nous y reviendrons aujourd'hui, chers enfants, avec un peu plus de détails.

Dans l'Étude biblique intitulée : « Ruine du royaume d'Israel » (page 25 du vol. IX), vous avez lu que les dix tribus avaient été emmenées en captivité par Salmanésér, roi d'Assyrie. Cent trente-deux ans plus tard, Jérusalem fut détruite, et les tribus de Juda et de Benjamin subirent un sort pareil à celui des autres. Elles aussi furent emmenées hors de leur pays, de ce

beau pays de Canaan, que Dieu avait promis à leurs pères, et dans lequel il les avait introduites par sa puissante main, huit cent cinquante ans auparavant ; et elles furent transportées à Babylone, la capitale de la Caldée, pour être asservies soixante-dix ans à Nébucadnetsar (page 242 du vol. X).

Dans l'un et l'autre cas, que l'on pourrait appeler la captivité d'Israël et la captivité de Juda, nous avons vu que ce qui attira sur le peuple de Dieu de si sévères châtimens, c'était qu'ils s'étaient détournés de l'Éternel, en foulant aux pieds ses ordonnances, en méprisant ses appels et ses avertissemens qu'il leur adressait par le moyen des prophètes, et en s'adonnant à l'idolâtrie. Ainsi le pays de Juda et de Benjamin fut tout-à-fait dépeuplé et resta sans culture. Dans l'espace des vingt années que dura l'invasion des Caldéens, la guerre contre Jérusalem et la transportation, ces deux tribus avaient tellement diminué en nombre, tant par la fuite dans d'autres contrées, que par l'épée, la famine et la mortalité, qu'il y a lieu de s'étonner du peu de gens qui furent transportés à Babylone. Du temps du roi Asa, c'est-à-dire environ trois cent cinquante ans auparavant, on comptait parmi ce peuple cinq cent quatre-vingt mille hommes portant les armes (2 Chron. XIV, 8) ; or, ceux qui furent emmenés captifs n'étaient guère que vingt mille, soit à peu près trente fois moins. Humainement parlant, il semblait que la race choisie, de laquelle devait descendre le Sauveur, allait être entièrement effacée ; mais par une sage direction de Dieu, toutes ces révolutions qui paraissaient devoir anéantir la postérité d'Abraham, contribuèrent plutôt à la conserver ; de sorte que ces événemens servirent

à l'accomplissement des promesses toujours certaines du Seigneur.

Il ne faut pas, chers amis, se représenter la captivité de Babylone comme un emprisonnement; ce n'était proprement qu'un exil où les Juifs avaient été relégués pour un certain temps. Comme Nébucadnetsar étendait ses conquêtes toujours plus loin, et qu'il s'assujettissait tous les peuples dont Jérémie avait prédit la destruction (Jér. XLVI-XLIX), ceux de Juda furent envoyés dans des contrées désertes, pour les cultiver. On les dispersa ainsi pour leur ôter toute possibilité de tenter un soulèvement contre leurs oppresseurs. Salmanésér avait déjà pris la même précaution à l'égard des dix tribus transportées en Assyrie, en les dispersant dans diverses provinces de ce vaste empire.

Du reste, la position des exilés dans le royaume de Babylone était assez supportable. Ils pouvaient y bâtir, planter, se marier, ainsi que cela est rapporté dans Jérémie XXIX, 5; et par leur industrie plusieurs d'entre eux devinrent si opulents, qu'ils ne purent se résoudre plus tard à abandonner leurs possessions et leurs richesses pour retourner dans leur patrie.

Néanmoins, avec tous ces avantages extérieurs, ils sentaient bien que c'était au milieu d'un peuple idolâtre qu'ils habitaient; et ceux des Juifs qui étaient demeurés sincèrement attachés au seul vrai Dieu avaient beaucoup à souffrir, à cause de leur foi, du mépris et de la raillerie des païens qui les entouraient. Au reste, dans un pays où le culte des faux dieux était consacré, il devait être très difficile d'observer exactement les ordonnances prescrites par Moïse de la part de Dieu; aussi quel sujet d'affliction cela ne devait-il

pas être pour une âme pieuse de se voir éloignée de la maison de Dieu, et du culte qu'on lui rendait à Jérusalem. Au Psaume CXXXVII nous trouvons, chers jeunes lecteurs, une partie des plaintes de ces âmes affligées : « Nous nous sommes assis auprès des fleuves de Babylone, et nous y avons pleuré, nous souvenant de Sion. Nous avons pendu nos harpes aux saules au milieu d'elle. Quand ceux qui nous avaient emmenés prisonniers nous ont demandé des paroles de cantiques et de les réjouir de nos harpes que nous avions pendues, en nous disant : Chantez-nous quelque chose des cantiques de Sion ; nous avons répondu : Comment chanterions-nous les cantiques de l'Éternel dans une terre étrangère ? Si je t'oublie, Jérusalem, que ma droite s'oublie elle-même. Que ma langue soit attachée à mon palais, si je ne me souviens de toi, et si je ne fais de Jérusalem le sujet de ma réjouissance. » (vers. 1-6.)

Dans ce châtement de si longue durée, le Seigneur n'avait que des vues de grâce envers son peuple. Son intention était de les instruire par l'épreuve, de les corriger et de les amener à reconnaître combien ils avaient été insensés en s'éloignant de lui pour se livrer à l'idolâtrie. En effet, tandis que dans leur pays ils n'avaient jamais voulu se laisser détourner du culte des idoles, ce même peuple, se trouvant au milieu de nations païennes, prit en aversion cette idolâtrie qui avait été la cause de toutes ses calamités. Durant ce douloureux temps d'exil, Dieu dans sa bonté et sa miséricorde leur suscita des hommes pieux, prédicateurs fidèles, qui les instruisaient, les consolaient et les encourageaient par leur ministère. Ce sont surtout les

prophètes Ezéchiël et Daniel, dont nous vous parlerons prochainement, si le Seigneur le veut, qui furent les instruments de la bénédiction divine au milieu de leurs compatriotes dans le malheur.

Maintenant Dieu agit encore dans le monde, pour en tirer un peuple pour son nom. Il vous adresse, chers jeunes lecteurs, de sérieux appels, de solennels avertissements par le moyen de sa parole et des prédications de ses serviteurs. Si vous n'avez pas encore répondu, hâtez-vous de le faire, et qu'Il vous accorde la grâce d'aller au Sauveur aujourd'hui même, tandis que c'est encore le temps de la grâce, le jour du salut. Tournez-vous vers Jésus qui vous cherche avec tant d'amour, approchez-vous de Lui qui s'approche de vous, saisissez-le par la foi comme votre unique Rédempteur, attachez-vous à Lui seul, et vous trouverez le repos de vos âmes et la vie éternelle. Alors ce monde, qui passe avec sa convoitise, deviendra pour vous ce qu'il doit être pour tout chrétien qui a l'intelligence de sa vocation et de ses privilèges : une terre étrangère où nous ne pouvons pas arrêter nos cœurs, et que nous devons traverser comme des étrangers et des voyageurs en route vers une meilleure patrie, vers la demeure céleste que Christ est allé préparer pour tous les siens. Oh ! puissiez-vous, bien mieux que le Juif exilé pour un temps, et qui soupirait après le jour où il reverrait Jérusalem et son temple ; puissiez-vous, avec tous les rachetés encore dispersés sur la terre au milieu d'un monde tout entier plongé dans le mal, soupirer après le glorieux moment où nous verrons la face de Celui qui viendra à notre rencontre dans les nuées, pour nous introduire avec Lui-même auprès de Dieu

son Père, devenu par Lui notre Dieu et notre Père ; et nous faire habiter là où il n'y aura plus d'exil, plus de souffrances, plus de misères, plus de péché ; là où nous serons consommés dans la perfection ; et où, durant toute l'éternité, nous chanterons avec tous les saints un nouveau cantique : « À CELUI QUI EST ASSIS SUR LE TRÔNE, ET A L'ÂGNEAU, SOIT LOUANGE, HONNEUR, GLOIRE ET FORCE AUX SIÈCLES DES SIÈCLES ! »

QUESTIONS SUR « LA CAPTIVITÉ DE BABYLONE. »

1. Où furent emmenées les dix tribus ?
2. Et par qui ?
3. Quel fut le sort des tribus de Juda et de Benjamin ?
4. Où furent-elles transportées ?
5. A qui furent-elles asservies ?
6. Pendant combien de temps ?
7. Quel beau pays durent-elles quitter, et combien d'années l'avaient-elles habité ?
8. Comment peut-on appeler les deux captivités ?
9. Qu'est-ce qui attira, dans ces deux cas, de si sévères châtimens sur le peuple de Dieu ?
10. De quoi a-t-on lieu de s'étonner ?
11. Au nombre de combien étaient-ils ?
12. Et combien, 550 ans auparavant ?
13. Après tout à quoi servirent ces événements ?
14. Qui devait descendre de la postérité d'Abraham ?
15. Comment faut-il se représenter la captivité de Babylone ?
16. Quelle était la position des exilés, et que leur était-il permis ?
17. Que devinrent plusieurs d'entre eux, et à quoi ne purent-ils se résoudre ?
18. Que sentaient les Juifs pieux, et de quoi étaient-ils affligés ?

19. Quelle est la portion de l'Écriture qui exprime vivement leur douleur ?
20. Quels prophètes Dieu leur suscita-t-il pendant l'exil ?
21. Qu'est-ce que le monde doit être pour les chrétiens ?
22. Comment doivent-ils le traverser ?
23. Après quoi le Juif exilé soupirait-il ?
24. Après quoi pouvons-nous le faire ?



Le désir de Louise.

Il est probable que chacun des lecteurs de la *Bonne Nouvelle* possède une Bible, et peut-être qu'un bon nombre d'entre eux considèrent la possession de ce précieux volume comme une chose tout ordinaire et si naturelle qu'il ne vaut pas la peine d'en être reconnaissant. Peut-être que d'autres aussi sont très contents d'avoir une Bible à eux, mais se contentent de cela et la lisent très peu. Je me rappelle le temps où la Parole de Dieu était beaucoup moins répandue ; il y avait même dans notre pays bien des maisons où l'on n'aurait pas trouvé de Bible, j'ai connu bien des enfants qui en désiraient une et n'auraient su comment se la procurer ; il fallait pour cela plus d'argent qu'il n'en faut aujourd'hui, et nous savons du reste que les enfants sont toujours à court d'argent. — Je veux vous raconter un de mes souvenirs à ce sujet.

Quelques jeunes filles étaient en séjour à la campagne pour fortifier leur santé ; elles étaient dans une maison où on lisait la parole de Dieu chaque jour ; le Seigneur Jésus leur était présenté avec sa grâce par-

fait comme répondant à tous les besoins de nos âmes, et pour la plupart de ces enfants c'était une chose toute nouvelle.

Il y avait entre autres une fillette d'environ dix ans, nommée Louise, qui, ayant perdu sa mère à l'âge de quatre ans, avait été fort négligée à divers égards. Cette enfant écoutait avidement la Parole dont elle n'avait presque pas entendu parler auparavant. Le précieux livre de Dieu avait une action très remarquable sur elle, elle croyait simplement tout ce qu'elle entendait, et en jouissait avec la bénédiction de Dieu.

Elle désira bientôt ardemment posséder une Bible à elle, mais pensait tristement qu'elle ne pouvait y songer, car elle était de ceux qui n'ont point d'argent, et sa famille était alors complètement étrangère à la connaissance de Dieu.

Or il arriva un jour que ces enfants, étant réunies pour travailler, on leur fit la lecture de l'histoire d'une famille d'émigrés français qui, à la suite de la grande révolution de la fin du siècle dernier, se trouvait en Allemagne, tout-à-fait dénuée de ressources. Il ne restait au père de famille que vingt francs; petite somme avec laquelle il fallait se créer une position pour l'avenir. — Il fut décidé que l'on achèterait des fournitures pour faire des broderies auxquelles la mère était fort habile, le père et les fils composeraient les dessins, les dames broderaient activement, et, de cette manière, au bout de quelques jours on aurait des ouvrages à vendre et une petite industrie qui permettrait d'atteindre des jours meilleurs. Mais, en attendant, il fallait vivre; et, pour dépenser le moins possible de la petite somme, on décida en famille que, jusqu'à ce

que le premier travail fût terminé, on vivrait de pain uniquement. Cela économiserait le bois, le temps surtout et bien d'autres choses encore. On fit ainsi, et la réussite fut complète.

Ce récit intéressa beaucoup nos petites filles, et fut pour Louise un trait de lumière. Après avoir bien réfléchi, elle s'enhardit jusqu'à demander à la dame, qui prenait soin de la maison, la permission de vivre de pain, et rien que de pain, pendant tous les jours qu'il faudrait pour économiser de quoi acheter une Bible.

La dame crut devoir accepter la proposition, la parole de Dieu ayant assez de valeur pour qu'on puisse s'imposer un sacrifice dans le but de la posséder. Elle fixa à huit jours le temps pendant lequel il faudrait ne manger que du pain pour obtenir une Bible. Cinq autres petites filles demandèrent à faire comme Louise, et pendant huit jours ces enfants venaient chercher leur pain, à chaque repas, devant la table servie, et le mangeaient joyeusement en buvant de l'eau à discrétion.

La semaine se passa comme toutes les autres. On travaillait et on jouait avec le même entrain. C'était entendu que chacune des petites filles pouvait se dédire, et que celles-là seules qui persévéraient jusqu'au bout du temps fixé, auraient la Bible ; et toutes persévérèrent. Même un jour il y avait au goûter — et c'était chose rare — un gâteau bien appétissant ; deux ou trois furent ébranlées, mais la fermeté de leurs compagnes les soutint.

Au bout des huit jours, quand elles s'assirent de nouveau à la table, chacune d'elles trouva, à côté de

son assiette, une jolie petite Bible dorée sur tranche, et je n'ai pas besoin de vous dire qui fut heureux ce jour-là.

Et maintenant, mes chers jeunes lecteurs, que chacun de vous examine attentivement le cas qu'il fait de la Parole de Dieu. — Vous aimez la *Bonne Nouvelle*, vous savez qu'elle est écrite pour vous, et vous la lisez avec plaisir. Avez-vous jamais pensé que Dieu, dans sa grâce infinie, a fait écrire pour vous aussi un Livre, dont le Saint-Esprit de Dieu a dicté les pages, parce que Dieu, dans ses conseils éternels, a voulu que de pauvres enfants d'Adam, pécheurs et perdus, apprirent à connaître ce qu'Il est pour eux, et ce qu'Il a fait pour leur salut éternel. « Dieu ayant autrefois parlé aux pères par les prophètes, en plusieurs fois et en plusieurs manières, à la fin de ces jours-là, nous a parlé par le Fils » (Héb. I).

Et ces paroles d'un prix infini, que Dieu a dites, sont là dans ce livre que vous avez entre les mains.

La Parole de la vie a été vue et entendue dans la personne du Fils de Dieu, et ces choses ont été écrites afin que notre joie soit accomplie (1 Jean, I).



La conversion du jeune Fritz.

(Suite de la page 80.)

La lecture de ce récit fut un moyen dont Dieu se servit pour montrer au pauvre Fritz combien il avait eu tort de marchander depuis si longtemps son salut,

au lieu de se jeter tel qu'il était dans les bras du Sauveur. Il se dit : Comment ! un pauvre catholique romain qui entend pour la première fois l'évangile du salut en Christ, le saisit par la foi sur-le-champ, sans hésiter et sans raisonner, et moi, qui depuis tant d'années lis ces choses dans la Parole de Dieu et en entends parler, je ne l'ai pas encore saisi simplement ! — A cet instant il regarda au Seigneur, lui demandant cette foi en son œuvre pour la délivrance de son âme, et il fut exaucé ; il crut que ce que Christ avait fait était suffisant devant Dieu pour lui, et qu'il fallait commencer par l'accepter simplement. Des écailles tombèrent de ses yeux, cette parole lui parut toute simple : « Celui qui croit au Fils a la vie éternelle. » A ce moment il arrivait au champ, et comme il déposait sa lourde hotte, il dit : Eh bien ! je crois au Seigneur Jésus ; je m'abandonne à Lui. — Ce fut dit et fait ; — en même temps qu'il se déchargeait du fardeau matériel qu'il portait sur ses épaules, il fut débarrassé aussi de la lourde charge qui pesait sur sa conscience depuis si longtemps. — Oh ! combien il était soulagé. Il avait maintenant l'assurance d'être sauvé par Christ, et il pouvait chanter ce cantique qui était alors conçu en ces termes :

Rien, ô Jésus ! que ta grâce,
 Rien que ton sang précieux
 Qui seul mes péchés efface,
 Ne me rend saint, juste, heureux !
 Ne me dites autre chose,
 Sinon qu'il est mon Sauveur,
 L'auteur, la source, la cause
 De mon éternel bonheur.

La Parole de Dieu était pour lui toute nouvelle, de-

puis qu'il pouvait s'approprier les promesses qu'elle contient pour les croyants. Maintenant il pouvait supporter l'opprobre, et même la persécution. Son père ne fut pas très content quand il découvrit que les préoccupations d'esprit de son enfant étaient un travail d'âme, et que cet enfant se séparait du monde au moment où les autres y font leur entrée : Fritz arrivait à la fin de sa seizième année. Il eut donc à souffrir aussi de la part de ses parents, mais Dieu lui fit la grâce d'aller en avant sans être ébranlé. Cependant l'ennemi des âmes ne manqua pas de le faire souffrir encore, en profitant de sa délicatesse de conscience, pour le troubler ; d'abord, momentanément, quant à l'assurance de son salut. Un instant il mit en question s'il avait bien la vraie foi, s'il était réellement un enfant de Dieu. Mais il fut promptement délivré une fois pour toutes de ses doutes sur l'assurance de son salut par la lecture du X^{me} chapitre de l'évangile de Jean. Il fut enraciné dans l'assurance qu'il était une de ces brebis du Seigneur Jésus dont il est question dans ce chapitre. Il s'empara avec grande joie de ces paroles du Seigneur : « Mes brebis, je leur donne la vie éternelle, elles ne périront jamais, et personne ne les ravira de ma main. Mon père qui me les a données est plus grand que tous, et personne ne peut les ravir de la main de mon père. Moi et le père, nous sommes un. » — Ces paroles amenèrent dans son âme une sécurité que l'ennemi ne put plus troubler relativement à sa qualité de sauvé.

Mais une autre lutte en rapport avec un autre point était encore réservée à ce jeune chrétien avant qu'il parvint à l'intelligence et à la jouissance de son affran-

chissement en Christ. Cette lutte fut celle que la Parole dépeint au VII^me chapitre de l'épître aux Romains.

On comprend qu'une conscience délicate comme celle de Fritz, jointe à un enseignement pas très sain sur la grâce, tel qu'était celui qu'il recevait à cette époque, devaient contribuer à amener un combat intérieur au sujet de la vie pratique du chrétien. Il pensait, comme beaucoup de nouveaux convertis, qu'une fois chrétien, possédant la paix, on ne doit plus retrouver trace de péché en soi, puisqu'on est une nouvelle création, que les choses vieilles sont passées, que toutes choses sont faites nouvelles. Il avait bien la paix au sujet de ses péchés précédents, il ne mettait pas en doute son salut. Quand rien n'était survenu, quand sa conscience ne lui reprochait pas quelque faute, il jouissait réellement de ces choses. Mais quand il avait manqué, qu'il s'était laissé aller à plaisanter avec le monde, à se moquer de quelqu'un, ou qu'il était assailli de mauvaises pensées, alors tout était trouble pour lui; toutefois il n'osait pas douter de son salut puisqu'il croyait la Parole à ce sujet; mais il aspirait ardemment après le moment où il atteindrait un degré de sanctification pratique qui balayerait une fois pour toutes tout ce mal qui était en lui, et qui le rendrait capable de marcher saintement, en glorifiant Dieu comme il le désirait tant. Ce n'était pas assez pour lui de savoir qu'il n'irait pas en enfer, qu'il ne viendrait pas en jugement; mais il n'était pas satisfait tant qu'il trouvait encore du mal en lui, en pensées et en actions. Puis aussi l'amour qu'il voyait en Dieu et en Christ, dans le fait de l'œuvre de son salut, lui commandait d'aimer Dieu et son Sauveur en retour; mais il ne *sentait* pas cette affection

en lui. Son ardent désir était d'être un enfant saint, parce que son Père céleste est saint; mais il ne trouvait pas cette sainteté en lui. — Tel était son état, et cet état dura des années pendant lesquelles il fut plus malheureux, dans un sens, qu'avant d'avoir trouvé le pardon de ses péchés. Il ne communiquait son état à personne, pensant qu'il était le seul au monde qui passât par une crise pareille. Il avait de tels scrupules de conscience, une telle révérence pour la loi de Dieu, que, par exemple, le dimanche matin il n'avait pas la liberté de balayer la cour devant la maison.

Il avait lu aussi que Zachée, lorsqu'il avait fait tort à quelqu'un, rendait quatre fois autant. Lui, se rappelait que sept ou huit ans auparavant il avait soustrait une boule de jeu de quilles à un de ses camarades. Sa conscience lui disait qu'il devait en payer quatre fois la valeur. Comme sa timidité lui empêchait de le faire directement, il attendit une occasion favorable qui ne tarda pas à se présenter. Un jour la mère de ce camarade eut à apporter chez le père de Fritz une cruche qu'elle devait reprendre vide le lendemain. Fritz pensa que c'était une belle occasion de soulager sa conscience et de réparer son escroquerie. Comme il avait quelques sous à sa disposition, il évalua ce qu'il avait à rendre, le plia dans du papier et le mit secrètement dans la cruche. Mais Dieu ne permit pas qu'il fût aussi heureux dans son entreprise qu'il l'avait pensé. Naturellement on trouva le pli et son contenu quand on voulut verser du liquide dans l'ustensile. Il y eut une explication entre les parents de Fritz et la mère de l'enfant, pour savoir d'où cet argent pouvait provenir; on examina l'écriture du papier qui enveloppait, —

c'était une feuille d'un ancien cahier de Fritz, mais le papier ayant été mouillé, l'écriture était méconnaissable. Fritz fut interrogé : Reconnaissait-il cette écriture comme sienne? — Le pauvre Fritz craignait beaucoup son père, et il n'osa pas rendre témoignage ouvertement de ce qui en était. D'un autre côté la pensée de mentir pour se tirer d'embarras était quelque chose d'effrayant pour lui ; que fallait-il faire? Enfin il fit une réponse évasive, sans mentir et sans dire la vérité. Les centimes furent laissés à la propriétaire de la cruche puisqu'on ne pouvait tirer l'affaire au clair. Mais quant au pauvre Fritz, lorsqu'il vit qu'il avait manqué cette bonne occasion de confesser le Seigneur, et qu'au lieu de cela il avait menti, il fut un peu plus tourmenté par ce fait qu'il ne l'avait été quand il se reprochait son larcin, et qu'il visait au moyen de le rembourser. Car dans sa conscience, ce qu'il avait fait et dit pour éluder la question était maintenant à ses yeux un affreux mensonge avec artifice.

Telles étaient, mes jeunes lecteurs, les tristes expériences de ce jeune chrétien, et telle est aussi la manière dont Satan se sert même d'une conscience délicate, quand celle-ci n'est pas éclairée par la lumière affranchissante de la grâce dans la liberté de la rédemption.

Le pauvre Fritz était donc un chrétien malheureux, mais malheureux à proportion qu'il avait besoin de sainteté pratique. Le temps lui paraissait long, tant son esprit travaillait. En s'éveillant le matin il appréhendait de voir encore une longue journée s'ouvrir devant lui ; il n'avait pas d'appétit, et travaillait beaucoup de ses mains aux rudes travaux de la terre. Il

était si distrait par son travail d'esprit qu'il oubliait les choses qu'il avait à faire chaque jour. Un matin il oublia de faire boire le bétail, et pourtant il était très ponctuel et manifestait du goût dans ce qu'il faisait. Quand il commettait de nouveau les fautes qu'il avait souvent déjà confessées à Dieu, il était presque au désespoir en voyant qu'il ne parvenait pas à surmonter en lui-même le mal par le bien. Souvent il se demandait pourquoi il fallait qu'il passât par tant de labeurs. Car avec tout ce combat intérieur et son travail journalier, il avait encore passablement à souffrir de la part de ses parents. Souvent il envia la part de ceux qui meurent tout de suite après leur conversion, au lieu de combattre contre le péché dans ce monde.

Dieu veillait toujours sur son enfant, et un tel labeur devait être le prélude d'un affranchissement d'autant plus positif.

Il était alors, malgré son état, membre d'une petite assemblée de chrétiens, qui se réunissaient simplement comme frères, au nom de Jésus, pour rendre culte à Dieu et célébrer ensemble la cène du Seigneur. Car à sa conversion, Fritz était protestant national, et c'est justement pendant qu'il faisait son instruction religieuse qu'il fut tant travaillé dans son âme, et qu'il reçut l'assurance de son salut. Il fut admis à la sainte-cène à l'Eglise nationale, et il resta là jusqu'à ce qu'il comprit qu'il ne pouvait plus faire un même corps avec les incrédules, qu'il entendait se moquer du Seigneur Jésus, même devant la porte du temple, au moment d'y entrer au son des cloches, pour participer au mémorial de la mort du Seigneur.

Il était resté un certain temps en dehors de tout,

cherchant son chemin ; puis il s'était décidé, sans cependant être bien au clair, à se joindre à la petite assemblée dont nous avons parlé. Là, il reçut quelques lumières, petit à petit il découvrit ce que c'est que la rédemption, et qu'il faut la grâce pour marcher aussi bien que pour trouver le pardon. Étant aussi en relation avec un plus grand nombre de chrétiens, il en recevait du bien. Mais où il trouva réellement un acheminement à sa délivrance, ce fut dans des réunions familières où l'on expliquait l'épître aux Romains, et d'autres portions de la Parole. Fritz écoutait et retenait avec avidité, il faisait des questions, de sorte qu'il tira un grand profit de ce qui fut mis là devant lui, et l'évangile lui parut sous un jour tout nouveau. Il fut mis en demeure de voir la différence entre le vieil homme et le nouveau, entre la chair et l'Esprit, etc.

La découverte que la chair est incorrigible, qu'elle reste la même jusqu'au bout, et que le chrétien est vu en Christ, que Dieu a jugé notre nature à la croix et qu'il n'en attend plus rien, mais que le nouvel homme a remplacé cela, et que ce nouvel homme plaît toujours à Dieu, qu'il est créé selon Dieu en justice et en vraie sainteté : toutes ces vérités, et d'autres encore, changèrent beaucoup l'état intérieur de Fritz ; c'était un soulagement proportionné à l'angoisse qui l'avait précédé. Il apprenait de plus en plus à regarder à Christ et non au dedans de lui-même, et il découvrait que quand il se contemplait en Christ, là où Dieu l'avait placé, il était tout autre pratiquement ; il jouissait de ces choses sans considérer, comme auparavant, le sombre tableau de son cœur naturel. Il avait aussi appris, comme une chose nouvelle pour lui, quelque

chose de la sacrificature de Christ; il pouvait confesser ses fautes à Dieu, repentant et humilié, et il retrouvait la communion, de sorte qu'il était déjà un chrétien tout autre.

Comme il était avide de recevoir encore davantage, il s'occupa activement de la lecture de la Parole, et des écrits qui en parlent, de sorte qu'il faisait des progrès dans l'affranchissement pratique. Après le labyrinthe d'où il sortait, la vérité n'avait pas besoin de prévoir chez lui un abus de la grâce qui le portât à passer légèrement sur le mal, ce qui permit à son âme de saisir la beauté et la simplicité de la grâce, tout en conservant la délicatesse de sa conscience quant au mal.

Les écrits des frères, doués par le Seigneur pour enseigner les autres, lui firent beaucoup de bien; il avait une excellente mémoire, cela joint au vrai besoin de son âme de croître dans la connaissance et la jouissance des choses de Dieu, le fit avancer dans l'intelligence spirituelle des vérités fondamentales du christianisme. Combien il fut réjoui quand il saisit ces deux côtés de l'œuvre de la croix : 1^o Christ mort pour nos péchés, et 2^o nous morts avec Christ. — Christ mort pour expier nos péchés selon toutes les exigences de la justice de Dieu, de sorte que Dieu s'est déclaré satisfait au sujet de la rançon que le Sauveur lui a donnée par son sacrifice pour les péchés des pauvres pécheurs perdus. Dieu s'est déclaré satisfait en ressuscitant d'entre les morts le Sauveur qui avait été livré pour nos offenses, et qui a été ressuscité pour notre justification; de sorte que, justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu, et que Dieu ne se souvient

plus de nos péchés, ni de nos iniquités; que nous sommes ces bienheureux desquels la transgression est pardonnée, desquels le péché est couvert, auxquels Dieu n'impute point leurs iniquités, et dans l'esprit desquels il n'y a point de fraude. Voilà donc le côté de l'œuvre de Christ qui répond à la délivrance de nos offenses, de nos mauvais actes, du mal que nous avons fait. Ces mauvaises actions nous sont pardonnées en vertu de l'expiation que Christ en a faite à la croix. Il a porté nos péchés en son corps sur le bois. — Mais l'autre côté de la croix que Fritz fut si heureux de saisir et de s'approprier, est le fait que le chrétien est mort avec Christ à la croix, et qu'il est par cela judiciairement délivré devant Dieu de sa mauvaise nature, le jugement ayant été exécuté sur cette nature déchue aussi bien que sur les actes qu'elle a commis; de sorte que le chrétien est mort *au péché*. Il n'est plus considérée par Dieu comme un homme existant dans sa première vie en Adam, puisque cette vie-là a judiciairement fini à la croix. « Notre vieil homme a été crucifié avec Christ, » dit l'apôtre; — et encore : « Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus moi, » dit-il aux Galates; — et ailleurs : « Vous êtes morts avec Christ; » — et : « Tenez-vous vous-mêmes pour morts, etc. »

(à suivre).



L'anniversaire de Baby.

C'est ton premier anniversaire,
 Bien cher baby !
 Depuis un an sur cette terre,
 Petit baby,
 Tu n'en connais pas la misère,
 Entouré des soins d'une mère,
 Protégé par la main d'un père,
 Heureux baby !

Plus que tes parents, Jésus t'aime ;
 Sais-tu, baby,
 Qu'il est pour toi l'ami suprême,
 Pour toi, baby ?
 De bonne heure, apprends à connaître
 Ce doux Berger, qui veut te paître ;
 Oh ! prends-le pour ton divin Maître ;
 Chéri baby !

Tu n'a pas connu la petite
 Sœur de baby ;
 Auprès de Jésus elle habite,
 Tendre baby !
 Elle possède la couronne,
 Qu'à ses chers agneaux Jésus donne ;
 Et, sans semer, elle moissonne ;
 Douce baby !

1^{er} Juin 1871.

R.-M.





Rafaravavy.

Rafaravavy est le nom d'une femme de distinction de l'île de Madagascar, qui avait été amenée à la connaissance de Christ ; et qui, avec quatre de ses compagnons fut persécutée à cause de la justice. Quelques-unes des délivrances qu'elle rencontra sont si remarquables que je désire vous en parler un peu.

Obligés de changer de lieu, parce que leur vie était continuellement en danger, ils se mirent en route de nuit, et se dirigèrent vers la partie occidentale de l'île, par les routes les moins fréquentées, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent dans un endroit appelé Itanimanina, où ils trouvèrent des amis chrétiens heureux de les recevoir,

bien qu'en le faisant ils risquaient leur vie. Rafaravavy logea chez eux pendant plusieurs semaines, se cachant le jour dans les cavernes d'une montagne voisine, tandis que ses compagnons s'étaient réfugiés dans la forêt. Un soir qu'elle rentrait avant qu'il fit tout-à-fait obscur, un homme qui haïssait Christ l'aperçut, et alla la dénoncer au premier magistrat. Aussitôt huit soldats furent envoyés pour s'emparer d'elle, et ses amis se doutaient si peu du danger, que Rafaravavy n'eut que le temps de se cacher derrière une natte de jonc à l'arrivée de deux des soldats, qui entrèrent dans la maison et demandèrent où elle était. Elle se trouvait si près d'eux qu'elle pouvait entendre tout ce qu'ils disaient; et même elle craignait que sa respiration ne la trahît. Après de longs pourparlers, le propriétaire de la maison sortit; et les soldats, supposant qu'il allait avertir Rafaravavy, le suivirent et permirent ainsi à la malheureuse femme de s'échapper.

Une autre fois que les soldats revinrent, elle se réfugia dans une chambre vide dont la porte n'avait pas de serrure. Après avoir visité plusieurs autres chambres, les soldats s'approchèrent de celle où Rafaravavy se tenait toute tremblante. Ils étaient sur le point de la découvrir, mais le Seigneur est « notre secours dans les détresses et fort aisé à trouver » (Ps. XLVI); et, au moment même où ils étaient devant la porte mal fermée, le propriétaire de la maison leur parla, et réussit à détourner leur attention durant quelques minutes, juste ce qu'il fallait à Rafaravavy pour quitter la chambre et se cacher dans un autre endroit; et quand les soldats revinrent, elle était en sûreté.

Rafaravavy et ses compagnons continuèrent alors

leur pénible voyage, et arrivèrent un soir assez tard dans un autre village. Pendant qu'ils se hâtaient silencieusement d'atteindre l'habitation d'une amie qu'ils savaient disposée à les recevoir, ils passèrent le long d'une maison à l'intérieur de laquelle ils entendirent un grand bruit de voix ; et, en arrivant chez leur amie, on leur dit que des soldats avaient été envoyés pour visiter le village, et qu'ils venaient d'entrer dans cette maison. Quelques minutes plus tôt, ils se seraient rencontrés dans la rue avec leurs persécuteurs ! Leur amie, supposant que les soldats viendraient bientôt aussi chez elle, cacha les fugitifs dans une citerne vide dont elle couvrit l'ouverture avec des fagots. Peut-être avait-elle entendu dire de quelle manière Rabab cacha les espions sur le toit de sa maison, en les couvrant de chenevottes de lin (Josué II). Ils demeurèrent pendant une nuit et un jour dans cette citerne, puis leur amie les conduisit dans une plantation de manioc qui lui appartenait, et où ils seraient à l'abri.

Un jour ils virent passer tout près d'eux une troupe de soldats qui avaient à leur tête un des ennemis les plus acharnés des chrétiens : peu de temps auparavant il avait été l'instrument de la mort d'un homme pieux, nommé Rafaralahy. Ils passèrent quinze jours, cachés dans la plantation où leur amie leur apportait à manger, puis ils se rendirent à quelque distance de là chez un autre chrétien qui, en apprenant qu'ils étaient traqués de tous les côtés, les accueillit avec des larmes de joie ! Quelle preuve de la puissance de la grâce chez cet homme, qui peu de temps auparavant était un païen, et qui maintenant pouvait donner asile aux enfants de Dieu poursuivis, tout en sachant qu'en le

faisant il exposait sa vie et tout ce qu'il possédait ! C'est alors qu'ils formèrent le projet de s'échapper de l'île. Un des missionnaires, M. Jones, qui avait été expulsé de la capitale par le gouvernement, se trouvait encore avec son vaisseau près de la côte de Tamatave. Mais nos fugitifs étaient entourés d'ennemis vigilants ; les soldats gardaient toutes les routes, de sorte que le bras du Tout-Puissant pouvait seul les garantir pendant un voyage de bien des lieues, à travers des villages et des bois où chaque pas était un péril. Cependant Rafaravavy et ses quatre compagnons, condamnés à mort pour leur foi en Christ, mais pleins de confiance en Dieu, se mirent en route, accompagnés de deux amis, leurs serviteurs. Pendant quatre jours et quatre nuits ils ne se reposèrent que dans des endroits sauvages et déserts, n'osant pas se hasarder à entrer dans une maison ; ils recherchaient au contraire les défilés escarpés des montagnes et les forêts impénétrables, où l'arbre du voyageur, le superbe palmier rofia, leur donnait un abri.

A la fin, après avoir manqué d'être découverts bien des fois, ils arrivèrent à Tamatavé, où ils se cachèrent dans les plantations de bambous le long de la côte, pendant qu'un des serviteurs se rendait avec une lettre chez un ami qui habitait la ville. Ils demeurèrent sans nourriture pendant trois jours ; mais Dieu soutint leurs forces jusqu'à ce que leur ami vint les chercher avec un canot, et les conduisit dans sa maison, où ils trouvèrent de la nourriture et un asile. Ils se réunirent alors pour la prière et les louanges, et la lecture de cette Parole précieuse par laquelle ils avaient été délivrés,

grâce à Dieu, de la puissance des ténèbres, et transportés dans le royaume du Fils bien-aimé de Dieu.

Quand le navire eut pris son chargement et qu'il fut prêt à mettre à la voile, il leur restait à accomplir la partie la plus dangereuse de leur tentative de fuite. L'embarcadère était constamment gardé par des soldats, et Tamatave étant un port de mer très fréquenté, il y avait toujours du monde qui allait et venait. Il s'agissait donc d'échapper à tous les regards et d'atteindre le vaisseau sans être remarqués. Or, par une nuit très obscure, un ami vint les prendre et les conduisit de nouveau dans les bambous; ils y changèrent leurs vêtements contre des habits de matelots, puis ils se glissèrent dans le plus profond silence et en retenant leur respiration, le long du rivage, pendant qu'un autre de leurs amis les précédait et lâchait de détourner l'attention des surveillants. On peut se figurer comme le cœur leur battait, en marchant doucement sur le sable, de crainte qu'un accident ne vint les trahir. Toutefois la main de Celui qui a su ce que c'était que de passer au milieu d'ennemis, les couvrait (Luc IV, 30), et ils furent préservés. Ils atteignirent l'endroit où le canot les attendait, et ils arrivèrent tous sains et saufs sur le vaisseau hospitalier. Leur premier mouvement fut de demander au capitaine la permission de chanter un cantique d'actions de grâces; il la leur accorda, et lui-même et son équipage les écoutèrent célébrer la miséricorde et la bonté de Dieu qui les avait délivrés de tant de périls.

On voit dans ce récit la fidélité et les soins du Seigneur qui a dit : « Je ne te laisserai point, je ne t'abandonnerai point » (Hébr. XIII, 5); et on y voit

également l'amour de ces chrétiens les uns pour les autres. Bien qu'ils risquassent leur vie en donnant un abri à leurs frères poursuivis, ils les accueillèrent même avec des larmes de joie ! Voyez comme les chrétiens de Madagascar s'aimaient.



Le prophète Ezéchiel.

Ezéchiel, le troisième des grands prophètes, était fils de Buzi, sacrificateur juif. Son nom signifie : « La force de Dieu. » Comme son père, il exerçait la sacrificature à Jérusalem, quand il fut mis au nombre de ceux qui furent emmenés par Nébucadnetsar en Caldée lors de la première déportation, quelques années avant la destruction de Jérusalem ; parmi eux se trouvaient aussi le roi Jéhojakin et les principaux de Juda. Ezéchiel s'établit à Têlabib, près du fleuve de Kébar, où il habita dans sa propre maison, et où il vécut honoré au milieu de compatriotes. Il était marié, et demeurait là depuis cinq ans lorsque Dieu l'appela d'une manière solennelle, dans une vision, à la charge de prophète et de prédicateur qu'il exerça vingt-deux ans parmi ses frères captifs, et néanmoins endurcis.

Dans cette vision Ezéchiel vit au-dessus d'une nuée et au-dessus d'une étendue pareille à du cristal, le Seigneur dans sa gloire, assis sur un trône éblouissant semblable à une pierre de saphir. « Et la splendeur qui se voyait autour de celui qui était assis, était comme l'arc qui se fait dans la nuée en un jour de pluie. C'est là la vision de la représentation de la gloire de l'Éternel,

laquelle ayant vue, je tombai sur ma face, et j'entendis une voix qui parlait » (Ezéch. I, 28). Dans les versets qui précèdent celui-ci, vous trouverez, chers enfants, les détails des symboles et emblèmes majestueux qui complétaient cette remarquable vision, et au chapitre II vous lirez que cette voix qui parlait s'adressait à Ezéchiel, dans le but de l'envoyer « vers les enfants d'Israël, vers des nations rebelles. » — « Et soit qu'ils écoutent ou qu'ils n'en fassent rien, il sauront pourtant qu'il y aura eu un prophète parmi eux » (vers. 5). Et l'Esprit anima le prophète et le releva sur ses pieds. Et, de même que Jérémie qui prophétisait dans le même temps à Jérusalem, Ezéchiel mettait devant les yeux du peuple leurs péchés et leurs iniquités à cause desquels Dieu ferait venir sur eux ses châtimens les plus sévères, jusqu'à faire détruire la ville et le temple de Jérusalem, dévaster le pays de Juda et le dépeupler entièrement. Ainsi les prédications de ces deux prophètes contenaient la même chose, avec cette différence qu'Ezéchiel était plus sévère encore dans ses discours que Jérémie, comme aussi plus détaillé dans ses récits prophétiques de la destruction de Jérusalem. Afin que ses prédictions fissent plus d'impression sur ses auditeurs, il reçut souvent l'ordre de les confirmer par des actes solennels et frappants. Mais, comme à Jérusalem, il y avait à Babylone et sur les rives du Kébar, des faux prophètes qui induisaient en erreur le peuple par de fausses promesses qu'on n'écoutait que trop volontiers ; mais lorsque ceux de leurs compatriotes qui furent transportés les derniers du pays de Juda arrivèrent en Caldée, les premiers reconnurent qu'il y avait effectivement un prophète de l'Éternel au milieu

d'eux ; car ils purent se convaincre par les lamentables récits de ces nouveaux captifs que tout ce qu'Ezéchiél leur avait annoncé touchant la destruction de Jérusalem était ponctuellement arrivé.

Dans la neuvième année de son exil, le prophète eut la douleur de perdre sa femme ; et Dieu lui défendit d'en mener le deuil, afin que cela fut encore pour le peuple un signe parmi tant d'autres.

En lisant le livre d'Ezéchiél, vous aurez peut-être été frappés, chers jeunes amis, de voir que chaque fois que l'Eternel s'adresse à son serviteur, il l'appelle : « Fils d'homme. » C'est aussi le titre donné à Christ considéré comme rejeté et en dehors de son peuple, rejeté quand il vint ici-bas, comme *Christ*, l'Oint de Dieu ; et c'est sous le nom de « Fils de l'homme » que Christ agira en jugement. Ici, le prophète était rejeté aussi bien que Dieu qui l'envoyait, et l'Eternel, en lui donnant ce titre, le mettait sur le même pied, comme position, que Celui qui devait venir plus tard, le Fils de Dieu, le Sauveur, après que tous les autres moyens de ramener ce peuple endurci auraient été vainement essayés.

Vous savez, chers lecteurs, qu'Israël avait été emmené captif en Assyrie, et Juda dans le pays des Caldéens. Néanmoins Ezéchiél emploie souvent le nom général d'Israël en parlant de Juda : la raison en est que la captivité avait placé la nation tout entière sous un jugement commun et dans le même état.

Pour comprendre le livre d'Ezéchiél, il faut remarquer que les 48 chapitres dont il se compose forment quatre groupes assez distincts : 1° Les 23 premiers chapitres renferment les témoignages de Dieu et ses déclarations de jugement contre Israël en général, et

contre Jérusalem en particulier. — 2° Dans les 10 chapitres suivants nous trouvons les jugements prononcés contre les nations environnantes. — 3° Depuis le chapitre XXXIV^{me} jusqu'au XXXIX^{me} le prophète reprend le sujet d'Israël, et annonce son rétablissement en grâce, à la fin, à cause des promesses faites à leurs pères, et après qu'ils auront passé par de terribles jugements. Peut-on lire une promesse plus consolante et plus encourageante que celles qui se trouvent au chapitre XXXIV, vers. 11 à 16 ? « Ainsi a dit le Seigneur l'Éternel : Me voici, je redemanderai mes brebis, et je les rechercherai. Comme le pasteur se trouvant parmi son troupeau, recherche ses brebis dispersées, ainsi je rechercherai mes brebis, et les retirerai de tous les lieux où elles auront été dispersées... Je les ramènerai dans leur terre, et les nourrirai sur les montagnes d'Israël, auprès des cours des eaux, et dans toutes les demeures du pays. Je les paîtrai dans de bons pâturages... Moi-même je paîtrai mes brebis et les ferai reposer. Je rechercherai celle qui sera perdue, et je ramènerai celle qui sera chassée ; je banderai la plaie de celle qui aura la jambe rompue, et je fortifierai celle qui sera malade. » Et au verset 23 : « Je susciterai sur elles un pasteur qui les paîtra, mon serviteur David (le Messie, fils de David) ; il les paîtra, et lui-même sera leur pasteur. » D'autres magnifiques promesses touchant ce malheureux peuple d'Israël se lisent encore au chapitre XXXVI, 25-27 ; et XXXVII, 15-28 ; etc. — 4° Enfin les chapitres XL à XLVIII nous donnent la division future du pays entre les tribus, et la description du temple tel qu'il sera rebâti, quand Christ reviendra sur la terre établir son règne de mille ans (millénium) ; la ville aussi

sera reconstruite , et son nom sera : L'ÉTERNEL EST LA.

Ce qui ressort pour vous, chers enfants, de ce beau livre qui nous a occupé aujourd'hui, c'est le tableau qu'il présente de la longanimité, de la miséricorde, de la grâce, de l'amour de Dieu envers son peuple rebelle et désobéissant, grâces qui s'exercent aussi pour vous. Vous aussi comme tout homme, vous êtes, par nature, rebelles et désobéissants, parce que le péché habite en vous. Mais Dieu est tardif à colère, et abondant en gratuité; et bienheureux êtes-vous si vous avez répondu déjà aux appels réitérés de sa grâce, de cette grâce qui nous met à l'abri du jugement! Ah! que ceux d'entre vous qui demeurent encore éloignés, se hâtent d'aller tels qu'ils sont au Sauveur, pendant que dure la patience de Dieu, afin d'avoir, vous aussi, part aux promesses bien plus excellentes que celles faites à Israël, lesquelles sont notre partage par la foi. Israël sera témoin de la gloire du Seigneur Jésus, et l'adorera comme Roi : le lot béni des croyants sera d'être avec Christ, et les objets de sa gloire; d'être cohéritiers avec Lui; et nous qui croyons, nous l'adorerons éternellement comme l'Agneau qui a été immolé, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang; et, après avoir été ici-bas des monuments de la grâce de Dieu, nous aurons l'inexprimable privilège d'être à jamais des monuments de sa gloire. Chers lecteurs, que ce soit aussi pour chacun de vous, par la foi, votre glorieux partage!

QUESTIONS SUR « LE PROPHÈTE EZÉCHIEL. »

1. Que veut dire son nom?
2. Que faisait-il à Jérusalem?

3. Où fut-il emmené, par qui, et avec qui?
4. Où se fixa-t-il?
5. A quoi Dieu l'appela-t-il, et comment?
6. Combien de temps exerça-t-il cette charge?
7. Que vit-il principalement dans la vision?
8. Qu'entendit-il, et vers qui fut-il envoyé?
9. En même temps que lui, qui prophétisait à Jérusalem?
10. Quelle douleur eut-il, et qu'est-ce que Dieu lui défendit, et pourquoi?
11. Quel titre Dieu lui donne-t-il souvent?
12. A qui ce titre est-il aussi donné?
13. Comment Juda est-il souvent appelé dans le livre qui nous occupe?
14. Combien de chapitres ce livre contient-il?
15. En combien de groupes ces chapitres peuvent-ils se former?
16. Combien de chapitres range-t-on dans le premier groupe?
17. Combien dans les 2^{me}, 3^{me} et 4^{me}?
18. Faites un résumé du contenu de chacun de ces groupes.
19. Qu'est-ce qui ressort pour vous du livre d'Ezéchiel?



La conversion du jeune Fritz.

(Suite de la page 99).

Ce fut là la grande délivrance de Fritz, lorsqu'il saisit avec bonheur que son *moi*, son *lui-même incorrigible* avait été crucifié avec Christ, et qu'au lieu de chercher à l'améliorer et à lui faire accomplir la loi de Dieu, il avait le droit de le tenir pour mort. Il comprit alors que la loi avait été donnée à l'homme quand il était

responsable dans son existence en Adam, et que, puisque le chrétien est mort avec Christ, il n'est donc plus un *homme vivant*, que c'est pour cela que le chrétien est mort à la loi par le corps de Christ, comme le dit la Parole au chap. VII des Romains. Il comprit que ce n'est pas la loi qui est morte, que Dieu ne l'a pas abrogée, mais que le chrétien ne se trouve plus dans l'existence à laquelle la loi s'adapte. — Il comprit aussi que Dieu avait donné la loi à l'homme afin que celui-ci découvrit sa propre ruine, son incapacité de servir Dieu, puisque sa volonté est inimitié contre Dieu; qu'elle ne se soumet pas à la loi de Dieu et qu'elle ne le peut pas. Il vit que la loi donne à l'homme la connaissance du péché, au lieu de le conduire à la vie; qu'elle lui montre que la convoitise est en lui, puis lui défend de convoiter sans lui donner aucune force.

Fritz eut la solution du pourquoi il avait été si malheureux, si combattu, si torturé dans sa conscience, même depuis qu'il avait reçu l'assurance du pardon de ses péchés. C'est qu'il n'avait pas compris jusqu'ici que Fritz, méchant, charnel, vendu au péché, avait été crucifié avec Christ, qu'il était mort et enseveli avec Christ. Il vit que saisir ce côté-là de la rédemption était de toute importance pour la paix de l'âme et la puissance dans la marche pratique. — Il vit combien il avait fait fausse route en voulant prendre la loi comme règle de sa conduite depuis sa conversion; et que non-seulement l'homme inconverti ne peut pas accomplir la loi pour obtenir la vie, mais que la combinaison de la nouvelle nature avec la responsabilité de l'homme sous la loi ne fait que compliquer les choses, parce que la nouvelle nature produit l'affection pour la

sainteté et la haine pour le mal ; et qu'ainsi, faisant ses efforts pour accomplir le bien que la loi commande, détestant le mal que la loi défend, mais étant vendu à ce mal comme à un maître dur qui a puissance dans ses membres : l'homme né de nouveau se trouve dans un vrai labyrinthe, comme dans un marais où un pénible effort pour retirer un pied n'a d'autre résultat que de faire enfoncer l'autre davantage ; ou comme un oiseau dans une cage, faisant des efforts désespérés et répétés pour s'élancer dans l'espace ; et rencontrant toujours le grillage de sa cage qui le meurtrit, il retombe chaque fois avec moins de force.

Il en est ainsi pour l'homme né de nouveau jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il lui faut un libérateur. Jusque là — et c'est ce que le pauvre Fritz avait tant éprouvé — il gémit avec amertume disant : « Le vouloir est avec moi, mais je ne trouve pas le moyen d'accomplir le bien ; car le bien que je veux, je ne le pratique pas ; mais le mal que je ne veux pas, je le fais. Je trouve donc cette loi pour moi qui veut pratiquer le bien, que le mal est avec moi. Car je prends plaisir à la loi de Dieu quant à l'homme intérieur ; mais je vois dans mes membres une autre loi qui combat contre la loi de mon entendement, et qui me rend captif de la loi du péché qui existe dans mes membres. Oh ! misérable homme que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ? »

La réponse à cette question se trouva donc pour Fritz, — comme pour tout chrétien, — dans le fait qu'il était mort et enseveli avec Christ, et il put s'écrier : « Je rends grâces à Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur. » Puis le chap. VIII de cette même épître

aux Romains fut, comme d'autres portions, tout nouveau pour lui. Il comprit qu'il n'y avait maintenant plus aucune condamnation pour lui parce qu'il était EN CHRIST, dans une position toute nouvelle devant Dieu; que, comme il avait trouvé la délivrance de son ancien état en Adam *dans la mort de Christ*, il était maintenant introduit, par sa résurrection avec Christ, dans une position toute nouvelle, qui est en effet une nouvelle création, les choses vieilles étant passées, toutes choses étant faites nouvelles, et toutes ces choses étant *de Dieu*. — Il vit que le même passage de la Parole qui lui dit de se tenir pour mort au péché, lui dit aussi de se tenir pour vivant à Dieu dans le Christ Jésus; que s'il est mort à la loi par le corps de Christ, c'est pour être à un autre, à celui qui est ressuscité d'entre les morts; que s'il n'est plus dans la chair (en Adam), il est dans l'Esprit (en Christ); et que c'est tellement vrai qu'il est mort et ressuscité avec Christ que, quand la Parole lui parle de sa position précédente en Adam, elle a bien soin de désigner cela comme étant au passé, par exemple: « Quand nous étions dans la chair, les passions des péchés qui sont provoquées par la loi, agissaient dans nos membres pour porter du fruit pour la mort; » et encore: « Si vous êtes morts avec Christ aux éléments du monde, pourquoi établissez-vous des ordonnances *comme si vous étiez encore en vie dans le monde*; » et encore: Ces choses pour lesquelles la colère de Dieu vient sur les fils de la désobéissance, dans lesquelles vous aussi vous avez marché autrefois, *quand vous viviez en elles.* »

(A suivre).



Lisez la Bible tous les jours.*A mes petits lecteurs.*

Je veux vous parler d'un petit garçon à qui sa mère avait dit qu'il devait lire tous les jours dans sa Bible. Ce petit garçon ne croyait pas en Jésus. La différence entre quelqu'un qui *croit* en Jésus et quelqu'un qui ne *croit pas* en Lui, est aussi grande que la différence entre la lumière et les ténèbres. Y avez-vous quelquefois pensé ? Vous pouvez être un enfant très sage, comme on dit, et j'espère que vous le serez toujours, cependant si vous n'aimez pas Jésus vous êtes encore dans les ténèbres ; et si, en grandissant, vous demeurez de cette manière dans vos péchés, qu'advient-il de vous ?

Eh bien ! le petit garçon dont je veux vous parler n'aimait *pas* Jésus, et un jour qu'il devait partir pour un endroit très éloigné, sa mère éprouva une grande angoisse à son sujet. Elle l'accompagna pendant une bonne partie du chemin ; et, quand vint le moment de se séparer, voyant qu'il en était fort affecté, elle lui dit qu'elle avait quelque chose à lui demander.

— Qu'est-ce que c'est, mère ? demanda-t-il.

— Ce n'est rien de difficile, répondit la mère, mais avant de te le dire je désire que tu me promettes de le faire.

— Non, dit le méchant fils, je ne veux pas promettre avant de savoir ce que c'est.

— O mon enfant ! dit la mère, penses-tu donc qu'une mère pourrait exiger de son enfant une chose qui ne serait pas bonne ?

Mais le petit garçon refusa de promettre avant de savoir de quoi il s'agissait. Cette obstination fit venir les larmes aux yeux de la mère ; et, en voyant cela, le petit garçon fut touché, son affection fut plus forte que son entêtement, et il s'écria vivement : — Dis-moi ce que tu désires de moi ; demande-moi ce que tu veux ! — Promets-moi, dit-elle, *de lire tous les jours dans ta Bible* ; lis souvent dans les évangiles, ils te guideront sûrement, quelque jeune que tu sois.

Le petit garçon le promit, et s'éloigna. Il s'en alla dans un autre pays, où il n'avait pas l'œil de sa mère pour veiller sur lui, ni la voix de sa mère pour l'avertir, et il fit ce qu'il voulut. Quand le travail de la journée était terminé, il passait ses soirées avec d'autres jeunes gens. Il aimait beaucoup la musique ; il apprit à jouer du violon, et bientôt il fut invité à jouer dans des bals et des parties de plaisir, où les hommes qui ne connaissent pas Jésus s'efforcent de trouver le bonheur. Cependant le petit garçon, qui était devenu un jeune homme, était bien loin d'être heureux. Tous les soirs en rentrant chez lui, la promesse qu'il avait faite à sa mère lui revenait à la pensée, et quelle que fut sa propre volonté et son goût pour les choses du monde, il sentait qu'il devait faire ce qu'il avait promis, et alors il s'asseyait, et lisait rapidement un chapitre. Combien il est vrai que « le cœur est désespérément malin par-dessus toutes choses ! » Ce jeune homme avait trop d'orgueil pour ne pas tenir une promesse qu'il avait faite, et ainsi il arrive souvent que des choses *bonnes* sont faites par de *mauvais* motifs. Ce que l'on nomme de bonnes actions n'est souvent qu'un fruit de l'orgueil, comme chez ce garçon.

Il avait *promis*, par conséquent il devait tenir sa parole. Il lisait dans la Bible, non pas parce qu'il aimait la vérité, ni parce qu'il aimait sa mère, et encore moins parce qu'il aimait la Parole de Dieu : au contraire, c'était un ennui pour lui, même de voir le livre ; — mais parce qu'il eût été *méprisable et indigne d'un homme* de ne pas tenir sa promesse ; par conséquent, il lisait un chapitre tous les soirs.

Il tâchait bien de lire sans faire attention à ce qu'il lisait, et peut-être y serait-il parvenu, car je crains que beaucoup de personnes ne lisent la Bible de cette manière ; seulement ce jeune homme avait *une mère qui priait pour lui*, et cela rendait le cas bien différent. Plus il tâchait d'oublier ce qu'il lisait, plus cela lui revenait à l'esprit, et à la fin sa conscience fut si angoissée qu'il sentit qu'il devait ou cesser de lire, ou renoncer à ses plaisirs mondains. Alors il y eut en lui de grands combats. L'orgueil n'est après tout qu'un faible soutien, et souvent il a recours à de tristes subterfuges pour sortir d'embarras. Ainsi ce jeune homme en vint à prendre la résolution de ne *plus tenir* la promesse qu'il avait faite, la lecture de la Bible le rendant trop malheureux ; et pendant quelques soirs il se coucha sans lire. Mais alors il lui semblait voir sa mère, la figure baignée de larmes, se tenir devant lui, et cela lui donnait une telle émotion qu'une nuit il fut obligé de se lever, d'allumer une chandelle et de lire un chapitre. La vérité est que le Seigneur travaillait dans son âme, et qu'il ne s'en doutait pas. Les prières de sa mère avaient été entendues, et l'Esprit de Dieu était plus puissant que toute l'excitation du monde et le tourbillon des plaisirs. « Le son doux et subtil » ré-

sonnait plus fortement que le bruit de l'orgie, et la Parole de Dieu est « plus tranchante qu'une épée à deux tranchants. »

Pendant quelque temps encore il lutta contre sa conviction, et chercha à étouffer la voix de sa conscience, mais c'était en vain. Il était *forcé* de lire, et il lut; et la lumière se fit dans les ténèbres de son âme; la précieuse Parole de Dieu l'amena enfin à regarder à Jésus dont « le sang purifie de tout péché. » Alors la musique et tous les soi-disant amusements du monde dans lesquels il s'était laissé entraîner, lui devinrent aussi désagréables qu'ils lui avaient paru attrayants jadis; et ses anciennes habitudes se dissipèrent comme des nuages devant le soleil. Ce fut une vérité pour lui que « l'Évangile est la puissance de Dieu en salut à tout croyant, » et, de joueur de violon qu'il était, il devint moniteur dans une école du dimanche; et, étant délivré de la puissance du péché et de la domination de Satan, il fut, bien que jeune encore, un zélé serviteur du Seigneur Jésus-Christ.

Lorsqu'il retourna plus tard chez ses parents, il était bien différent de ce qu'il avait été, et vous pouvez penser combien sa pieuse mère se réjouit en Dieu, et loua Sa grâce qui avait ainsi transformé son enfant, et l'avait atteint là où sa voix à elle ne pouvait parvenir. Son fils était désormais une « nouvelle création en Christ. » — Mais les fruits bénis de la « bonne semence qui est la Parole de Dieu, » ne s'arrêtèrent pas là. Sa mère lui avait souvent parlé des missionnaires qui vont dans les contrées païennes, et un soir il se rendit à une réunion convoquée dans le but de faire connaître l'état de ces pays. Depuis ce moment il

éprouva un grand désir de se vouer à l'œuvre de la mission, et il partit en effet comme missionnaire pour l'Afrique, où il travailla pendant plus de vingt ans parmi les indigènes. Le fruit de ses travaux sera connu « au jour » où toutes choses seront manifestées ; mais, quel qu'il soit, il sera l'œuvre de la grâce de Dieu, et non celle de l'homme.

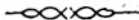
C'est cette grâce, comme vous savez, qui le força à lire le Livre de Dieu en dépit de lui-même ; qui se servit de cette Parole pour lui faire sentir qu'il était un grand pécheur et qu'il avait besoin de Christ, le Sauveur des pécheurs. S'il avait pu suivre *sa volonté à lui*, il serait demeuré un joueur de violon dans les bals et les soirées, au lieu d'aller parmi les nègres de l'Afrique pour leur parler de Jésus. Eh bien ! c'est la lecture journalière de la Bible qui a été le moyen dont Dieu s'est servi pour produire ce changement. La Bible est le livre de Dieu ; il n'y a pas d'autre livre dans le monde qui soit le *Livre de Dieu*, et qui soit aussi digne d'être lu. J'espère donc, chers petits amis, que *vous* le lirez ; et si vous ne pouvez pas le lire vous-mêmes, j'espère que vous demanderez à quelqu'un de vous le lire. Peu de personnes refuseront de lire la Bible à un petit enfant qui le désire sérieusement. Et quand vous serez assez grands pour lire vous-mêmes dans la Parole de Dieu, *lisez-y tous les jours*, lisez beaucoup dans les évangiles, vous ne risquerez pas de vous tromper, et que la grâce de Dieu bénisse vos âmes !



Les lis des champs.

« Considérez les lis des champs, comment ils croissent ; ils ne travaillent ni ne filent ; cependant je vous dis que Salomon même, dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu comme l'un d'eux » (Matth. VI, 28).

Il y a bien des manières de considérer les lis des champs ; le botaniste les considère et les classe ; le fleuriste les considère et les cultive ; l'artiste les considère et les imite ; l'enfant les considère et les cueille ; mais qui que vous soyez, considérez les lis des champs comme le Seigneur, qui les créa, vous y invite. Considérez leur parfaite, leur éblouissante beauté auprès de laquelle pâlit la splendeur même du grand roi Salomon, et sachons en retirer une leçon utile à notre esprit qui s'inquiète toujours sans raison. Nous reconnaissons la beauté de ces lis ; nous confessons que Dieu a revêtu ces pauvres fleurs d'un jour d'un vêtement magnifique ; pourquoi alors nous inquiéter pour les choses terrestres au lieu de nous abandonner aux soins de notre Père céleste ? « Si donc Dieu revêt ainsi l'herbe des champs qui est aujourd'hui, et qui demain sera jetée au four, ne vous vêtira-t-il pas beaucoup plutôt, ô gens de petite foi ? »





Le Prophète Daniel.

I.

BABYLONE, OU BABEL.

Le livre du prophète Daniel nous présente tant d'instructions, chers enfants, que je désire que nous mettions à l'étudier plus de temps que nous ne l'avons fait avec les autres prophètes; et cela d'autant plus que, étant en grande partie historique, il est plus facile à saisir pour de jeunes intelligences.

D'abord il faut vous faire remarquer que le livre se divise, juste au milieu, en deux parties, dont la première est historique, et la seconde prophétique.

Vous observerez que le dernier verset du chapitre VI^e ressemble beaucoup au dernier verset du chapitre I^{er};

c'est là comme une conclusion de la partie historique. Au I^{er} chapitre il est dit que Daniel continua jusqu'au règne de Cyrus; et au VI^{me}, qu'il prospéra sous ce règne. Cyrus était le neveu de Darius, homme passablement âgé lors de la prise de Babylone. Cyrus commandait l'armée; et c'était lui, enfin, qui exerçait le pouvoir du gouvernement, bien que son oncle Darius eût été d'abord reconnu roi. Mais nous en parlerons plus tard en suivant l'ordre de l'histoire.

Nous voulons nous occuper presque exclusivement des six premiers chapitres de ce précieux livre, à la fin nous pourrions peut-être dire quelques mots sur la dernière partie; mais il faut beaucoup de connaissance de toute la Bible pour pouvoir bien comprendre les prophéties, — chose que l'on ne peut guère attendre de vous, chers enfants, pour le moment.

Tous les événements dont il s'agit dans le livre qui nous occupe se passèrent à Babylone, capitale du grand empire donc Nébucadnetsar fut premier roi. C'est là que Daniel, amené tout jeune comme captif, passa presque toute sa vie. Nous allons tâcher de vous donner quelques idées générales sur cette ville remarquable.

La première fois que l'on en entend parler dans la Bible, c'est dans la Genèse, aux chapitres X et XI, environ l'an 1700 après la création du monde, — et sous le nom de Babel; mais, à cette époque, elle était loin de jouir de l'importance politique dont elle devint le centre plus tard, bien que les hommes eussent mis tout en œuvre pour en faire la métropole du monde entier. Cependant il paraît que la confusion, dont Dieu s'était servi pour étouffer leurs entreprises, avait jeté,

durant quelques siècles, une sorte d'opprobre sur cette contrée.

Vous vous rappelez que le premier monarque dont il soit parlé, s'appelait Nemrod, « le puissant chasseur ; » c'était un des descendants de Cam. Il possédait quatre grandes villes dans la plaine de Sinhar, dont Babel était la première et la principale (Gen. X, 9, 10). Il n'y avait alors qu'une seule langue sur toute la terre ; et, crainte d'être dispersés, les hommes décidèrent de bâtir une immense tour au milieu de la ville de Babel, pour qu'on la vît depuis bien loin ; afin que, de cette manière, il y eût quelque chose qui distinguât Babel de toute autre ville, et qu'elle devint la capitale du monde ; car ils ne voulaient pas rester sous la dépendance de Dieu ; ils ne voulaient pas que Dieu les gouvernât.

Dieu, voyant leur ville et leur tour s'agrandir toujours davantage, confondit leur langage, de sorte que personne ne comprenait plus ce que les autres disaient ; aussi ne pouvant plus se faire entendre, ils furent forcés de se séparer malgré eux ; et la chose qu'ils avaient tant redoutée leur arriva : ils furent dispersés sur toute la terre, et ils cessèrent de bâtir la ville. Le nom de « Babel » fut alors donné à l'endroit ; car « Babel » veut dire *confusion*.

C'est ainsi, chers enfants, que l'on est souvent puni par Dieu quand on persiste à agir selon sa propre volonté. La chose que l'on craint le plus arrive ; et on se trouve arrêté dans ses projets au lieu d'être avancé. La dépendance complète de Dieu est notre plus grand bonheur ici-bas, bien que le cœur naturel ait de la peine à le croire.

Après cette catastrophe, qui eut lieu lors de la naissance de Peleg (Gen. X, 25), l'an 1757 après la création, et 101 ans après le déluge, il paraîtrait qu'un nommé Assur, sortant du pays de Sinhar, bâtit Ninive et les villes avoisinantes. Cet Assur fut fondateur de la monarchie assyrienne, dont Ninive était la capitale (comparez 2 Rois XIX, 36). Nivine était située à environ 90 lieues au nord de Babel.

Mais peu à peu Babel se relevait de ses ruines, et près de quinze siècles après la confusion des langues, on en entend parler pour la seconde fois sous le nom de Babylone * (2 Rois XX; et Esaïe XXXIX). C'était alors avec un caractère beaucoup plus défini, car Babylone était le pays des *Caldéens* qui, de même que les Israélites, descendaient de Sem, le second fils de Noé; tandis qu'il semble que Babel embrassait également les descendants de Japheth et de Cam aussi bien que ceux de Sem.

A mesure que le pouvoir des Caldéens s'accroissait, le roi de Babylone aspirait à la monarchie du monde tout entier; et Dieu le permettait dans Sa providence, car les Israélites étaient devenus tellement revêches et désobéissants, qu'ils ne voulaient plus écouter la voix des prophètes que Dieu leur envoyait; aussi Il allait leur ôter le royaume et la gloire qu'Il avait confiés à David et à son fils Salomon.

Au temps du roi Ezéchias, le pouvoir des Caldéens n'était rien à côté de celui de leurs puissants voisins, les Assyriens; mais cela changea bientôt, et un siècle

* *Babylone* est le nom grec de *Babel*. Dans la Bible hébraïque le nom est toujours écrit « Babel. »

après, la monarchie assyrienne disparut entièrement, et la gloire des Caldéens fut à son comble.

Voici donc de quelle manière Babylone se trouvait en relation avec le pays d'Israël. Quand Ezéchias fut malade (2 Rois XX, Esaïe XXXVIII), l'Éternel lui donna un signe de sa guérison, savoir que l'ombre des degrés qui était descendue avec le soleil, au cadran d'Achaz (père d'Ezéchias), retourna de dix degrés en arrière. Les savants de Babylone observèrent ce phénomène extraordinaire, et le roi Mérodac-Baladan envoya des lettres avec un présent à Ezéchias, pour s'informer du miracle qui était arrivé (2 Chron. XXXII, 31). Ezéchias en fut tellement content qu'il se laissa aller à l'orgueil de son cœur, et montra aux ambassadeurs venus de Babylone tous les trésors de son royaume. Sur cela Dieu lui fit dire que tout serait emmené à Babylone ; — ce qui ne manqua pas d'arriver en effet, car les Caldéens convoitaient toutes ces belles choses, et ils devinrent dès ce moment-là les ennemis acharnés du peuple d'Israël (Ps. CXXXVII, 2 Chron. XXXIII, 11) ; et 106 ans après, Nébucadnetsar, ayant ravagé plusieurs autres pays, assiégea Jérusalem, la prit, et emmena beaucoup de captifs à Babylone, au nombre desquels était le jeune Daniel.

Ceci arriva en la troisième année du règne de Jéhojakim, fils de Josias, roi de Juda (Dan. I, 1, 2) ; cette année était la première de Nébucadnetsar, et du grand empire babylonien, qui subsista soixante-dix ans. — Car Nébucadnetsar, après avoir vaincu et détruit la puissance des Egyptiens et des Assyriens, devint de fait monarque du monde entier, dont Babylone était comme la capitale. Avant ce monarque, le royaume de Baby-

lone était insignifiant, et plus ou moins assujetti aux Assyriens.

Il y avait encore une ombre de royauté en Juda pendant les dix-sept ans qui suivirent l'avènement de Nébucadnetsar ; mais toute la nation d'Israël, ou ce qui en restait, fut gouverné par le roi de Babylone ; et le grand crime que Dieu imputait à Sédécias, dernier roi de Juda, fut qu'il avait méprisé le serment d'exécration, lequel il avait fait à Nébucadnetsar (Ezéch. XVII, 11-21). Aussi l'on comprend que, selon les pensées de Dieu, le royaume d'Israël prenait fin quand Il remit tout pouvoir sur la terre entre les mains des Gentils, dans la personne de Nébucadnetsar. Israël fut mis de côté à cause de sa rébellion.

Quelle leçon solennelle, chers enfants, que celle que nous donne l'exemple d'Ezéchias ! Homme très pieux et attaché à son Dieu, il ne fut pourtant pas reconnaissant du bienfait que Dieu lui avait rendu en exauçant sa prière, et en le guérissant de sa maladie ; car son cœur s'éleva, et il tomba dans le piège de Satan, selon cette parole : « l'orgueil va devant l'écrasement » (Prov. XVI, 18) ; « Dieu résiste aux orgueilleux, mais Il fait grâce aux humbles » (Jaç. IV, 6 ; 1 Pier. V, 5). Les deux choses sont arrivées, en effet, dans le cas d'Ezéchias ; car il s'humilia de ce qu'il avait élevé son cœur, de sorte que l'indignation de l'Eternel ne vint point sur son royaume durant ses jours (2 Chron. XXXII, 25, 26).

Daniel commença à écrire son livre en la première année de Nébucadnetsar, peu après son arrivée à Babylone, la grande ville des Caldéens, où il avait été

emmené captif avec plusieurs gens de la race royale, et les principaux seigneurs de Juda.

Vous vous rappelez que c'est du milieu des Caldéens qu'Abraham sortit, au commencement (Gen. XII). Et c'est au milieu d'eux que s'éteignit plus tard la gloire d'Israël, cette nation bénie, bien-aimée, mais rebelle et infidèle.

Babylone occupe une grande place dans les prophéties d'Ésaïe, de Jérémie et de Habacuc. Dans l'Apocalypse elle est le siège de la dernière manifestation du mal dans les derniers jours; parce que, selon les principes du gouvernement de Dieu, ce qui était au commencement se retrouve à la fin.

La volonté propre de l'homme se développa là, à Babylone, au commencement; là aussi la monarchie du monde s'inaugura; et c'est là que toute la gloire de l'homme s'éteindra (Apoc. XVIII), et la confusion éternelle sera écrite sur elle.

QUESTIONS SUR « LE PROPHÈTE DANIEL, § I. »

1. Comment se divise son livre?
2. Quel est le caractère de la première partie, et celui de la seconde?
3. Que faut-il pour bien comprendre les prophéties?
4. Où se passèrent les événements dont parle le livre de Daniel?
5. Qui régnait à Babylone?
6. Où est-il parlé de Babylone pour la première fois, et sous quel nom?
7. Que veut dire ce nom?
8. Comment s'appelait le premier monarque dont il soit parlé dans la Bible?
9. Que possédait-il?

10. Qu'y avait-il alors sur toute la terre ?
11. Qu'est-ce que les hommes de Babel décidèrent ?
12. Que fit Dieu pour arrêter leurs orgueilleux projets ?
15. Qu'en résulta-t-il ?
14. Quel est notre plus grand bonheur ici-bas ?
15. Qui bâtit la ville de Ninive ?
16. De quelle monarchie fut-elle la capitale ?
17. Où était-elle située ?
18. Dans quel pays était Babylone ?
19. Quand Nébucadnetsar assiégea-t-il Jérusalem, et qui régnait alors en Juda ?
20. Qui fut emmené à Babylone à la suite du siège de Jérusalem ?
21. A quoi ces événements mirent-ils fin ?
22. A qui Dieu remit-il alors tout pouvoir sur la terre ?
23. Pourquoi Israël fut-il mis de côté ?
24. Où sera le siège de la dernière manifestation du mal dans les derniers jours ?



L'histoire d'Enoch.

A MES PETITS LECTEURS.

« Tout le temps donc qu'Enoch vécut sur la terre fut trois cent soixante-cinq ans. Enoch marcha avec Dieu ; mais il ne parut plus, parce que Dieu le prit » (Genèse V, 23, 24). Qu'elle est courte l'histoire de cet homme qui, le premier, monta au ciel sans mourir ! Il ne nous est pas parlé d'une seule grande action qu'il ait faite ; il est dit simplement qu'Enoch marcha avec Dieu, quand le monde devenait de jour en jour plus méchant ; et il fut si agréable à Dieu, que Dieu

ne voulut pas le laisser dans le monde plus longtemps, et il « le prit » hors du monde. Dieu n'attendit pas qu'Enoch fut devenu vieux et infirme, et qu'il mourut, mais il le prit dans le ciel avant qu'il eut la moitié de l'âge que Jéred son père devait atteindre. Dans l'épître aux Hébreux, au chapitre XI^{me}, l'apôtre dit qu'Enoch ne fut pas trouvé, c'est-à-dire qu'on le chercha et qu'on ne le trouva pas. Les fils et les filles d'Enoch n'eurent pas à l'enterrer, car son corps était absent comme son esprit; et si Dieu ne le leur eût fait comprendre, ils n'auraient pas su ce que cela voulait dire.

Supposons maintenant que je vienne vous raconter que je m'attends à aller au ciel, de la même manière qu'Enoch, qu'en diriez-vous? Comment, direz-vous peut-être, monter dans les nuages, et plus haut encore, pour ne pas revenir? Ne pas laisser derrière vous un corps mort que l'on mettrait dans un cercueil, et ensuite dans un sépulcre? — Précisément, mes chers petits enfants : c'est dans mon corps vivant que j'espère aller à la rencontre du Seigneur Jésus-Christ en l'air, sans mourir, et je ne doute pas qu'un grand nombre de ceux qui vous aiment n'espèrent la même chose.

Or, vers minuit, se fit entendre

Un cri, disant : Voici l'Époux !

C'est Jésus ! voyez le descendre !

Autour de lui rallions-nous.

Et des milliers d'âmes qui ont été lavées de leurs péchés entendront le cri de commandement et la voix de Jésus, et s'élanceront vers lui ; tandis que ceux qui se sont endormis en Christ seront déjà ressuscités de leurs tombeaux, et nous accompagneront.

Il vient ce jour, joie indicible !

Où les saints se relèveront ;
Où leurs corps, semés corruptibles,
En gloire ressusciteront ;
Où nos corps vils et méprisables,
Soudain devenus radieux,
Par toi seront rendus semblables,
Jésus ! à ton corps glorieux.

Et c'est afin que vous aussi, chers enfants, vous soyez prêts à être enlevés à la rencontre du bienheureux Sauveur, avec les chrétiens dont il est parlé au chapitre IV de la première épître aux Thessaloniens, que nous nous adressons à vous dans la *Bonne Nouvelle* ; que nous vous parlons de vos péchés, et de la manière dont ils peuvent être pardonnés et ôtés pour toujours. Car vous savez que lorsque Jésus descendra dans les airs, il n'appellera pas *tous* les hommes à venir à sa rencontre. Des milliers et des milliers seront laissés en arrière, et chercheront ceux qui auront été enlevés, se demandant ce qu'ils sont devenus. Les chrétiens qui s'en iront de cette manière du milieu des grandes villes seront probablement en petit nombre (voyez Matthieu VII, 13, 14), comparés avec la foule qui restera, et les rues paraîtront tout aussi peuplées et aussi bruyantes que d'ordinaire. Peut-être publiera-t-on dans les journaux qu'une masse de gens a disparu ; et, si l'on dit la vérité, on écrira qu'ils ont été enlevés pour *ne pas voir la mort*, et n'ont pas été trouvés parce que Dieu les a pris, les a ôtés du monde. Comme ce sera affreux alors de vivre sur la terre ! d'avoir été *laissé* quand Dieu aura pris auprès de Lui tous ceux qui lui appartiennent ; et que le monde sera rempli de gens méchants, avec le diable au milieu

d'eux, pour faire abonder l'iniquité ! (Apoc. XII, 12).

Il est dit d'Enoch qu' « avant son enlèvement, il a reçu le témoignage d'avoir *plu à Dieu* » (Hébr. XI, 5) ; et je voudrais, mes chers enfants, que vous réfléchissiez un moment à ces dernières paroles. Dieu ne prit pas à Lui un homme qui était un étranger pour lui, ou qui lui *déplût* ; il n'enleva pas au ciel Adam lorsqu'il se cachait derrière les arbres du jardin. Adam n'aurait pas été heureux si Dieu l'avait pris, car il avait peur de Dieu et il cherchait à se cacher de devant lui, ce qui est bien différent de « marcher avec Dieu » et de « plaire à Dieu. » Et comme Adam vécut jusqu'à ce que Enoch eut plus de trois cents ans, celui-là lui parla sans doute bien souvent de tout ce qui avait eu lieu : comment il avait été chassé du jardin d'Eden dans lequel Dieu l'avait placé, et comment Dieu avait dit au serpent que plus tard viendrait Celui qui devait lui écraser la tête et détruire sa puissance. Enoch avait *cru* cela ; il ne l'oublia pas, comme le reste des hommes qui vivait sans se soucier de Dieu ; Enoch crut en Dieu, et vécut de manière à « *plaire à Dieu.* » Or, quand le Seigneur Jésus viendra, ce qui peut arriver avant que vous ayez fermé ce livre, ceux qu'il appellera seront ceux qui le *connaissent* et qui lui *plaisent*. Serez-vous de ceux-ci ? ou bien serez-vous laissés en arrière, pour le temps où Satan aura le pouvoir, et où Dieu jugera le monde ; jugement bien plus terrible que le déluge qui vint après l'enlèvement d'Enoch, et qui fit périr tous les hommes qui étaient sur la terre, à l'exception d'une seule famille ?

Avez-vous pensé quelquefois à Enoch qui plaisait à Dieu, et vous êtes-vous demandé si vous aussi, vous

plaisiez à Dieu ? Vous êtes-vous dit : « Je connais maman et je l'aime, et je cherche à lui faire plaisir, mais est-ce que je connais aussi Jésus comme *mon* Sauveur, et est-ce que je tâche de *faire plaisir à Dieu* ? Vous savez que cela ne lui fait pas plaisir quand on n'a aucun souci du salut de son âme, ce grand salut que Dieu lui-même a préparé. Vous aussi, quand vous avez fait quelque chose pour faire plaisir à vos petits amis, vous n'êtes pas contents quand ils ne s'en soucient pas, ou ne l'apprécient pas. Il en est de même de Dieu : il a donné le salut par la mort de son propre Fils, et il ne peut pas prendre plaisir en ceux qui agissent à l'égard de ce salut comme s'ils pouvaient s'en passer, lesquels, par conséquent, ne sont pas sauvés.

C'est par la foi, est-il dit, qu'Enoch a plu à Dieu, et c'est aussi par la foi qu'on plaît à Dieu maintenant. Il n'est pas pas parlé de quelque chose qu'Enoch eût *fait*, et Dieu ne nous dit pas non plus de *faire* quelque chose ; il nous dit de *croire*. Et la différence entre ceux qui plaisent à Dieu et qui sont prêts à aller à la rencontre de Jésus maintenant, et ceux qui ne le sont pas, est précisément ceci : c'est que les uns croient ce que Dieu dit au sujet de leur état de péché et du besoin qu'ils ont d'un Sauveur, et que les autres ne le croient pas, ou bien ils croient que le salut de Dieu n'est pas pour eux. C'est ainsi qu'ils ne sont pas sauvés. Enoch marcha avec Dieu et plut à Dieu ; mais il commença par connaître Dieu. — Et toi, mon petit ami ou ma petite amie, penses-tu à l'amour de Dieu ? espères-tu être sauvé par Lui ? Est-ce que tu tâches de lui faire plaisir, ou ne cherches-tu qu'à faire plaisir à toi-même, ou à tes petits amis ? Aimes-tu à faire ce qui plaît à

Dieu, lors même que cela ne te plairait pas beaucoup à toi-même ? Il faut premièrement que tu connaisses Dieu avant de pouvoir lui faire plaisir ; et si tu ne cherches pas encore à lui faire plaisir, c'est que tu ne le connais pas encore. Ne pense pas non plus, cher enfant, que cela te sauvera d'avoir des parents pieux. Enoch était un homme pieux, mais son propre fils Methuséla, qui vécut jusqu'à l'année même du déluge, et qui fut peut-être noyé dans les eaux, ne fut pas enlevé au ciel. Il ne nous est pas dit qu'il crut dans le Dieu de son père, ni qu'il entra dans l'arche avec son petit-fils Noé, pour échapper au jugement que Dieu envoyait sur le monde coupable. Non, cher enfant ; pour être sauvé il faut aller soi-même à Dieu comme un pécheur perdu, et confesser sa culpabilité, c'est-à-dire son péché. Il faut croire au Seigneur Jésus, qui est apparu une fois pour abolir le péché par le sacrifice de lui-même, et qui va revenir pour prendre à lui, hors de ce monde, tous ceux qui lui appartiennent. Puisses-tu, cher petit lecteur, être trouvé prêt pour aller à sa rencontre quand il viendra, après avoir été sauvé par Lui, avoir marché avec Lui, pour être pris par Lui comme le fut Enoch.



« Je suis las. »

— Je suis fatigué de ma misérable vie ; — je suis las de servir le diable ; — Satan est un cruel maître ; il promet le bonheur, et il ne donne que le tourment. — Tels ont été, et tel est le langage de plus d'un pauvre

pécheur. Peut-être ces lignes tomberont-elles sous les yeux de l'un d'eux. Vous qui courez dans la voie du péché, qui vivez dans le péché, vous en avez mérité les gages, et « les gages du péché, c'est la mort » (Rom. VI, 23); aussi votre pauvre cœur est triste et angoissé, même vous aimeriez avoir du repos dans la mort, si vous ne vous rappeliez ces terribles paroles : « *Après la mort le jugement.* » Mais n'y a-t-il donc point d'espérance pour vous ?

Il y a environ cent ans que vivait un respectable serviteur de Dieu, qui annonçait l'évangile avec une grande puissance. Un jour l'on heurta à sa porte, et une vieille femme, d'un aspect misérable, demanda à lui parler. « Ah ! Monsieur, dit-elle, tandis que vous prêchiez hier au soir, je passais devant la maison ; j'entendis la voix d'un prédicateur, et je fis ce que je n'avais jamais fait jusqu'alors : J'entrai, et l'une des premières paroles que je vous entendis prononcer, c'était que Jésus-Christ est tellement disposé à recevoir les pécheurs, qu'il ne repousse même pas les *rebuts de Satan*. Eh bien ! Monsieur, j'ai mené pendant bien des années une misérable vie, et je me suis *tant usée au service du diable*, que je puis bien être appelée aussi un de ses rebuts. Pensez-vous, Monsieur, que Jésus-Christ voudrait me recevoir ? » Le pieux prédicateur lui assura qu'Il le ferait, pourvu qu'elle voulût aller à Lui. Cette pauvre pécheresse, si coupable, rechercha le Sauveur ; elle obtint grâce et salut, et par sa marche conséquente elle rendit témoignage, et montra que si ses péchés avaient été comme le cramoisi, le sang expiatoire de Christ les avait blanchis comme la neige.

Voulez-vous suivre l'exemple de cette pauvre femme ?

Tout usé, tous las que vous puissiez être, allez à l' « Ami des pécheurs. » — Ne tardez pas un *moment*. « Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé. »

La conversion du jeune Fritz.

(Suite et fin de la page 114).

Quelle paix toutes ces vérités amenèrent dans le cœur de Fritz. Il comprit qu'il était compté comme un ressuscité avec Christ, qu'il avait dépouillé le vieil homme et revêtu le nouvel homme, lequel est renouvelé en connaissance selon l'image de celui qui l'a créé. Il éprouva aussi que, non-seulement il avait l'Esprit d'adoption par lequel il criait : *Abba*, c'est-à-dire Père ; mais que cet Esprit demeurant en lui était aussi la puissance de la nouvelle vie en lui, — que la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus l'avait affranchi de cette loi du péché qui le subjuguait autrefois, et qu'il pouvait maintenant marcher comme un fils de Dieu conduit par l'Esprit de Dieu. Il éprouva enfin que, quoique la chair fût toujours en lui, toujours la même, toujours disposée à servir la loi du péché ; cependant cette présence de la chair n'était pas un obstacle insurmontable pour marcher fidèlement, parce qu'au lieu d'être subjugué par la chair, elle se trouve subjuguée par la présence et l'action du Saint-Esprit, comme le montrent ces paroles : « Mais si par l'Esprit vous faites mourir les actions du corps, vous vivrez ; » — et encore ; « Marchez par l'Esprit, et

vous n'accomplirez pas la convoitise de la chair. Car la chair convoite contre l'Esprit, et l'Esprit contre la chair, et ces choses sont opposées l'une à l'autre afin que vous ne pratiquiez pas les choses que vous voudriez. » C'est-à-dire, l'Esprit résiste aux mouvements de la chair pour empêcher celle-ci d'accomplir ce qu'elle désire. L'apôtre dit plus loin : « Ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises » (Gal. V). Et ailleurs : « Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut, pensez aux choses qui sont en haut, et non pas à celles qui sont sur la terre ; car vous êtes morts.... Mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre. » L'apôtre dit encore ailleurs qu'il faut porter toujours partout dans le corps la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps. — C'est dans cette voie-là que la chair en nous, Satan et le monde autour de nous, ne sont pas des obstacles insurmontables pour réaliser la marche chrétienne comme affranchis du péché et asservis à Dieu, ayant notre fruit en sanctification, et pour fin la vie éternelle.

Fritz comprit donc que l'apôtre exprime la position du chrétien quand il dit : « Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi ; — et ce que je vis maintenant en la chair, je le vis dans la foi, la foi du fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi. »

Tout son désir, dès lors, fut de marcher humblement chaque jour sous la dépendance de Dieu, afin de le glorifier, croissant dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ,

pour éprouver que sa grâce suffit et que sa force s'accomplit dans l'infirmité ; et qu'ainsi, à travers tout, on peut, par la miséricorde du Seigneur, poursuivre ce chemin du juste où la lumière augmente son éclat jusqu'à ce que le jour soit en sa perfection.

Ce qui me reste à vous dire au sujet de Fritz, devenu un adulte, c'est que Dieu lui fit la grâce de présenter, à son tour, aux autres ces précieuses vérités de la Parole par lesquelles il avait trouvé cette liberté de la grâce dans laquelle Christ nous a placés en nous affranchissant.

En terminant, j'ai à cœur de vous recommander, mes jeunes lecteurs, surtout à ceux d'entre vous qui pourraient passer par les mêmes expériences que celui duquel je viens de parler : de bien remarquer que c'est en acceptant simplement la Parole, et en se l'appropriant par la foi, que Fritz a trouvé la délivrance à ses luttes successives. Il n'est donc pas du tout nécessaire que vous passiez par les mêmes étreintes que lui ; je désire beaucoup au contraire que vous les évitiez, en acceptant sans retard le jugement que Dieu a porté sur notre nature déchue, et la grande délivrance de tout cela par l'œuvre de la croix. C'est ainsi que vous arriverez, par le chemin direct, au même affranchissement auquel Fritz est parvenu à travers tant de tortures dans son esprit et sa conscience.





L'épicier consciencieux.

Quelques paroles aux jeunes convertis.

Au temps où Samuel Budgett, surnommé « le marchand prospère, » vint s'établir à Bristol, le poivre était frappé d'un fort impôt. Aussi cette substance était généralement falsifiée; et dans presque chaque boutique d'épicerie on pouvait voir un baril marqué «PP», poussière de poivre; c'était une poussière tout à fait semblable au poivre, avec lequel on la mélangeait avant de le vendre. Ceci était devenu une telle habitude dans le commerce, que des gens qui se disaient honnêtes, le pratiquaient sans songer à se demander s'ils avaient tort ou raison,

Un de ces barils, marqué «PP», se trouvait aussi dans l'établissement de Henri Budgett. Dès que Samuel y entra comme associé, sa conscience commença à gronder. Que «chacun en fit autant,» c'était un argument qui, pour lui, n'avait aucune valeur. Si chacun agissait faussement, c'était une raison de plus pour lui d'agir droitement; car cet usage, disait-il, n'était qu'une «tricherie du commerce.»

Et plus il y pensait, plus il avait en horreur la vue de ce vilain tonneau, qui lui faisait l'effet d'un hypocrite; car Samuel aimait la vérité dans les choses comme dans les hommes, et cela l'amena à sentir qu'il ne pouvait pas demander la bénédiction de Dieu sur l'emploi de ce «PP». Aussi il n'hésita pas, et résolut immédiatement d'obéir à sa conscience. C'était la nuit. Il descendit au magasin, roula le tonneau jusqu'à une ancienne carrière qui se trouvait dans le voisinage, et là il le défonça et dispersa le «PP» aux quatre vents; alors sa conscience fut tranquille.

Les fraudes dans le monde commercial ont-elles été en augmentant ou en diminuant depuis le temps de Samuel Budgett, c'est ce que nous ne nous arrêterons pas à rechercher; mais le récit que vous venez de lire, chers amis, renferme un bel exemple moral pour ceux qui viennent de commencer leur course chrétienne, et qui ont à cœur de marcher de manière à obtenir le témoignage qu'ils plaisent à Dieu.

Si vous considérez et examinez l'état de ce qui est ordinairement, mais non scripturairement, appelé «le monde chrétien,» vous remarquerez que les «PP», si l'on peut dire ainsi, y abondent; que les doctrines et les traditions des hommes sont presque partout mêlées avec

la parole de Dieu ; et que la majorité de ceux qui se disent « Chrétiens » patronnent les plus mondaines associations de Christ avec Bélial, sans même examiner si c'est scripturaire ou pas. — Ainsi, cher lecteur, qui désirez suivre le Seigneur « avec un cœur vrai », il faut que vous demeuriez dans la communion de celui qui « vous a appelé » ; « que la parole du Christ habite en vous richement, en toute sagesse, » et exercez-vous « à avoir toujours une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes ; » et plus vous travaillerez à cela, plus vous serez à même de juger « d'un jugement juste », de discerner la pure et simple vérité des falsifications humaines, de rejeter tous principes mélangés, et de refuser votre approbation à quoi que ce soit que la parole de Dieu condamne. Il est vrai qu'une telle manière d'agir vous expose à être taxé de bigoterie ou d'esprit étroit, et à être méprisé et tourné en ridicule ; mais qui a jamais pu vivre pieusement dans le Christ Jésus, sans souffrir persécution ?

(A suivre.)

Adieux au jeune Gustave Espérandieu,
mort plus tard à Hyères.

Espère en Dieu, mon bien-aimé Gustave !
En te quittant, c'est là mon meilleur vœu ;
Ah ! dans ton cœur que le Seigneur le grave !
Oui, mon ami Gustave, espère en Dieu.

Espère en Dieu, quand mugira l'orage,
Espère en Dieu, quand le ciel sera bleu,
Son doux regard réjouit, encourage :
Oui, mon ami Gustave, espère en Dieu.

Espère en Dieu, — c'est le plus tendre Père,
Que son amour t'accompagne en tout lieu,
Sur ton sentier répandant sa lumière :
Oui, mon ami Gustave, espère en Dieu.



Où passerez-vous votre éternité ?

Par une belle matinée d'été, une troupe de gens était occupée à faire les préparatifs de régates qui devaient avoir lieu le lendemain, 1^{er} août 1867, sur la Tamise. A cette occasion on attendait de Londres six habiles canotiers, qui devaient venir disputer à leurs concurrents les prix que l'on offre, en pareilles circonstances, aux vainqueurs.

L'un d'eux venait d'arriver, et aussitôt chacun de s'approcher pour satisfaire sa curiosité, ou pour souhaiter à ce nouvel hôte la bienvenue et les compliments d'usage. Mais lui, après avoir échangé quel-

ques saluts et quelques poignées de main à droite et à gauche, se hâta de se rendre à l'hôtel, soit pour se soustraire aux démonstrations publiques, soit pour prendre ses arrangements en vue des prochaines courses. A peine allait-il franchir le seuil de son logis, qu'il entendit crier : « Un enfant à l'eau ! » — Et se retournant, il vit de tous côtés la foule accourir et se diriger vers la jetée. Il se dépêcha d'y courir aussi, et fut bien surpris de voir la consternation qui était peinte sur tous les visages. Tous les yeux étaient fixés vers l'endroit où l'enfant avait disparu, et l'on n'en voyait plus trace ; ils avaient beau regarder et regarder, on ne voyait plus rien qu'un bateau à vapeur qui, venant à passer, avait arrêté ses machines, laissant ainsi l'eau dans une tranquillité relative. Examinant attentivement les lieux, le canotier remarqua des bulles montant à la surface, le long du navire ; et au même instant cette pensée traversa son esprit : l'enfant doit être là ! — Il n'y avait pas une seconde à perdre, ces bulles d'air étaient peut-être le dernier souffle du noyé. S'élançant à l'instant, le libérateur plongea dans les sombres profondeurs de l'eau, et la foule anxieuse, hors d'haleine, attendit sur le bord. Il s'enfonça d'environ deux brasses, et trouva le corps du petit garçon ; il le saisit d'une main, tandis que de l'autre il remontait à la surface avec sa proie. Quand on vit sortir de l'eau la tête du pauvre enfant un cri de joie sortit de toutes les bouches, et l'on envoya aussitôt une chaloupe pour les recevoir et les mener à terre.

Là, l'enfant fut porté dans la maison la plus proche, où on lui prodigua tous les soins que réclamait son

état ; mais la plupart des personnes qui l'entouraient, et qui attendaient avec anxiété l'issue, commençaient à perdre tout espoir qu'il revint à la vie, lorsque sa mère parut, et fendit la foule, les mains jointes, et en criant de désespoir. Au même moment le petit garçon ouvrit les yeux et s'assit ; puis, regardant autour de lui d'un air tout désorienté, il s'écria : « Où suis-je ? Où ai-je été ? » Alors sa pauvre mère le prit dans ses bras avec un transport indescriptible de bonheur.

Il y avait, dans le voisinage de la rivière, des affiches portant qu'il était défendu de s'y baigner ; mais le jeune homme, peu soucieux de l'avertissement, et ne songeant qu'à suivre ses propres pensées et à s'amuser, s'était aventuré dans l'eau. Tout-à-coup le bateau à vapeur, en se dirigeant vers la jetée de débarquement, s'était approché de l'endroit où se baignait l'enfant, et celui-ci avait été renversé et entraîné par la grosse vague que produit toujours le passage d'un navire ; et c'est alors qu'on l'avait vu disparaître sous les flots.

Chers lecteurs, n'êtes-vous occupé que de vos circonstances, de vos affaires, ou de vos plaisirs ? En êtes-vous occupé au point d'oublier Dieu, et la valeur de votre âme immortelle ?

Hâtez-vous, le temps passe
Et ne reviendra plus ;
Aujourd'hui : jour de grâce !
Oh ! venez à Jésus !

Représentez-vous ce pauvre garçon, luttant contre la mort, et prêt à donner le monde entier, s'il l'eût possédé, pour quelque chose à laquelle il pût s'accrocher : alors il ne pensait plus à ses amusements ;

mais ce qui l'occupait exclusivement, c'était le sentiment du terrible danger qu'il courait. Et plus il se débattait, plus il enfonçait profondément dans l'eau; jusqu'à ce que, ayant perdu tout espoir d'échapper à la mort par ses efforts, il cessa de lutter, et tomba sans force au fond de la rivière. — Il en est ainsi du pécheur, quand une fois il est amené, par la grâce, à envisager sa vraie condition devant Dieu. La première pensée est celle-ci : « Que puis-je *faire* pour être sauvé? » Rappelez-vous, cher lecteur, que c'est avec *Dieu* que vous avez affaire; et qu'ainsi vous avez à vous soumettre, pour votre salut, au moyen qu'Il nous révèle dans sa parole.

L'enfant avait bien fait tout ce qu'il pouvait pour se sauver lui-même, mais en vain; il fallait que le secours vint *d'un autre*. « A celui qui *ne fait pas des œuvres*, mais qui croit en Celui qui justifie l'impie, sa foi lui est comptée pour justice. » (Rom. IV, 5.) Dès que l'enfant cesse de faire tous ses efforts, dès qu'il n'essaie plus de se sauver lui-même, alors la délivrance arrive. Un bras puissant s'étend vers lui, et vient le saisir dans son état de créature sans force, et dans cet état il est d'autant plus sûrement sauvé.

Maintenant, cher lecteur, êtes-vous dans la condition de cet être perdu? Êtes-vous réveillé par le sentiment du danger que vous courez? Avez-vous tâché de vous dégager de ce tissu de péché qui est en vous et tout autour de vous; et avez-vous expérimenté que tous vos efforts pour cela étaient vains? S'il en est ainsi, il y a une délivrance près de vous, à votre portée. Ce n'est pas le bras de la chair, mais un bras tout puissant pour sauver; un bras qui ne fait jamais

défaut pour secourir le pauvre pécheur sans forces, qui se confie en lui : c'est le bras de Celui, qui est capable de « sauver entièrement ceux qui s'approchent de Dieu par lui. »

Jésus : Nom sous lequel à nous s'est fait connaître
Celui qui dans ce monde apparut une fois ;
Qui, de tout l'univers étant pourtant le Maître,
Y trouva seulement une crèche, une croix.

C'est le Nom qui dévoile une grâce éternelle,
Un amour tout divin, un salut tout parfait ;
C'est le Nom qui nous dit cette bonne nouvelle :
Qu'un Sauveur est venu couvrir notre forfait.

Qu'il sera doux, un jour, dans la céleste gloire,
D'avoir aimé son Nom, son opprobre et sa croix ;
D'avoir connu le prix du sang expiatoire
Qui coula de son corps sur un infâme bois !

Cher lecteur, il y a un proverbe des hommes qui dit que : « l'expérience rend les fous sages, » et celui qui vous écrit ces lignes a fait l'expérience que la puissance merveilleuse de Dieu est une puissance qui peut sauver les hommes les plus méprisables, car elle a pu le sauver. De même que ce pauvre petit garçon, l'écrivain, lui aussi, était perdu, poussé par le courant du monde vers l'océan de l'éternité. Comme l'homme qui vivait parmi les sépulcres, et qui avait souvent été lié de fers et de chaînes qu'il rompait (Marc V), l'écrivain n'avais jamais voulu se laisser dompter, jusqu'à ce qu'il entendit une voix du ciel, disant : « Jeune homme, où donc passerez-vous votre éternité ? » A l'instant même il fut amené à sentir sérieusement la gravité de son état devant Dieu, il eut conscience qu'il

était au bord d'un abîme de perdition, *mort* dans ses fautes et dans ses péchés. Mais la grâce ne le laissa pas là ; un bras puissant, assez puissant pour sauver, s'étendit jusqu'à lui, et l'arracha comme un tison hors du feu, pour l'établir dans un salut éternel. Béni soit Dieu pour sa délivrance en grâce ! « Dieu est amour ! »

Cher lecteur, avez-vous besoin d'une plus grande preuve que celle-là, de l'amour de Dieu ? Eh bien, regardez au CALVAIRE ! et voyez là l'immense amour de Jésus.

Oh ! contemplez l'Agneau du Père
Sur la croix.

Pour nous il expire au Calvaire
Sur la croix.

Entendez son cri d'agonie :

Eli, lamma sabacthanie !

En sa mort nous avons la vie.

Oh ! croyez à Jésus mort sur la croix !

Y eut-il jamais un amour tel que celui-ci ? « Dieu a constaté son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore *pêcheurs*, Christ est mort pour nous. » Pensez à ce que cela dut être pour le Fils unique de Dieu, « pour Celui qui faisait les délices de son Père, » de toute éternité, d'être « fait péché pour nous, » et de subir à notre place cette colère de Dieu que nous avons méritée.

Quel amour peut rivaliser avec celui-ci ? Ah ! voulez-vous encore vous en détourner ? Voulez-vous « outrager l'Esprit de grâce, » et tenir pour une chose profane le précieux sang de Christ ? Oh ! pour l'amour de votre âme immortelle, n'agissez pas ainsi ! « *Que profitera-t-il à un homme, s'il gagne le monde entier,*

et qu'il fasse la perte de son âme ; ou que donnera un homme en échange de son âme ? » Confessez plutôt la folie qui , jusqu'ici , a endurci votre cœur , en le fermant à cette grâce , à cet amour ; et voyez dans un Christ ressuscité la réponse pleinement suffisante à tous vos péchés ; car le sang de Jésus-Christ , le Fils de Dieu , « nous purifie de tout péché ; » et « si tu confesses le Seigneur Jésus de ta bouche , et que tu croies dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts , tu seras SAUVÉ. »



L'épicier consciencieux.

(Fin de la page 140.)

Il est probable qu'aux yeux de ceux qui, ne poursuivant que leurs propres intérêts, pratiquaient sans se gêner « les tricheries du commerce, l'honnête épicier passait pour être trop scrupuleux, trop minutieux, plus naïf qu'intelligent ; mais qu'importait tout ce que l'on pouvait dire ou penser à l'homme qui, plutôt que de vendre « une chose sur laquelle il n'eût pas pu demander la bénédiction de Dieu, » était content de faire une perte pécuniaire, et n'hésitait pas de disperser aux quatre vents le « P P » frauduleux ? Il n'avait pas pu être heureux aussi longtemps qu'il avait eu dans sa boutique, quelque chose qui n'était pas véritable ; et, maintenant qu'il avait défoncé ce vilain tonneau, il possédait ce que l'argent n'aurait jamais pu

lui procurer, c'est-à-dire une bonne conscience et un cœur tranquille.

Et vous, cher lecteur, voulez-vous ne marcher que dans l'absolue soumission à l'autorité du Seigneur Jésus ? Voulez-vous, coûte que coûte, fermer l'oreille aux pauvres arguments de ceux qui voudraient vous entraîner, de ceux qui, par spéculation, ou par fausse convenance, ou dans le but de conserver leur réputation dans le monde, demeurent en rapport avec ce qui est entièrement opposé à la pensée et à la volonté de Dieu ? Alors le témoignage de votre conscience, et le regard approbateur de « votre Père céleste, » vous dédommageront richement de tout le blâme, de tous les reproches que l'on pourrait accumuler sur vous, ou de toutes les pertes temporelles que vous pourriez avoir à subir : il y aura plus de joie dans votre cœur, que chez ceux qui voient s'augmenter leur blé et leur vin ; vous croîtrez dans la grâce, et « dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ ; » vous réaliserez cette communion avec le Père, et avec son Fils, communion que ceux-là seuls, qui possèdent « une bonne conscience, » peuvent comprendre pour en jouir ; et votre chemin ressemblera à ce « sentier des justes, qui est comme la lumière resplendissante, laquelle augmente son éclat, jusqu'à ce que le jour soit en sa perfection. » (Prov. IV, 18.)

Et cette droiture, cette conduite sincère de « l'honnête épicier » n'a-t-elle pas une voix pour ceux qui, par suite de leur position ou de leurs occupations respectives, sont dans le cas de dire, de faire, ou même d'enseigner des choses qui affligent leur âme juste chaque jour ? N'a-t-elle pas une voix aussi pour ceux

qui se croient obligés d'assister à des services religieux qui sont loin d'être d'accord avec la vérité, services auxquels on ne voudrait plus assister si l'on se mettait au-dessus de l'opinion des hommes, et si l'on était libre de leur contrôle? Oui, et nous voudrions demander affectueusement à ces âmes d'examiner en toute sincérité si, pour un peu de ce pain qui périt, elles veulent rester là où elles ne peuvent pas *demeurer avec Dieu*; ou bien, si, tout en confessant leur infidélité passée, et en s'attendant au Seigneur pour la délivrance, elles veulent se dépouiller aussi promptement que possible de tous ces « PP » qui blessent leurs consciences, qui leur ôtent la jouissance de leur paix et de leur portion en Christ; et qui, surtout, empêchent leur témoignage pour le Seigneur Jésus? — Cher lecteur, si vous vous bornez à être content d'être chrétien, vous adopterez, sans doute, la première de ces deux marches; et vous tâcherez de tranquilliser votre conscience par l'exemple des autres, ou par les raisonnements de ceux qui aiment « la gloire des hommes plutôt que la gloire de Dieu, » (Jean XII, 43) et la satisfaction de la chair plutôt que le renoncement de soi-même (Matth, XVI, 24) et les préceptes du Christ. — Mais si vous désirez être ses *amis* et ses *disciples*, vous avez à cesser de mal faire; » et, sans vous arrêter à calculer les conséquences, sans craindre de paraître « fou pour l'amour de Christ, » (1 Cor. IV, 10) sans reculer devant l'accusation d'être un personnage singulier, sans attendre que vous ayez trouvé une autre position, renoncez à celle où vous ne pourriez pas marcher consciencieusement, même si, humainement parlant, il y allait de votre gagne-pain. Alors votre conscience ces-

sera de vous faire des reproches, et désormais la prospérité spirituelle caractérisera votre carrière ; et, si vous « cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, » toutes les choses nécessaires vous seront données par-dessus. (Matt. VI, 33.)

Heureux celui qui n'aspire
 Qu'à suivre en paix le Seigneur !
 Jésus l'attire
 Avec douceur,
 Et tout conspire
 A son bonheur.



Le Prophète Daniel.

II.

NÉBUCADNETSAR.

Cet homme remarquable, qui fonda la monarchie babylonienne proprement dite, était un puissant guerrier et un habile général. Au moment de la mort de son père il était commandant en chef de l'armée caldéenne, qui se battait en Syrie et en Judée ; et il fut proclamé roi par les troupes aussitôt que l'on sut que son père n'était plus ; de sorte que, quand il rentra à Babylone, il se trouvait non seulement à la tête du royaume, mais possédait un empire qui venait d'être considérablement agrandi par toutes ses victoires, et duquel la puissance et l'étendue étaient alors sans pareilles dans le monde entier. Un peu plus tard, il subjuga le pays d'Égypte qui fut dorénavant « un royaume

abaissé » (Ezéc. XXIX, 14, 15). Comparez Esaïe XIX ; Jérémie XLIII, 10-13 ; XLIV, 30 ; XLVI ; Ezéchiel XXIX, 18-21 ; XXX, 22-26. Et, depuis lors, il n'y eut plus un seul peuple dans le monde qui lui fit opposition ; aussi était-il reconnu comme monarque du monde entier, ainsi que Daniel le lui dit dans la seconde année de son règne : « Toi, ô roi, tu es roi des rois, car le Dieu des cieux t'a donné le royaume, la puissance, la force et la gloire ; et en quelque lieu qu'habitent les enfants des hommes, les bêtes des champs et les oiseaux des cieux, il les a donnés en ta main, et t'a fait dominer sur eux tous » (Dan. II, 37, 38). Du moment que la nation d'Israël était mise de côté à cause de sa rébellion et de son incrédulité, c'était la volonté de Dieu que tout pouvoir sur la terre fût remis entre les mains d'un seul homme. Cet homme fut Nébucadnetsar.

Bien que Daniel restât toujours à Babylone, pour remplir les fonctions que le roi lui avait confiées dans le gouvernement (chap. I, 19, 20 ; II, 49), vous ne devez pourtant pas supposer, chers amis, que le roi lui-même ne sortit pas de sa capitale.

Dans la parole de Dieu, nous trouvons le récit de deux campagnes mémorables qu'il entreprit contre la Palestine et le pays de Juda ; — la première, dans la huitième année de son règne, quand il emmena prisonniers le jeune roi Jéhojakin et sa mère, et qu'il plaça Sédécias sur le trône de Juda sous serment de fidélité ; — la seconde, dans sa dix-huitième et dix-neuvième année, quand il détruisit Jérusalem, après 18 mois de siège, brûla le temple, et emmena captif le reste du peuple. Voyez, pour plus de détails sur ces divers événe

ments, ce que nous en avons dit l'an dernier, aux pages 199, 222 et 242 de la Bonne Nouvelle.

Nébucadnetsar était d'un caractère très fier et très cruel ; on le voit à la manière dont il traita Sédécias, et le peuple juif (2 Rois XXV, 7 ; Jér. LII, 10, 11 ; 2 Chron. XXXVI, 17-20). Il retint le jeune Jéhojakin en prison durant tout le reste de son règne, c'est-à-dire pendant 37 ans ; car ce ne fut qu'en la première année de son successeur, Evil-Mérodac, que Jéhojakin fut libéré. On voit par là que Nébucadnetsar régna 44 ans.

Trois circonstances de sa vie nous occuperont : son *songe*, sa *statue*, son *abaissement*, — circonstances qui sont détaillées en Daniel II, III et IV.

Le songe de Nébucadnetsar.

Ce fut en la seconde année de son règne que Nébucadnetsar songea un songe qui lui causa une vive émotion, mais qu'il oublia en se réveillant, de sorte qu'il fut en grande peine pour savoir et le songe et son interprétation. Le roi donc fit appeler tous les savants Caldéens, magiciens, astrologues et enchanteurs, mais personne ne pouvait lui révéler la chose. Les Caldéens demandèrent que le roi leur dit son songe, sur quoi ils s'engageaient à lui en donner l'interprétation ; mais ce monarque leur fit remarquer que l'une des choses était aussi difficile que l'autre, car il avait assez d'intelligence pour comprendre qu'ils s'étaient préparés à dire devant lui toute sorte de mensonges, dans leur propre intérêt et pour gagner du temps, jusqu'à ce que le temps fût changé. C'est pourquoi le roi entra en grande fureur, et commanda qu'on mit à mort tous

les sages de Babylone , au nombre desquels se trouvaient quatre juifs : Daniel , et ses compagnons Hania , Misaël , et Hazaria .

A l'ouïe de ces tristes nouvelles , Daniel pria le roi de lui accorder quelque temps ; puis , étant allé chez lui , il déclara l'affaire à ses trois compagnons ; et , tous ensemble , ils implorèrent la miséricorde du Dieu des cieux touchant ce secret , afin qu'ils ne fussent pas mis à mort avec le reste des sages de Babylone . Et le secret fut révélé à Daniel dans une vision de nuit , et là-dessus Daniel bénit le Dieu des cieux , — le Dieu de ses pères . Puis , ayant prié Arioc , commissaire du roi , de ne pas faire mourir les sages , Daniel demanda d'entrer devant le roi , ce qu'on lui accorda de suite , et il déclara au roi le songe et son interprétation . Sur quoi Nébucadnetsar tomba sur sa face , et se prosterna devant Daniel , et fut forcé de reconnaître que le Dieu de Daniel était au-dessus de tout autre . Ensuite le roi donna à Daniel la première place dans le royaume ; et établit , selon sa requête , ses trois compagnons sur les affaires de la province .

Maintenant , chers enfants , je désire vous faire remarquer quatre choses dans la manière d'agir de Daniel à cette occasion : ce sont sa *foi* , sa *prière* , ses *actions de grâces* et son *humilité* .

1° Au moment où il se trouve dans une position pénible , il se confie tellement en Dieu qu'il est sûr de pouvoir dire au roi son songe aussi bien que l'interprétation , avant même de l'avoir demandé à Dieu . Il avait été fidèle en refusant les bonnes choses de ce monde quand tout allait bien (voyez chap. I) , et Dieu l'en avait bien récompensé ; et , maintenant que tout

allait mal, il savait que le même Dieu de bonté ne l'abandonnerait pas. Voilà sa *foi* ! — Et Daniel ne s'était pas trompé ; car Dieu est un Dieu fidèle. « Attends-toi à l'Éternel et demeure ferme, et il fortifiera ton cœur ; attends-toi, dis-je, à l'Éternel. » (Ps. XXVII, 14.)

2^o Quand il faut *prier* Dieu, Daniel prend avec lui ses trois fidèles compagnons qui sont bien d'accord avec lui. Ils prient tous ensemble, et Dieu les exauce ; car Il aime beaucoup qu'il y ait accord parmi ses enfants, quand ils ont quelque chose à lui demander. Le Seigneur lui-même l'a dit quand Il était dans ce monde : « Je vous dis encore que si deux d'entre vous sont d'accord sur la terre pour une chose quelconque, quelle que soit la chose qu'ils demanderont, elle leur sera faite par mon père qui est aux cieux ; car où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux. » (Matt. XVIII, 19, 20.)

3^o Ensuite observez que, à l'instant même où il est exaucé, Daniel bénit son Dieu ; il ne veut pas attendre jusqu'à ce qu'il ait vu le roi, mais sur-le-champ il rend à Dieu les *actions de grâce* qui lui étaient dues. Voilà ce qui est selon l'Esprit du Seigneur ! « Ne vous inquiétez de rien, mais en toutes choses exposez vos requêtes à Dieu, par des prières et des supplications, avec des *actions de grâces* » (Phil. IV, 6). J'espère, chers jeunes amis, que vous imiterez l'exemple du fidèle Daniel, et que vous remercirez le Seigneur pour tous les bienfaits dont Il vous comble ; et spécialement quand il vous donne quelque chose que vous lui avez demandé.

4^o Enfin quand Daniel paraît devant le roi, il ne s'arroe pas la gloire d'avoir pu tout expliquer, mais

il dit que le Dieu des cieux lui a révélé le secret, de sorte que le roi rend hommage à Dieu. Et c'est là ce que Daniel désirait : étant revêtu de *l'humilité*, il agissait de telle sorte que Dieu retirât sa part de gloire en toutes choses. Ainsi faisait Jésus aux jours de son ministère. (Matth. IX, 8; Luc XIX, 37, et suiv.) « Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur » (Es. XLV, 25; Jér. IV, 24; 1 Cor. I, 31). « La crainte de l'Éternel est une instruction de sagesse, et l'humilité va devant la gloire » (Prov. XV, 33).

J'espère, mes petits amis, que vous apprendrez tous ces versets par cœur, et que vous serez imitateurs de Daniel, — Daniel confiant, dépendant, reconnaissant, humble.

La statue de Nébucadnetsar.

Le grand roi ne fit pas bon usage de son pouvoir : il voulut renforcer l'idolâtrie partout ; et, dans ce but, il dressa une immense statue couverte d'or, dont la hauteur était d'environ 33 mètres ; puis, ayant convoqué tous les gouverneurs et les commissaires de tout son royaume à la dédicace de cette image, il ordonna que tout le monde se prosternât devant elle dès que la musique commencerait à jouer. Il paraît bien que Daniel, qui était à la tête du gouvernement, ne fut pas appelé à venir s'humilier devant la statue, en se prosternant à ses pieds ; mais les trois compagnons de Daniel devaient naturellement obéir à cette ordonnance comme tous les autres, ou bien s'exposer à être jetés au milieu de la fournaise de feu ardent, selon le décret du roi,

Remarquez bien, chers enfants, en poursuivant la lecture de cette belle histoire, ce que c'est que d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.

Sdrac, Mésac et Habed-Négo (car c'est ainsi qu'on nommait à Babylone Hanania, Misaël et Hazaria) ne voulaient pas se prosterner devant de faux dieux; et voici la magnifique réponse qu'ils firent au roi quand il les interrogea à ce sujet : « Voici, notre Dieu, que nous servons, nous peut délivrer de la fournaise de feu ardent; et Il nous délivrera de ta main, ô roi! Sinon, sache, ô roi! que nous ne servirons point tes dieux, et que nous ne nous prosternerons point devant la statue d'or que tu as dressée » (Dan. III, 17-18).

Alors Nébucadnetsar fut rempli de fureur, et il commanda qu'on échauffât la fournaise sept fois autant qu'elle avait accoutumé de l'être, et que les hommes les plus vaillants de son armée jetassent les trois jeunes hommes au milieu de la fournaise de feu ardent.

On exécuta incontinent ces terribles ordres, en liant ces trois hommes tout habillés, afin qu'ils brûlassent mieux, et en les jetant dans le feu; mais soit qu'on ne prit pas assez de précautions à cause de la pressante parole du roi, soit que la fournaise fût extraordinairement ardente, la flamme du feu tua les hommes qui y avaient jeté Sdrac, Mésac et Habed-Négo.

Alors le roi vit une espèce de vision, et se levant promptement, fort agité dans son esprit, il dit à ses conseillers : N'avons-nous pas jeté trois hommes au milieu du feu, tout liés? — Ils répondirent : Il est vrai, ô roi. — Puis il dit : Voici je vois quatre hommes déliés, qui marchent au milieu du feu, et il n'y a en eux aucun dommage, et la forme du quatrième est sem-

blable à un fils de Dieu. Le roi donc s'approcha de la porte de la fournaise, et leur dit de sortir immédiatement; et tout le monde, — satrapes, gouverneurs, lieutenants, conseillers du roi, etc. — s'assembla pour contempler les trois jeunes hommes, et feu n'avait eu aucune puissance sur leurs corps, et pas un cheveu de leur tête n'était grillé; leurs vêtements n'étaient en rien changés, et l'odeur du feu n'avait point passé sur eux. Quelle délivrance merveilleuse! Ce que voyant, le roi prit la parole, et il bénit Dieu, « le Dieu de Sadrac, Mésac, et Habed-Négo; » et il avança ces fidèles serviteurs de Dieu en rang dans la province de Babylone.

Quelle précieuse chose que l'obéissance! Remarquez d'un côté, chers enfants, la fidélité des trois jeunes Hébreux, et de l'autre la bonté de Dieu qui délia ceux que les hommes avaient liés, détruisit leurs ennemis, et accomplit en eux cette promesse encourageante : « Quand tu marcheras dans le feu, tu ne seras point brûlé, et la flamme ne t'embrasera point » (Es. XLII, 2). Pour eux le feu était le lieu le plus glorieux sur la terre; car là ils se trouvaient dans la compagnie du Fils de Dieu.

Que Dieu nous accorde d'imiter la simple obéissance de Sadrac, Mésac et Habed-Négo, et d'apprendre à nous confier dans le Dieu vivant, à l'exemple de ces hommes fidèles qui, par la foi, éteignirent la force du feu! (Hébr. XI, 33, 34).

L'abaissement de Nébucadnetsar.

La parole de Dieu dit que l'orgueil va devant l'écrasement; et la fierté d'esprit devant la ruine (Prov. XVI, 18), et Nébucadnetsar nous fournit l'un des plus

mémorables exemples de cette vérité. Il en fit l'expérience amère; mais heureusement il tira instruction de cette leçon, et à la fin il donna gloire à Dieu.

Dieu accorda au roi un second songe, non pas pour lui faire connaître l'avenir comme la première fois, mais pour lui servir d'avertissement solennel. Alors le roi appela ses magiciens et ses astrologues, comme d'habitude, afin qu'ils lui en donnassent l'interprétation. Mais il n'y avait que Daniel qui pouvait le faire; et c'était pour dire au roi que, bien qu'il eût domination sur tout jusqu'au bout de la terre, il serait chassé d'entre les hommes pour habiter avec les bêtes, et manger de l'herbe comme elles pendant sept ans, jusqu'à ce qu'il connût que le Dieu Souverain dominait sur le royaume des hommes, et qu'Il le donnait à qui Il lui plaisait.

Daniel ajouta en même temps le bon conseil : que le roi agît en faisant justice et miséricorde afin de prolonger sa prospérité, s'il était possible.

Mais une année après, la chose prédite arriva effectivement. Une voix des cieux annonça la sentence irrévocable, et le grand roi perdit sa raison, et on le chassa d'entre les hommes, et il demeura dans les champs avec les bêtes jusqu'à ce que son poil crût comme celui de l'aigle, et ses ongles comme ceux des oiseaux (Dan. IV, 29-33).

Cependant, au bout de sept ans, Dieu lui fit grâce, lui rendit ses sens, et il fut rétabli dans son royaume, et sa gloire fut augmentée; mais sa punition eut le bon résultat de lui faire connaître sa vraie place; et il dit : « Maintenant donc, moi, Nébucadnetsar, je loue, j'exalte, et je glorifie le Roi des cieux, duquel toutes

les œuvres sont véritables et ses voies justes, et qui peut abaisser ceux qui marchent avec orgueil » (Dan. IV, 37).

Ainsi se termine l'histoire de ce grand roi, le premier qui fut reconnu roi du monde entier. Dieu nous enseigne par son moyen que, quelles que soient la sagesse, la puissance ou la gloire de l'homme, ces choses-là ne peuvent pas le maintenir dans ses honneurs, mais qu'il peut être rendu semblable même aux bêtes brutes qui périssent (Ps. XLIX, 42-43).

Il n'y a eu qu'un seul homme qui pouvait se maintenir sage, puissant et glorieux, et cet Homme fut toujours humble, toujours obéissant, toujours dépendant de Dieu : mais les hommes lui ôtèrent sa gloire, et lui préférèrent un meurtrier. Chers enfants, vous savez qui c'était — le Seigneur Jésus-Christ, Dieu manifesté en chair. Les hommes ont mis le comble à leur dégradation morale en crucifiant cet Homme parfait. Mais cela était nécessaire pour le salut de nos âmes. Jésus le savait, et Il s'est offert en offrande volontaire pour cela. Qu'il en soit à jamais béni !

QUESTIONS SUR « LE PROPHÈTE DANIEL, § II. »

1. Quel homme était Nébucadnetsar, et quelle armée commandait-il ?
2. Que devint-il à la mort de son père ?
3. Et depuis lors comme quoi fut-il reconnu ?
4. Qu'est-ce que Dieu remit entre ses mains, et pourquoi ?
5. Contre qui fit-il deux campagnes mémorables ?
6. Quand fit-il la première, et qui emmena-t-il prisonnier ?

7. Qui plaça-t-il alors sur le trône de Juda ?
8. Quand entreprit-il la seconde campagne, que fit-il alors, et qui emmena-t-il captifs ?
9. Quel était le caractère de ce monarque ?
10. Combien de temps régna-t-il ?
11. Citez trois circonstances remarquables de sa vie.
12. Où peut-on en lire les détails ?
13. Qu'est-ce que le songe causa à Nébucadnetsar , et que lui arriva-t-il à son réveil ?
14. A qui s'adressa-t-il pour savoir le songe qu'il avait songé et son interprétation ?
15. Purent-ils répondre au désir du roi ?
16. A qui le songe fut-il révélé, par qui, et comment ?
17. Qu'avait fait Daniel avant que le songe lui fût révélé ?
18. Et que fit-il dès qu'il fut exaucé ?
19. Quelles sont les quatre choses qui sont mises en évidence, à cette occasion, dans la conduite de Daniel ?
20. Que fit le grand roi pour renforcer l'idolâtrie dans son royaume ?
21. Puis qu'ordonna-t-il à tous ses sujets ?
22. Qui sont ceux qui refusèrent d'obéir à cette ordonnance, et pourquoi agirent-ils ainsi ?
23. Quel châtement leur infligea-t-on ?
24. Qui était avec eux dans la fournaise , et dans quel état en sortirent-ils ?
25. Où conduisent l'orgueil et la fierté d'esprit , et qu'arriva-t-il à Nébucadnetsar ?
26. Combien de temps demeura-t-il dans cet état ?
27. Comment montra-t-il qu'il avait tiré instruction de cette leçon, et en quels termes l'exprima-t-il ?
28. Quel enseignement trouvons-nous pour nous-mêmes dans son exemple ?





Le Prophète Daniel.

III.

L'EMPIRE BABYLONIEN. — BELSATSAR.

Nous avons déjà parlé, chers enfants, du commencement de ce royaume, le premier des quatre grands royaumes du monde ; et le récit de la gloire et de la puissance de son fondateur Nébucadnetsar nous donne quelque idée de sa magnificence. L'autorité du roi était absolue : personne n'osait lui résister en rien ; sa volonté avait force de loi. De sorte que dans le songe, par lequel Dieu prédit au roi ce qui allait arriver sur la terre, le royaume de Babylone est représenté par de l'or, tandis que les autres sont figurés par d'autres métaux d'une valeur inférieure ; et dans l'interprétation Daniel dit au roi : « Après toi, il s'élèvera un autre royaume *moindre* que le tien, etc. » Le royaume de

Babylone fut non seulement le premier, mais il fut aussi plus glorieux que tous ceux qui lui ont succédé.

Mais sa durée fut aussi courte que sa splendeur fut grande. A son inauguration, il y avait parmi les assistants le jeune captif Daniel, emmené tout récemment de son pays de Juda ; et soixante-dix ans plus tard le même Daniel, alors un vieillard vénérable, occupant le troisième rang dans le royaume, assistait à sa ruine complète.

Il y a plusieurs passages qui parlent de la durée de la monarchie babylonienne. Le plus remarquable est celui dont Daniel parle (chap. IX, 2), quand il dit qu'il avait « entendu par des livres que le nombre d'années, duquel l'Éternel avait parlé au prophète Jérémie pour finir les désolations de Jérusalem, était de soixante-dix ans. » Cette prophétie est de Jérémie, et elle se trouve au chap. XXV de son livre, versets 11, 12 : « Et tout ce pays sera un désert jusqu'à s'en étonner, et ces nations seront asservies au roi de Babylone soixante-dix ans : et il arrivera que quand les soixante-dix ans seront accomplis, je punirai, dit l'Éternel, le roi de Babylone et cette nation-là, de leurs iniquités, et le pays des Caldéens que je mettrai en désolations éternelles. » Comparez chap. XXIV, 10 et 2 Chron. XXXVI, 20, 21, où il est ajouté — « jusqu'au temps de la monarchie des Perses, » qui fut la seconde des quatre ; car ce fut Cyrus, roi de Perse, qui prit Babylone, en qualité de général de l'armée, tandis que son oncle Darius était établi comme roi à Babylone. Comparez Dan. V, 30, 31 avec Dan. IX, 1.

Quand Babylone fut prise, plusieurs peuples qui lui avaient été assujettis regagnèrent plus ou moins de li-

berté, comme dit Jérémie (chap. XXV, 14), — « de grands rois aussi et de grandes nations se serviront d'eux » (c'est-à-dire des Caldéens). Au nombre de ceux qui secouèrent le joug, au bout des soixante-dix ans de désolation, se trouvait Tyr (Esaïe XXIII, 15-17); et les Juifs aussi : car Cyrus, la première année de son règne, ordonna qu'on rebâtît le temple de Dieu à Jérusalem (2 Chron. XXXVI, 22, 23; Esdras I). Dans sa proclamation, Cyrus dit que l'Éternel lui avait donné « tous les royaumes de la terre » (2 Chron. XXXVI, 23 : Esd. I. 2).

La parole de Dieu parle beaucoup de la prise de Babylone. Esaïe et Jérémie nous détaillent ce qui se passait au-dehors ; et Daniel, dans son chap. V, nous raconte l'histoire de ce qui se passait dans Babylone, le dernier jour et la dernière nuit.

Après la mort de Nébucadnetsar, il n'y eut personne de capable de tenir les rênes du gouvernement. — Ses successeurs passèrent leur temps dans la dissipation, et ne firent pas grande attention à la puissance croissante des Mèdes et des Perses. Enfin Cyrus, général très habile, quoique jeune encore, et commandant en chef de l'armée Médo-Persanne, assiégea Babylone, aux jours de Belsatsar, petit-fils de Nébucadnetsar. Les Caldéens, se confiant dans leurs murailles, d'une largeur et d'une hauteur sans pareilles, croyaient que leur ville était imprenable ; et, comme Daniel nous le fait voir, ils s'occupaient de lestins plutôt que de l'armée de Cyrus.

Cyrus s'aperçut bientôt que ce serait une grosse affaire de prendre Babylone par les moyens ordinaires ; et il résolut de se servir, pour arriver à ses fins, du

flouve Euphrate qui traversait la ville, en passant sous d'immenses portes à deux battants aux endroits où se trouvait la grande muraille. Il employa donc tous ses soldats, pendant deux ou trois mois, à creuser un autre canal pour la rivière, afin de détourner celle-ci. Et quand tout fut achevé, il profita de l'occasion du grand festin que donnait Belsasar à l'honneur de ses faux dieux, pour changer le cours des eaux, et pénétrer ainsi dans la ville par l'ancien lit du fleuve, durant la nuit, alors que tout le monde de Babylone était ivre ; aussi l'armée de Cyrus ne rencontra aucune difficulté à se rendre maîtresse de la grande cité, qu'ils livrèrent aux flammes et au tranchant de l'épée. C'est à tout cela que Jérémie fait allusion en disant : « Les hommes forts de Babylone ont cessé de combattre, ils se sont tenus dans les forteresses, leur force est éteinte, et ils sont devenus comme des femmes ; on a brûlé ses demeures, et ses barres sont rompues. Le courrier viendra à la rencontre du courrier, et le messenger viendra à la rencontre du messenger, pour annoncer au roi de Babylone que sa ville est prise par un bout, et que ses gués sont surpris, et que ses marais sont brûlés au feu, et que les hommes de guerre sont épouvantés. » (Jérém. LI, 30-32). Et Esaïe dit : « Ainsi a dit l'Éternel à son oint, à Cyrus, duquel j'ai pris la main droite, afin que je terrasse les nations devant lui, et que je délie les reins des rois ; afin qu'on ouvre devant lui les portes à deux battants, et que les portes ne soient pas fermées ; j'irai devant toi, et je dresserai les chemins tortus ; je romprai les portes d'airain, et je mettrai en pièces les barres de fer » (Esaïe XLV, 1, 2).

Revenons maintenant à l'intérieur de la ville et à la

salle de festin, et considérons, en Daniel V, ce qui s'y passait le dernier jour du règne et de la vie de Belsatsar et de l'empire babylonien ; et voyons combien le jugement de Dieu était mérité, et comme il tombait à propos sur ce roi impie, Belsatsar.

Il paraît qu'après la mort de Nébucadnetsar, Daniel avait été plus ou moins mis de côté ; on comprend bien que, puisqu'on voulait se livrer à la débauche, on n'avait pas besoin d'un homme sage, d'un homme de prière comme Daniel, et on était bien aise de le congédier ; mais quand l'épouvante les eut saisis, alors ils firent chercher l'homme de Dieu.

Le roi et ses courtisans eurent l'audace de se servir, pour boire dans leur festin, des vaisseaux d'or et d'argent que Nébucadnetsar, son grand-père,* avait tirés du temple de Dieu à Jérusalem. Ils y burent donc du vin, et louèrent leurs faux dieux. C'en était trop ; ils mettaient ainsi le comble à leur impiété, et la miséricorde de Dieu ne pouvait plus attendre. Alors il parut des doigts d'une main d'homme, qui écrivirent quatre mots en caldéen sur l'enduit de la muraille, vis-à-vis du chandelier. — Et le roi, voyant cela, en fut fort troublé, et il cria à haute voix qu'on amenât tous les sages de Babylone, pour lire l'écriture, promettant à celui qui pourrait le faire qu'il serait vêtu d'écarlate, qu'il aurait un collier d'or au cou, et qu'il serait le troisième dans le royaume ; mais nul ne put la déchiffrer. Alors la reine (la mère ou la grand-mère du roi), entra dans la maison du festin, — car elle avait encore assez de sagesse

* « Père » est souvent employé pour dire « grand-père » dans l'Ancien Testament.

pour ne pas assister à cette scène de débauche, — et elle informa le roi qu'il y avait un homme dans son royaume, qui était capable de lire et d'interpréter l'écriture. Ainsi Daniel fut tiré de son obscurité, et amené devant le roi.

Daniel devait être alors un vieillard de plus de quatre-vingts ans, vu que soixante-dix ans s'étaient écoulés depuis sa captivité. — En quelques paroles solennelles, il rappela au roi la gloire et l'humiliation de son grand-père, avertissement auquel Belsatsar n'avait fait aucune attention; — puis il lui signala son impiété en profanant les vaisseaux de la maison du Dieu des cieux au culte débauché des faux dieux que lui et ses courtisans adoraient; et enfin il se mit à interpréter les mots qui étaient écrits sur la paroi :

מנא מנא תקל ופרסי

| | | | | |
|---------|----|--------|---------|----------|
| Pharsin | -U | Thékel | Méné | Méné |
| Divisés | et | Pesé | Calculé | Calculé* |

(« *Pharsin* » est le pluriel de *Pérés*; et la lettre « *U* » signifie « *et* », comme conjonction copulative).

MÉNÉ : Dieu a calculé ton règne, et y a mis fin.

THÉKEL : Tu as été pesé en la balance, et trouvé léger.

PÉRÉS : Ton royaume a été divisé, et donné aux Mèdes et aux Perses.

Alors Daniel, par l'ordre du roi, reçut pour récompense les honneurs promis; et malgré eux, Belsatsar

*) La langue caldéenne, de même que la langue hébraïque, se lit de droite à gauche.

et ses courtisans durent lui donner le troisième rang dans le royaume. Et en cette même nuit Belsatsar, roi de Caldée, fut tué ; et Darius le Mède prit le royaume, étant âgé d'environ 62 ans.

C'est ainsi, chers amis, que s'éteignit la gloire de la grande ville et de la monarchie qui avait maîtrisé le monde. On dit qu'aujourd'hui on ne peut guère trouver de traces de la Babylone d'autrefois, au milieu des marais de l'Euphrate.

QUESTIONS SUR « LE PROPHÈTE DANIEL, § III. »

1. Quel fut le premier des quatre grands royaumes, et par quoi est-il représenté dans le songe de Nébucadnetsar ?
2. Et par quoi sont représentés les trois royaumes qui lui ont succédé ?
3. Qui assistait à l'inauguration de la monarchie babylonienne ?
4. Qui assistait à la ruine de cette même monarchie, et combien d'années plus tard ?
5. Quel fut le second des quatre grands royaumes, et qui en était le roi ?
6. Qui régnait à Babylone quand elle fut prise ?
7. Qui assiégea cette ville, et comment réussit-il à la prendre ?
8. Que faisait-on à l'intérieur de la ville, pendant qu'elle était assiégée ?
9. Quelle grave profanation le roi et ses courtisans commirent-ils la dernière nuit, pendant le festin ?
10. Que vit-on alors sur la muraille de la salle ?
11. Qui le roi appela-t-il pour lire l'écriture ?
12. Purent-ils la déchiffrer ?
13. Qui appela-t-on ensuite, et sur le conseil de qui ?

14. Quels mots étaient écrits sur la paroi, et quelle interprétation Daniel en donna-t-il ?
15. Comment lit-on les langues caldéenne et hébraïque ?
16. Que fit-on à Daniel pour avoir lu et interprété l'inscription ?
17. Qu'arriva-t-il au roi Bolsatsar, en cette même nuit ; et qui prit le royaume à sa place ?
18. Que reste-t-il aujourd'hui de la grande ville de Babylone ?



L'heureux petit garçon.

Cher lecteur,

Je désire vous parler d'un petit garçon que Dieu avait rendu réellement heureux, bien que ce ne fût pas en lui donnant beaucoup de choses ici-bas, car il n'était que le fils d'un pauvre laboureur. Qu'est-ce donc, pensez-vous, qui rendait ce cher enfant si réellement heureux ? Ecoutez ses propres paroles. J'étais allé voir sa mère, femme chrétienne bien pieuse ; et, pendant que nous causions, il entra, et je lui demandai s'il aimait le Seigneur Jésus ? La mère répliqua : — Il me dit qu'il a la vie éternelle, et qu'il ne mourra jamais. Je me tournai vers le petit garçon, et lui dis : — Mais comment peux-tu dire cela ?

— Parce que, répondit-il, « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que *quiconque* croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle ; » appuyant avec emphase sur *quiconque*.

— Bien, lui dis-je, mais ne sais-tu pas que Dieu est

saint, et tellement saint, que la moindre tache de péché ne saurait subsister devant lui ?

— Oui, répliqua-t-il bien tranquillement.

— Comment donc toi, un petit garçon pécheur, peux-tu t'imaginer d'aller au ciel où est Dieu ?

Après une courte pause, il dit : — Il est écrit dans la Bible que le Seigneur Jésus était sans aucune *tache* de péché.

— Oh, oui, je le sais ; mais, continuai-je, quel rapport cela a-t-il avec toi ? Tu es plein de péché, et Dieu dit : « L'âme qui pèche *mourra* ; » et quand Dieu dit une chose il tient toujours sa parole.

— Le Fils de Dieu mourut pour les pécheurs, et tous leurs péchés furent ôtés par le sang de Christ.

— Penses-tu que tes péchés y étaient ? demandai-je.

— Oui, je *sais* qu'ils y étaient.

— Comment le sais-tu ?

— Parce que je crois Dieu, qui m'a donné son Esprit — et je sens *ici* que je suis heureux, poursuivit-il en mettant sa main sur son cœur.

— Vraiment, tu as pourtant *là* un méchant petit cœur ; est-ce *lui* qui te rend si heureux ?

— Oh ! non, mais c'est l'Esprit de Dieu.

Cher lecteur, je ne questionnai pas davantage ce petit garçon. Je n'avais plus qu'à élever mon cœur à Dieu, pour louer sa merveilleuse bonté, et Lui rendre grâce de ce qu'Il avait, de si bonne heure, enseigné à ce cher enfant le vrai et l'unique moyen d'être réellement heureux.





**Le pain jeté sur la surface des eaux, et trouvé
avec le temps.**

Dieu soit béni, le nombre de ceux des chrétiens qui ont à cœur d'enseigner dans les écoles du dimanche augmente maintenant dans plusieurs endroits. Veuille le grand Cultivateur bénir abondamment leur pieux travail d'amour, et puisse l'incident que nous allons citer, les encourager à être zélés dans l'œuvre de gagner des âmes à Christ.

La jeune N. W** se comportait fort mal dans ma classe du dimanche, et ni la douceur, ni la sévérité ne semblaient avoir quelque effet sur elle. Après l'avoir supportée longtemps, je réfléchis à la convenance qu'il pouvait y avoir de la garder encore, ou de la renvoyer,

vu son obstination à mal faire, mais avant que j'eusse pris une détermination à cet égard, j'appris qu'elle avait quitté la contrée avec ses parents, qui étaient allés se fixer ailleurs. Je la perdis ainsi de vue, et avec le temps elle s'effaça de mon souvenir.

Bien des années plus tard, une dame à l'air respectable, vint me voir avec le désir de me parler.

— Je pense que vous m'avez oubliée, me dit l'étrangère en entrant.

— En effet, répliquai-je; et même je ne sais si je vous ai jamais vue. Votre figure m'est tout-à-fait inconnue.

— Vous rappelez-vous une sotte et turbulente petite fille, nommée N. W** ?

— Oui, dis-je; cette enfant m'a donné beaucoup de peine et d'inquiétude. Que savez-vous d'elle ?

— Je suis cette personne, répondit l'étrangère.

— Vous avez tellement grandi et changé, que je ne suis pas étonné de n'avoir pu vous reconnaître de suite. Qu'est-ce que vous pouvez me dire sur votre propre compte ?

Voici, en résumé, ce qu'elle me raconta en réponse : — Mes parents, dit-elle, quittèrent votre village, à la suite d'offres avantageuses qui leur étaient faites à la ville de K**. Dans cet endroit, j'eus toute facilité de goûter ce que j'appelais alors le plaisir, et de me livrer à la mondanité; et, dans ma présomption, je fermais, hélas, l'oreille aux remontrances que m'adressaient des amis bienveillants sur la légèreté de ma conduite. Mais un Dieu miséricordieux veillait sur moi, et sa grâce salutaire me sauva de la ruine. Je tombai malade d'une inflammation des

yeux, et cela fut si grave qu'il fallut, durant plusieurs mois, bannir toute lumière de ma petite chambre. Mes parents étaient fort occupés dans un grand comptoir, et n'avaient pas le temps de s'occuper de moi. — Chaque jour, on mettait sur une petite table, à côté de mon lit, les remèdes et la nourriture dont j'avais besoin; et du matin au soir je ne voyais personne. Dans cette triste solitude, je fus amenée par le Saint-Esprit à considérer mon état. En passant en revue mes péchés passés je fus saisie d'épouvante. Mon esprit était accablé au dedans de moi; la pensée de la mort me troublait au delà de ce que je pouvais supporter; un frisson d'horreur remplissait mon âme et couvrait mon corps d'une sueur froide. Pour la première fois depuis que j'avais quitté votre école, votre souvenir se présenta à mon esprit. Je me rappelai votre bonté, et ma lâche ingratitude. Oh! que j'aurais alors voulu entendre cette voix que j'avais tant de fois méprisée, contrefaite et tournée en ridicule! Mais vous n'étiez plus là, et d'ailleurs je n'osais pas espérer que vous voudriez prendre quelque intérêt à une créature aussi indigne que moi. J'essayai alors de me souvenir de quelques-unes des vérités bibliques que vous aviez pris tant de peine à fixer dans ma mémoire. Les passages de l'Écriture, qui avaient été étouffés en moi durant mon insouciance carrière; se présentaient à ma mémoire; et amenaient à leur suite ma condamnation. Dans mon extrémité je regardai à mon Sauveur, duquel j'avais tant entendu parler autrefois, mais que j'avais si longtemps repoussé. Le verset 4^{me} du Psaume CXXX apporta du soulagement à mon esprit : « Il y a

pardon par devers toi, afin que tu sois craint. » Ces paroles me remplirent d'espérance ; puis, rappelant à ma pensée la sollicitude avec laquelle vous pressiez les enfants à accepter le don gratuit de la grâce divine, je tombai moi-même au pied de la croix, « sans argent et sans aucun prix. » M'appuyant sur ce précieux mot « pardon », il me sembla que je sortais de l'abîme dans lequel le péché m'avait plongée ; et je fus amenée à me confier dans le sang de Christ pour une rédemption parfaite. Ayant repris mes forces au bout de quelque temps, je redoutais beaucoup que mes sérieuses impressions ne s'effaçassent, et que mes anciennes amies ne reprissent leur empire et leur influence sur mon cœur vain et léger. Un dimanche matin, que j'étais assise vers la fenêtre, regardant passer les gens qui se rendaient au culte, et soupirant après une communion plus intime avec le Seigneur, je vis les enfants qui revenaient de l'école du dimanche. Mon cœur s'élança vers eux. Oh ! comme j'aurais voulu les rejoindre, et leur raconter ce que Jésus avait fait pour mon âme, et combien de profit j'avais retiré de ces leçons qu'ils recevaient maintenant ! Un ardent désir d'être un de ceux qui s'occupaient à leur parler du Seigneur s'empara de moi ; mais je n'aurais pu, en conscience, réclamer votre appui et votre recommandation. Je pleurai sur mon passé, et les paroles de mon Sauveur, dans le XI^me chapitre de Matthieu : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos, » apportèrent la consolation dans mon cœur. J'eus la certitude que Dieu me soutiendrait, et cette douce confiance me poussa à Lui demander : « Seigneur, à quoi veux-

tu m'employer ? » L'injonction donnée à Pierre se présenta avec une grande force à ma mémoire : « Pais mes brebis ; » et ayant prié ardemment le Seigneur de me conduire et de me diriger, je résolus de m'adresser personnellement au principal maître enseignant de l'école du dimanche, bien que je fusse absolument étrangère à ce monsieur. Je me rendis chez lui, et, d'une main craintive et tremblante, je heurtai à la porte. On me fit entrer dans le cabinet où il était assis ; je lui fis part de mon désir, et humblement je lui demandai que, si, après examen, il me trouvait capable d'enseigner, il voulut bien me permettre d'assister à la réunion des enfants. Il me questionna sur divers points, et s'assura que j'étais fondée dans la vérité ; puis il m'encouragea de ses avis et de ses conseils, et me désigna une classe d'enfants pour le dimanche suivant. Quoique faible de corps, depuis ma maladie, j'étais heureuse d'être utile en quelque chose au service du Seigneur. Je fis bientôt la connaissance de mes petits élèves, mais j'eus à faire avec eux bien des expériences. Quand, d'un cœur pénétré, je leur parlais des choses divines qui me réjouissaient, j'avais souvent lieu d'être affligée de leur inattention. Ils s'examinaient réciproquement leurs vêtements, et tournaient la tête vers la porte dès qu'un nouveau venu entrait ; quelquefois même il faisaient ce que j'avais fait si souvent : c'est-à-dire qu'ils me contrefaisaient. Tout cela me rappelait les péchés de ma jeunesse, et contribuait à me garder dans l'humilité ; et leur insubordination retraçait à mon souvenir la patience que vous aviez eue à mon égard. J'ai appris à sentir profondément mon indignité propre, et

je demande à Dieu qu'il me fasse croître à l'école de Christ.

Mon interlocutrice termina en disant : — J'espère que je n'ai pas trop abusé de votre temps, et de votre bonté à m'écouter ; mais je tenais à profiter de la première occasion que j'aurais, de vous remercier de toute votre bienveillance.

— Je suis extrêmement réjoui, lui répondis-je, de voir la disposition actuelle de votre esprit, et l'heureux changement que Dieu a opéré dans votre cœur ; et je bénis le souverain Donateur de tout bien pour la miséricorde qu'il a déployée à votre égard. Permettez-moi de vous recommander de continuer à prier, veillant à cela avec une entière persévérance ; avancez avec courage dans l'œuvre importante qui est placée devant vous, et : « soyez ferme, inébranlable, abondant toujours dans l'œuvre du Seigneur, sachant que votre travail n'est pas vain dans le Seigneur. » (1 Cor. XV, 58.)



L'agneau.

Ruth avait un agneau, tout blanc et très joli. Elle le nourrissait de sa main, et ne se lassait jamais de jouer et de courir avec lui. Elle l'appelait Perce-neige, parce qu'il était aussi blanc que la neige. Une fois elle fit une guirlande de marguerites et de boutons d'or, pour en entourer le cou de Perce-neige : il n'y avait point de feuilles vertes dans la guirlande, mais Ruth trouvait son agneau plus joli ainsi ; et lorsqu'il gamba-

dait en secouant la tête d'un air joyeux , elle était sûre qu'il n'y avait rien dans le monde entier de plus beau que lui.

Un jour Ruth et moi , nous étions assises ensemble devant la maison. C'était à la nuit tombante ; et Perce-neige , fatigué , avait cessé de jouer et s'était couché sur la pelouse. Ruth aussi était fatiguée , et elle appuyait sa tête sur mes genoux. A pareille heure elle aimait qu'on lui parlât , et souvent elle me demandait une histoire ; mais ce soir-là , en contemplant son doux petit compagnon , mes pensées furent dirigées vers l'AGNEAU DE DIEU.

« Quand le prophète Esaïe prédit , sept cents ans d'avance , la venue de Jésus-Christ , il parle de Lui comme d'un agneau , en décrivant ses souffrances ; et lorsque Jean le vit , il dit : « Voilà l'Agneau de Dieu ; » et dans le ciel , les mille et les dix mille milliers de saints et d'anges , lorsqu'ils s'inclineront devant Lui , diront : « Digne est l'Agneau. » — Ce fut de ce beau sujet que j'entretins , ce soir-là , ma chère petite amie ; et je lui parlai de cet Agneau de Dieu , qui , lorsqu'il vint sur la terre , était si doux , si pur ; qui fut toujours tendre et secourable , et le montra de tant de manières touchantes ; qui supporta la pauvreté , le mépris et les peines sans murmure , sans aucun sentiment d'aigreur ; et qui fut mis à mort à notre place , à cause de nos péchés , qu'Il voulut prendre sur Lui , pour nous en délivrer , Lui qui était sans tache , sans défaut et pur de tout péché , et qui a été tué par les mains iniques d'hommes méchants. — « Cela vous paraîtrait bien cruel , » dis-je à Ruth , « si l'on venait prendre votre innocent Perce-neige , et qu'on lui liât les membres avec des cordes , et

qu'on plongeât dans son cœur un couteau meurtrier ; mais Jésus, l'Agneau parfait, a été attaché à une croix, et sa chair a été déchirée avec des clous ; et pourtant il demeura humble, tendre et soumis jusqu'à la fin. Il aimait même ses meurtriers, et désirait aussi leur salut et leur bonheur. Oh ! qu'il devait être dur le cœur de ces hommes qui ont pu être témoins de la parfaite douceur du Seigneur, sans être attendris à cette vue ; qui ont pu entendre ses paroles d'amour au milieu de son agonie, sans être émus, remués dans leur conscience à cette ouïe. »

« Pouvez-vous penser à cet Agneau de Dieu à l'agonie sur la croix, et ne pas l'aimer ? C'est pour nous sauver, vous et moi, et toute âme qui croit, de la condamnation sous laquelle nos péchés nous avaient placés, qu'Il est venu mourir sur le bois maudit. Saisissez donc par la foi ce salut qu'Il a si merveilleusement et si parfaitement opéré, en s'offrant Lui-même, comme une victime sainte et agréable à Dieu qui a les yeux trop purs pour voir le mal, mais dont la justice a été entièrement satisfaite à la vue de ce sang qui a coulé, et qui nous purifie de tout péché.

« Maintenant Christ est dans le ciel, où il prépare des places pour tous les siens. Et en attendant qu'Il vienne les chercher, pour les introduire dans sa demeure, Il les appelle à marcher ici-bas comme les brebis de son troupeau, en marchant sur ses traces, dans la douceur, la patience, l'humilité et la pureté.— Qu'Il vous fasse la grâce d'être du nombre de ses bienheureuses brebis. Allez à lui MAINTENANT, allez-y AUJOURD'HUI même, car Il veut vous recevoir, et vous avoir à Lui ; et Il vous fera « reposer dans des parcs

herbeux, » et vous mènera « le long des eaux paisibles. » (Ps. XXIII, 2.)



Une averse.

Il y a quelques années, par une après-midi d'été, une petite fille, âgée d'environ neuf ans, jouait sur une des belles promenades que l'on trouve à l'occident de la grande métropole britannique. La journée avait été extrêmement chaude et étouffante; et, en raison de cette grande chaleur, l'enfant était vêtue d'une légère robe blanche; elle sautait et gambadait joyeusement dans les avenues, car elle ne connaissait rien encore des vaines joies de ce monde, de ses tentations, de ses peines et de ses larmes; pour elle, chaque matin semblait lui apporter une promesse, et chaque soir une bénédiction. Mais nous ne voulons pas, dans notre petit récit, nous arrêter à faire des réflexions sur l'innocente insouciance des enfants, sitôt troublée par le monde, ni rechercher comment le cœur est vite lassé et découragé par les déceptions et les illusions trompeuses qu'il a à rencontrer, ni comment ces paroles: « pas loin du royaume des cieux, » s'adressent à des personnes qui sont retenues loin de Dieu, par la terre, et tout ce qui est terrestre. Laissant donc ce côté du sujet, nous poursuivrons notre récit.

Bientôt les nuages, qui s'étaient montrés d'abord peu menaçants à l'horizon, s'amoncelèrent, et ils ne tardèrent pas à déverser de l'eau par torrents, tandis

que l'éclair brillant et les roulements du tonnerre ajoutaient leur horreur à cette scène. Le mince accoutrement de la petite fille ne pourrait que résister bien peu à tout cela.

Que fallait-il faire ? Elle pensa en elle-même qu'il n'y avait rien dans le voisinage pour se mettre à l'abri ; car, d'un côté il n'y avait qu'un immense parc, et de l'autre de grandes belles maisons. « Mais, » se dit-elle, « il ne faut pas que je reste ici dans l'hésitation ; je m'en vais aller heurter à la porte d'une de ces belles maisons, quand même ce ne sont que des gens très riches qui y demeurent ; et je demanderai qu'on me laisse entrer jusqu'à ce que l'orage soit passé. » Alors elle rassembla tout son courage ; et, courant vers une de ces grandes portes, elle souleva le marteau, et heurta. Aussitôt un monsieur vint ouvrir. Il l'avait aperçue de sa fenêtre, et il l'invita avec beaucoup de bonté à entrer et à s'asseoir ; ce qu'elle fit, et ils se mirent à causer. Quand l'averse fut arrêtée, l'enfant se disposa à s'en aller ; et, comme elle remerciait de son mieux ce bon monsieur pour l'hospitalité qu'il lui avait offerte avec tant de bienveillance, celui-ci lui dit qu'il était très heureux de voir qu'elle n'avait pas craint de venir demander un abri ; et que sa prière pour elle était qu'elle fut amenée à chercher un refuge, loin des tempêtes de l'éternité, dans le sang de Jésus-Christ. Dès lors la conversation qu'ils avaient eue ensemble, pendant ces courts instants, s'est effacée de la mémoire de la petite fille ; mais les paroles que le monsieur lui adressa, en la quittant, sont demeurées gravées dans son cœur ; et, durant les jours de joie mêlée de douleurs que la petite fille, devenue grande, a été ap-

pelée à traverser, elles ont été bénies de Dieu pour son bonheur éternel. « La parole dite en son temps, combien est-elle bonne ! » (Prov. XV, 23.)

Si nous croyons en Christ, combien n'avons nous pas à veiller, de sorte que, autant que possible, toutes les paroles que nous prononçons contribuent à la gloire du Seigneur, et au bien des âmes. Plus d'une petite exhortation, plus d'un appel adressé en passant dans la rue, a été béni *durant une vie tout entière* ; et le bien qui en est résulté, l'éternité seule pourra le dire. Oh ! que nos jeunes lecteurs puissent ne jamais fermer l'oreille à une parole bienveillante d'appel ou d'exhortation. Mais plutôt « sois attentif à mes paroles, incline ton oreille à mes discours. Qu'ils ne s'écartent point de tes yeux ; garde-les dans ton cœur, car ils sont la vie de ceux qui les trouvent » (Prov. IV, 20-22).

Suivre Jésus.

Lo temps fuit d'une aile rapide
Vers une éternité sans fin :
Mais, si Jésus est notre guide,
Nous avançons d'un cœur serein.

Nous poursuivons notre carrière,
Toujours heureux, toujours en paix ;
Conduits, Jésus, par ta lumière
Dont l'éclat ne faiblit jamais.

Pécheur, quand grondera l'orage,
Quand surviendront les mauvais jours,
Sans Jésus tu feras naufrage,
Tu seras perdu pour toujours !

Accepte, ami, la pure grâce
Qui donne au cœur le vrai repos.
Crois à ce Jésus dont la face
Te gardera des grandes eaux.





La cabane au bord de la mer.

Chapitre I.

Comment la cabane est bâtie.

Quand je suis chez nous, je demeure dans une petite cabane située au bord de la mer. C'est dans le pays de Galles. Ce n'est pas avec mon père et ma mère que je demeure ; je ne me rappelle pas les avoir jamais vus, et je ne sais pas même qui ils étaient. Voici comment je suis venue habiter cette cabane.

Une nuit, il y a neuf ans de cela, il y eut une terrible tempête sur la côte, et un grand vaisseau fit naufrage sur les brisants ; puis, au matin, quand il fit jour, on trouva sur la plage un petit enfant qui n'était pas tout à fait mort ; mais tous ceux qui connaissaient ce petit enfant, ou qui s'intéressaient à lui, avaient été noyés dans la mer cruelle. C'est moi qui étais ce petit enfant ; personne n'a jamais su comment il se faisait que j'avais été sur ce grand vaisseau, et on n'a jamais rien appris au sujet des autres passagers qui avaient perdu la vie. Un homme qui passait sur la plage, me vit et me ramassa ; et, m'enveloppant chaudement de sa redingote, il courut vers une maisonnette du village voisin, où il demeurait avec sa femme et ses en-

fants ; et ils prirent si bien soin de moi, qu'ils me ramenèrent à la vie.

Après cela la femme et tous les voisins furent d'avis que je devais être conduite à la maison de travail, à la ville ; mais l'homme qui m'avait trouvée dit non, mais qu'il fallait que je fusse leur enfant, et que je demeurasse avec eux ; et il en fut ainsi. Je fus baptisée du nom de « Gwen Evans, » car Evans était leur propre nom ; et ils furent très bons pour moi. Je les appelais « mon père » et « ma mère, » et on me traitait comme les autres enfants. Il y en avait quatre, sans me compter, et le plus jeune avait à peu près quatre ans.

Ce fut un triste jour pour moi, et pour ma mère et toute la famille, lorsque mon père vint à mourir. J'avais alors six ans, et j'avais terriblement peur d'être envoyée à la maison de travail ; car, parfois, quand ma mère était de mauvaise humeur, elle disait qu'elle n'avait pas les moyens de me garder plus longtemps ; et je savais qu'en effet elle allait être bien pauvre maintenant.

Mon père, de son vivant, travaillait dans une mine de plomb ; et il est bien rare que les mineurs deviennent vieux : leur ouvrage les tue tôt ou tard, et ils ne sont jamais robustes ni bien portants tant qu'ils y sont occupés. Après l'enterrement, ma mère se mit à parler de ce qu'elle aurait à faire pour trouver de quoi vivre, elle et ses enfants ; mon père avait eu de gros salaires, mais on n'avait rien mis de côté, et nous ne pouvions pas continuer à habiter notre jolie maisonnette. Maman se rendit chez l'inspecteur de la mine, et lui demanda de prendre Hugo, l'aîné des garçons, qui allait avoir quatorze ans ; et l'inspecteur le promit en souvenir de

mon père, qui, disait-il, avait été un homme honnête comme on en voyait peu, et un bon ouvrier. Maman avait à peine osé espérer que sa demande serait si bien accueillie, car Hugo, bien qu'il ne fût encore qu'un jeune garçon, s'était fait une réputation qui rendait difficile de lui trouver une place. Il était paresseux et violent, et fréquentait des garçons plus méchants que lui, qui l'entraînaient dans toute sorte de mal ; toutefois, à présent qu'il allait avoir régulièrement de l'ouvrage, et qu'il aurait de la responsabilité, maman espérait qu'il deviendrait plus posé.

Marie, qui venait après Hugo, fut placée comme servante dans une ferme. Elle avait à traire les vaches, à laver les baquets à crème et les barattes, à ôter les mauvaises herbes dans le jardin ou à travailler aux champs, tout comme on le lui ordonnait ; sa maîtresse la traitait avec beaucoup de bonté, et en était très contente. Mais aucun des autres enfants ne pouvait travailler, car Pierre, qui avait près de onze ans, était infirme. Il avait été blessé dans le dos quand il était tout petit, et il n'était pas en état de rien faire ; aussi était-il toujours assis sur sa petite chaise auprès du feu, ou couché au soleil devant la porte.

Pendant que maman se demandait où nous pourrions aller, et comment elle devait s'y prendre pour se tirer d'affaire, à présent que papa était mort, un des voisins entra et lui donna le conseil d'aller s'établir sur les terrains vagues qui se trouvent au bord de la mer. Le pays est libre à cet endroit ; de sorte que chacun peut y habiter, pourvu qu'il bâtit sa maison en une seule nuit, et y fasse du feu avant le matin. Les voisins promettaient à maman de lui construire une cabane avec

des mottes de gazon ; puis d'entourer d'une clôture une partie du terrain, ce qui lui ferait un petit jardin ; et de cette manière, disaient-ils, elle pourrait vivre à peu près pour rien. Elle s'achèterait quelques oies, puis elle attraperait des crevettes qu'elle vendrait ; de sorte qu'avec les gages de Hugo et ce qu'elle gagnerait elle même eu blanchissant du linge, ils pensaient que nous aurions de quoi vivre.

Quand maman se fut décidée à suivre ces conseils, elle m'annonça que je pouvais rester avec elle, parce que j'étais assez grande maintenant pour lui être utile en attrapant des crevettes ; elle avait eu la peine de m'élever jusqu'alors, et il fallait que je fisse quelque chose maintenant, et que je gagnasse ma subsistance en l'aidant autant que je le pourrais. J'étais trop contente de rester ; j'avais craint qu'il n'y eût pas de place pour moi ; et la pensée d'avoir à nous séparer, Cor et moi, nous aurait je crois brisé le cœur à tous les deux. Jusqu'à présent je n'ai rien dit de Cor, mais je suis sûre que si je raconte mon histoire comme il faut, je parlerai davantage de lui que de moi, car il a été beaucoup pour moi depuis le premier moment dont je puis me souvenir. Le véritable nom de Cor est Cornélius ; il est le plus jeune des garçons, et deux fois plus grand que moi, bien qu'il n'ait que trois ans de plus. Tout le monde dit qu'il est maladroit, mais cela ne vient que de ce qu'il est un garçon, et il est clair qu'il y a une quantité de petites choses dans la maison qu'il ne sait pas faire aussi bien que des petites filles. Il a une masse de cheveux roux, et une si bonne et si affectueuse figure avec un si joyeux sourire ; il est avec cela si brave et si honnête que je crois qu'il n'y

a nulle part un garçon qui ressemble à mon frère Cor.

La cabane fut bâtie ; je me rappelle très bien comment tout cela se fit ; les voisins avaient travaillé pendant quelque temps , et coupé bon nombre de mottes dans le terrain qui longe le sable , puis ils les avaient entassées autour de l'endroit où notre maisonnette devait être placée. Quand le soir fixé fut venu , environ vingt hommes se rendirent à l'endroit choisi , et commencèrent à bâtir , pendant que nous nous tenions tous là les regardant faire ; car ils nous avaient dit que nous ne ferions que les gêner si nous nous mêlions de l'ouvrage. Les mottes s'élevaient , rangée après rangée , les unes sur les autres , et formaient les murs , jusqu'à ce que ceux-ci furent assez hauts pour qu'on pût placer le toit. Alors on prit des perches qu'on attachait ensemble par un bout , et qu'on coucha en biais sur les murs , de manière à former une pente pour laisser écouler la pluie , et on les couvrit d'une épaisse couche de ces joncs qui croissent partout sur les dunes d'alentour. On ménagea un trou dans le toit , et l'on y fit passer la cheminée , également faite avec des mottes de terre ; alors maman , qui avait été ramasser du bois mort , pénétra dans la maisonnette , et fit du feu à l'endroit où devait être le foyer ; et nous , les enfants qui étions restés dehors , battîmes des mains en voyant la fumée grise monter en légers tourbillons dans l'air pur de l'aube du jour. Les voisins , qui avaient bâti notre habitation , nous quittèrent après nous avoir encouragés de leurs conseils ; et regagnèrent chacun leur logis , en suivant les petits sentiers à travers les sables , tandis que notre pauvre mère s'assit près des tisons mourants , et se mit à pleurer.

Quelques-uns des hommes avaient planté des pieux pour entourer le terrain qui nous servirait de jardin, et le lendemain ils mirent à la cabane une vieille porte et deux petites fenêtres ; en sorte que tout fut bientôt prêt, et que nous pûmes entrer immédiatement dans notre nouvelle demeure. Elle se composait de deux chambres ; et bien qu'elles fussent très petites et très basses, comme on peut le comprendre, néanmoins nous les aimions beaucoup, vu l'attrait que la nouveauté a pour les enfants ; et nous pouvions courir et jouer autour de la maison dans les bruyères, et aller à la recherche des crevettes. Maman avait économisé de quoi acheter un filet pour les prendre ; et, à la marée basse, elle et Cor étendaient le filet sur le sable au fond de l'eau ; puis, lorsqu'il était lourd et qu'il semblait être plein, ils le ramenaient sur le rivage, où ils versaient en tas tout son contenu. Alors j'avais à trier là-dedans, parmi les herbes marines, les pierres et le sable, les crevettes sautillantes qui s'y trouvaient ensevelies, toutes luisantes d'humidité. Quelquefois Pierre, quand il se sentait un peu plus fort que de coutume, descendait sur la plage et venait m'aider ; mais généralement, quand on allait à la pêche, c'est à moi qu'incombait cette partie de la besogne. Quand mon panier était rempli, nous revenions tous à la maison ; et, pendant que maman faisait bouillir les crevettes, Cor et moi nous nous préparions à aller les vendre à la ville, distante d'une lieue, qu'il fallait faire à travers des marécages.

Chaque année, en été et en automne, cette ville était remplie d'étrangers, qui venaient respirer l'air de la mer et prendre les bains, et nous trouvions facilement

à vendre nos crevettes. Cor, lui, portait le panier ; et moi je l'accompagnais, — en partie parce que j'étais plus perspicace que lui, et que je savais quand nous pouvions demander un sou de plus, sans risquer de perdre nos pratiques ; — et en partie parce que mamaman pensait que ma chétive petite figure intéresserait les gens : et, en effet, plus d'un étranger me causait, et quelquefois me donnait une pièce de dix sous, en me disant que c'était pour moi, mais je la rapportais à maman. J'étais si petite que je paraissais beaucoup plus jeune que je n'étais. Chaque fois que je devais aller à la ville, ma mère brossait soigneusement ma longue chevelure blonde, et me lavait la figure et les mains ; seulement mes habits étaient toujours déguenillés, et mes pieds nus couverts de boue et de gravier. Quant à Cor, personne ne songeait à lui peigner les cheveux, ni à l'approprier en aucune manière ; et lui-même trouvait que de le faire aurait été pour lui une grande perte de temps.



Le Prophète Daniel.

IV.

DANIEL.

Première partie.

Dans les trois précédentes Etudes, nous avons souvent eu l'occasion de parler de Daniel, de sa foi, de sa sagesse et de sa fidélité. Maintenant, chers enfants, nous désirons repasser avec vous son histoire, en en-

visageant sa personne sous deux aspects différents et particulièrement intéressants : 1° Comment il croissait dans la connaissance de son Dieu, afin de le servir d'une manière intelligente ; c'est *Daniel* vu comme *fidèle serviteur*. — 2° L'effet de cette connaissance sur son cœur naturel, en tant qu'homme, c'est *Daniel* vu comme *homme reçu en grâce*.

Nous nous occuperons aujourd'hui, chers jeunes lecteurs, et avec l'aide de Dieu, de :

Daniel, le fidèle serviteur.

Daniel était un homme fidèle. Il le montra déjà lorsque, jeune encore, sans expérience, inconnu à Babylone, et environné de mille pièges au milieu de cette grande cité, il résolut pourtant de rester fidèle à son Dieu, dût-il se trouver seul pour ce témoignage. Ce qui se fait remarquer surtout chez Daniel, c'est sa simplicité. Prudent comme le serpent, simple comme la colombe (Matt. X, 16), il est un bel exemple pour les chrétiens d'aujourd'hui, et particulièrement pour ceux qui sont jeunes comme lui.

Daniel avait beaucoup de qualités qui auraient pu lui être en piège : il était beau de visage, instruit en toute sagesse, connaissant les sciences, et ayant beaucoup d'intelligence : et, outre cela, il avait la perspective d'une haute position à la cour magnifique du grand roi. Mais sa fidélité pour Dieu le mit en garde contre tant de séductions. Il y eut aussi une chose à laquelle il ne put pas consentir dans son nouvel emploi, chose qui semble n'être qu'un petit détail qui n'aurait guère arrêté une conscience moins délicate que la sienne : c'était de manger de la viande royale, et de boire du vin dont le roi buvait. Combien de jeu-

nes gens n'auraient pas été éblouis par une telle offre, plutôt que d'en éprouver de la répugnance ! Mais Daniel savait très bien qu'il ne pouvait pas se nourrir de cette manière, sans se souiller selon la loi de Moïse ; car toute la viande des païens était offerte en sacrifice aux idoles. Et, pour Daniel : observer la loi de son Dieu était d'une plus grande importance que d'avoir une place auprès du roi Nébucadnetsar.

Il agit donc avec fermeté et sagesse ; et Dieu commença aussitôt à intervenir en sa faveur. D'abord Il inclina le cœur du chef des eunuques envers Daniel, quand celui-ci lui fit part des scrupules de sa conscience ; et ensuite Dieu fit que Meltsar accepta la proposition de Daniel , lequel demandait qu'on lui donnât des légumes à manger, et de l'eau à boire, à l'essai, pendant dix jours. Et au bout de ce temps-là Daniel et ses trois compagnons, qui étaient du même sentiment que lui, parurent en meilleur état et avec plus d'embonpoint que tous les jeunes gens qui mangeaient la portion de la viande royale. Ainsi Daniel garda son intégrité dès son début dans ses fonctions officielles ; et on voit dès lors que, quelle que fût la place qu'il occupât dans le royaume, quels que fussent les honneurs dont on le comblât, sa droiture et sa dépendance de Dieu ne lui firent pas défaut. Il pria Dieu continuellement trois fois par jour ; et Dieu avait toujours la première place dans son cœur.

Étant ainsi fortifié dans son particulier quand il était en secret avec Dieu, il fut aussi bien soutenu toutes les fois qu'il fut appelé à agir en public ; et quand il fallait parler devant le roi, au lieu de le flatter comme faisaient tous ses courtisans, Daniel ne crai-

gnait pas de lui dire toute la vérité qui n'était pas toujours agréable à entendre. Mais les grandes épreuves, pour le fidèle Daniel, n'arrivèrent pas au début de sa carrière. Dieu voulait d'abord fortifier le cœur de son bien-aimé serviteur, en lui faisant voir qu'il était un Dieu qui tient compte de toutes les difficultés de la vie, et qui exauce les prières de ses enfants.

C'est ainsi que Dieu révéla à Daniel le secret du songe de Nébucadnetsar, de même que l'interprétation qui n'était pas coûteuse à exposer devant le roi, vu qu'elle était plutôt propre à faire plaisir à ce monarque. Et cela procura à Daniel la première place dans le royaume, et un grand avancement à ses trois amis Sadrac, Mésac et Habed-Négo.

Mais on se trompe souvent en cherchant la gloire. Si Sadrac, Mésac et Habed-Négo n'avaient pas été établis sur les affaires de la province de Babylone, ils n'auraient pas été appelés à se prosterner devant la grande image d'or; car ce n'étaient que les grands du royaume qui furent appelés à la dédicace de la statue. Néanmoins Dieu ne voulut pas abandonner ses serviteurs qui lui demeuraient fidèles. Et la constance des trois jeunes hommes dans ce moment d'épreuve terrible dut être bien propre à fortifier la foi de Daniel, lequel vit que Dieu était avec les siens, même dans le feu. Combien il a dû se réjouir en Dieu, et le remercier, non-seulement pour la fidélité inébranlable de ses amis qui avaient prié avec lui, mais aussi pour la merveilleuse délivrance que Dieu leur accorda, tout en couvrant de honte leurs ennemis et leurs accusateurs!

Cependant Dieu préparait Daniel pour être un mes-

sager de sa part auprès du grand roi Nébucadnetsar, afin de lui annoncer des choses dures. On peut s'imaginer le combat intérieur qui dut agiter Daniel quand il comprit la signification du second songe que Dieu avait envoyé au roi. Il savait que : dire la vérité dans de pareilles circonstances l'exposerait à la mort de la part d'un despote aussi fier et aussi cruel que l'était Nébucadnetsar. Mais il ne fléchit pas devant sa tâche, tout en essayant avec sa sagesse et sa douceur habituelles, de rendre l'interprétation du songe aussi peu pénible que possible au roi, en lui exprimant au commencement le souhait que la chose arrive à ses ennemis, et en ajoutant à la fin un conseil salutaire qui, s'il eût été suivi, aurait prolongé la tranquillité du roi.

Mais vers la fin de sa vie Daniel fut appelé à passer par une épreuve semblable à celle des trois compagnons de sa jeunesse. Il avait alors plus de quatre-vingt ans. — Le roi Darius voulait l'établir sur tout le royaume, ce qui provoqua la jalousie des autres gouverneurs et satrapes ; car c'était une chose insupportable pour les Mèdes et les Perses hautains de voir, comme premier ministre un homme qui avait exercé cet office sous Nébucadnetsar. Et ils tinrent conseil contre Daniel, afin de le faire mourir par la ruse ; car ils ne trouvaient en lui ni faute, ni crime. Pensant flatter le roi Darius, ils lui proposèrent d'établir une ordonnance par laquelle nul ne pourrait, pendant trente jours, faire aucune requête à quelque dieu ou à quelque homme que ce fût, sinon au roi, sous peine d'être jeté dans la fosse des lion. Le roi était assez faible pour leur accorder la chose, car il tomba dans le piège de leur flatterie.

Il faut remarquer ici la différence entre les monarchies babylonienne et médo-persanne. Le roi de Babylone faisait ce qu'il voulait, et pouvait changer les lois à son gré ; tandis que la loi des Mèdes et des Perses était irrévocable, et le roi était lié même par ses propres ordonnances ; on voit donc que la splendeur et la majesté du souverain étaient déjà sur le déclin dans la seconde des quatre grandes monarchies.

Mais Daniel, quand il apprit que le décret avait été écrit, ne voulut pas, pour cela, changer ses habitudes ; mais il continua de prier Dieu trois fois par jour, ses fenêtres étant ouvertes du côté de Jérusalem. Le soir et le matin, et à midi, il parlait à Dieu et le célébrait. (Ps. LV, 17.) Daniel connaissait le Dieu fidèle avec qui il avait affaire.

Les gouverneurs donc et les satrapes, ayant trouvé Daniel en prière, l'accusèrent devant le roi, et bien que le roi fit tout son possible pour le délivrer (car il l'aimait beaucoup), il fut néanmoins forcé, à cause du décret, d'ordonner que l'on jetât Daniel dans la fosse des lions ; mais il dit pourtant à Daniel, comme on l'emmenait au supplice : « Ton Dieu, lequel tu sers incessamment, — Il te délivrera. » Ce qui ne manqua pas en effet d'arriver ; car le lendemain, au point du jour, après avoir passé la nuit sans sommeil et dans de grandes angoisses, le roi s'approcha de la fosse et demanda à Daniel si Dieu avait pu le délivrer des lions ; et Daniel lui dit : « O roi, vis éternellement ! Mon Dieu a envoyé son ange, et a fermé la gueule des lions, tellement qu'ils ne m'ont fait aucun mal, parce que j'ai été trouvé innocent devant Lui ; et même à ton égard, ô Roi ! je n'ai commis aucune faute. » Le roi

fut alors bien content, et commanda qu'on tirât Daniel hors de la fosse, et qu'on y jetât tous ceux qui l'avaient accusé ; et les lions les tuèrent tout de suite, mais en Daniel on ne trouva aucune blessure, parce qu'il avait cru à son Dieu. Et ainsi ce vénérable vieillard glorifia Dieu dans ce moment de l'épreuve, comme ses jeunes compagnons l'avaient fait un demi-siècle auparavant.

Ayant été montrés fidèles par l'épreuve, ces saints hommes de Dieu recevront la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment (Jacq. I, 12). Il sont au nombre de ceux qui nous ont laissé un exemple et un encouragement, pour courir avec patience la course qui nous est proposée, portant nos yeux sur Jésus qui fut éprouvé d'une manière infiniment plus pénible qu'eux, et qui fut fidèle jusqu'à la mort.

Daniel et ses compagnons nous font voir que la confiance en Dieu peut fermer les gueules des lions, et éteindre la force du feu (Héb. XI, 33, 34) ; ils avaient eu cette confiance parce qu'ils avaient déjà fait l'expérience de la bonté et de la fidélité de Dieu qui les avait soutenus dans leurs moments d'épreuve. Ils aimaient Dieu, parce qu'ils étaient déjà aimés de Lui ; mais Jésus s'est dévoué jusqu'à la mort, la terrible mort de la croix, parce qu'Il aimait ceux qui étaient haïssables et qui Le haïssaient de tout leur cœur. Il voulait porter leurs péchés et souffrir pour eux. — Quel amour que celui de Jésus ! — Chers enfants, êtes-vous au nombre de ses rachetés ?

A peu près à l'époque de cette terrible épreuve dont il fut si merveilleusement délivré, ainsi que nous venons de vous le raconter, Daniel reçut de Dieu une révélation importante qui se trouve au IX^e chapitre de

son livre ; mais nous en parlerons plus tard, si le Seigneur le permet. Il en avait eu deux autres pendant le règne de Belsatsar, et il en reçut une quatrième deux ans après, c'est-à-dire l'an 3 de Cyrus.

Daniel est cité comme un modèle de sagesse par Ezéchiel, dans la dix-neuvième année du roi Nébucadnetzar (Ezéch. XXVIII, 3), — ce qui s'accorde bien avec la parole, qui dit que lui et ses compagnons étaient dix fois plus sages que tous les magiciens et astrologues du royaume des Chaldéens (Daniel I, 20).

Comme exemple de sainteté et de justice, Daniel n'a guère son pareil dans l'Ancien Testament. En Ezéchiel, chap. XIV, vers 14, 20, il est cité comme tel avec Noé et Job.

Nous avons ainsi suivi l'histoire de Daniel, comme serviteur de Dieu et homme de foi, fortifié par la connaissance de Dieu dans laquelle il croissait continuellement. Dans notre prochain numéro, chers lecteurs, nous examinerons, Dieu voulant, la seconde partie de notre étude d'aujourd'hui : c'est-à-dire ce que Daniel était dans ses rapports avec Dieu, en tant qu'homme pécheur comme tous les enfants d'Adam.

QUESTIONS SUR « LE PROPHÈTE DANIEL, § IV. »

Première partie.

1. Quels sont les deux aspects intéressants sous lesquels Daniel se présente à nous ?
2. Que montra-t-il par sa conduite, lorsqu'il était jeune encore, et au milieu de Babylone ?

^{*)} La onzième année de la captivité de Jéhojakin (Ezéchiel XXVI, 1, comp. Ezéch. I, 2.) correspond à la dix-neuvième de Nébucadnetzar (2 Rois XXIV, 12).

3. Qu'est-ce qui se fait surtout remarquer chez lui, et à qui est-il en exemple ?
4. Quelles sont les choses qui auraient pu lui être particulièrement en piège, et comment est-il mis en garde ?
5. A quoi ne put-il pas consentir dans son nouvel emploi, et qui partageaient ses sentiments à cet égard ?
6. Qu'est-ce qui était d'une grande importance pour Daniel, et plus important que quoi ?
7. Quel essai demanda-t-il de faire, et qu'en résultat-t-il ?
8. Qu'est-ce que Daniel garda dès le début et qu'est-ce qui ne lui fit pas défaut durant sa carrière ?
9. Qu'est-ce qui faisait sa force en toute circonstance ?
10. Qu'est-ce que Dieu voulait faire pour son serviteur, avant que celui-ci passât par de grandes épreuves ?
11. A quoi Dieu le préparait-il pour plus tard ?
12. A quoi cette nouvelle tâche exposait-elle Daniel, et comment s'en acquitta-t-il ?
13. Par quoi fut-il appelé à passer, vers la fin de sa vie, et quel âge avait-il alors ?
14. Quo firent ses ennemis pour avoir un prétexte de l'accuser, et à quoi fut-il condamné ?
15. Qu'est-ce que le roi lui demanda, tandis qu'il était dans la fosse, et que lui répondit celui-ci ?
16. Alors le roi qu'ordonna-t-il, et qu'arriva-t-il aux accusateurs de Daniel ?
17. Que promet Dieu à ceux qui auront été montrés fidèles, par l'épreuve ?
18. Combien de révélations de Dieu Daniel a-t-il reçues, et à quelles époques de sa vie ?
19. Comme modèle à quoi est-il cité en Ezéchiel, et avec quels autres hommes est-il mis en parallèle ?
20. Dans quel endroit de la Parole ceci est-il dit ?





Le premier rayon de lumière au temps du soir.

Dans la partie la plus reculée du comté de M^{re}, loin de la société et des avantages qu'elle peut offrir, vivait une pauvre femme très âgée. Par son industrie, elle avait jadis réussi à réaliser un petit avoir ; mais, à la suite de circonstances pénibles de famille, elle avait tout perdu, ce qui avait aigri son caractère, et l'avait poussée à s'isoler elle-même toujours davantage.

Elle vivait ainsi, comme si la vie ne devait jamais finir, — travaillant péniblement, gagnant peu, oubliant son âme immortelle, et s'endormant de plus en plus sur son état devant Dieu. Il plut au Seigneur de porter à ma connaissance le misérable état de cette vieille

femme, et j'allai lui faire visite. En entrant dans sa chaumière, je la trouvai assise devant le feu, couverte d'un manteau rouge, et fumant avec une pipe; et ses seuls compagnons étaient une enfant d'environ dix ans, et deux chiens. Tout dans sa demeure avait une apparence de tristesse et de désolation qui vous glaçait presque d'épouvante. J'entrai en conversation avec cette malheureuse femme; et, en abordant le sujet de l'évangile, je vis que la désolation régnait dans son âme, comme dans son entourage. Elle allait entrer dans sa centième année, et elle ne croyait pas en ce Sauveur qui mourut pour les pécheurs, afin de leur donner la vie. A vue humaine, on pouvait prévoir qu'à un âge si avancé, la fin n'était pas éloignée pour cette femme; et la pensée qu'elle allait être bientôt retirée de ce monde de péché, et être perdue pour toujours, m'alarmait.

Mais Celui qui sonde les cœurs, et qui connaît ce qu'il y a dans l'esprit de tout homme, voulut bien bénir mes visites; la pauvre femme fut troublée dans sa conscience, et amenée à sentir son état de ruine et de perdition, et le besoin qu'elle avait de Christ.—« Mais, me dira-t-on, fut-elle amenée à se repentir et à croire? » Oui, car les voies de Dieu sont merveilleuses. Il appela des plus profondes ténèbres à sa lumière cette femme centenaire. Elle ne savait pas lire; mais, malgré son grand âge, sa mémoire était bonne; et elle retenait tout ce qu'elle entendait. Plusieurs mois, il est vrai, se passèrent avant qu'elle trouvât la paix; lorsqu'un matin elle ouvrit son cœur, et confessa que *maintenant* elle savait pourquoi Dieu m'avait envoyé vers elle. Elle me dit que souvent elle avait été

étonnée que je vinsse la voir si fréquemment, parce qu'elle n'avait pas compris jusqu'alors mon désir qu'elle fût amenée à recevoir Christ dans son âme, et à goûter son amour. Les vérités de l'évangile, que je lui avais si souvent présentées, pénétrèrent alors dans son cœur avec une grande puissance ; et elle reçut la paix en croyant en Jésus-Christ. Elle vécut encore trois années, de sorte qu'elle put manifester pleinement la nature du changement que Dieu avait opéré en elle. Elle mit sa confiance au Seigneur, et vit que son bras n'était pas raccourci pour ne point pouvoir délivrer, ni son oreille pesante pour ne point pouvoir entendre ; et ce fut en se réjouissant en Jésus qu'elle délogea, étant âgée de 103 ans.

Et maintenant je m'adresserai à ceux d'entre vous, chers lecteurs, qui penseraient peut-être que c'est assez tôt de croire quand on est vieux. Pensez-vous réellement que ce sera assez tôt alors ? Mais, avant que le soleil soit couché, vous serez peut-être dans l'éternité ! Permettez-moi plutôt de vous demander : Avez-vous véritablement cru en Christ ? Si tel n'est pas le cas, oh ! alors je vous conjure, allez à Jésus sans retard, sans délai ! Pourquoi repousseriez-vous plus longtemps la coupe de la délivrance, et chercheriez-vous inutilement le salut ailleurs que dans la personne du Sauveur ? Son sang a été versé pour les pécheurs, et bien que vous ayez, pendant si longtemps, rejeté Christ, Lui vous supplie encore de venir, en disant : « C'est moi, c'est moi qui efface tes iniquités pour l'amour de moi, et je ne me souviendrai plus de tes péchés. » (Es. XLIII, 25.) L'âge n'a rien affaire avec votre salut. Allez à Christ maintenant, mettez vos péchés au pied

de la croix, saisissez la grâce, et la porte ne sera pas fermée sur vous.

Et si vous avez le bonheur d'appartenir à Christ, et que vous soyez engagé dans l'œuvre importante de chercher les âmes, et de leur parler de Christ, puisse le fait intéressant, que vous venez de lire, contribuer à vous encourager; et, quels que soient les obstacles, les difficultés qui pourraient surgir sur votre chemin, marchez avec courage; et si vous travaillez pour Dieu, vous ne perdrez pas votre récompense. Allez en avant avec sa force; et, au temps convenable, Il bénira vos efforts, tout faibles qu'ils soient. « La bénédiction de l'Éternel est celle qui enrichit, et Il n'y ajoute aucun travail. » (Prov. X, 22.)



Aujourd'hui, pendant qu'il est dit :

« aujourd'hui. »

J'eus l'occasion de rencontrer chez un de mes amis, où je passais la soirée, un jeune homme aimable, bien instruit sur toutes sortes de sujets, et très agréable dans ses manières et sa conversation. Mais il était mécontent de lui-même; et s'adonnait au scepticisme plutôt qu'à l'incrédulité ouverte, c'est-à-dire qu'il affectait de douter de tout ce qui ne lui était pas prouvé d'une manière évidente. Ce jeune homme semblait prendre un grand intérêt à l'entretien que nous eûmes ensemble, et je m'aperçus que j'avais produit beaucoup d'impression sur lui. Mais s'il est facile de se taire, il est difficile de convaincre, et impossible de conver-

tir par le seul effort humain. « Ce n'est par armée, ni par force, mais par mon Esprit, a dit l'Éternel. »

— Quand accorderez-vous, lui dis-je, une convenable et diligente attention aux sujets de la religion ?

— Je vais demain à B^{re}, me répondit-il, pour m'associer à une importante maison de commerce. Il faudra deux ou trois mois pour terminer mes arrangements et me mettre en train dans cette affaire ; et alors je vous promets que je m'occuperai des sujets dont vous venez de me parler, et que je suivrai vos avis.

— Oui, mais si vous veniez à mourir avant le temps que vous avez fixé ? J'entends résonner un bien solennel avertissement : « Cette nuit même ton âme te sera redemandée ; et ces choses que tu as préparées, à qui seront-elles ? » En comptant sur ces choses, vous trompez votre propre cœur. « *Demain* » est une fatale illusion, il a été la ruine éternelle de milliers de gens. Celui qui diffère l'opportunité du moment, ne verra pas une *saison plus favorable* ; et, s'il la rencontre, il sera moins disposé que jamais à en profiter. Ne pourriez-vous pas, pour commencer, consacrer chaque jour une heure ou deux à ces choses, en attendant que vous ayez plus de loisir ?

— C'est impossible, Monsieur. Je n'aurai pas une minute à perdre. Tout mon temps, toutes mes pensées seront employés à me mettre bien au courant des affaires de la maison, et de l'attention que j'y apporterai au début dépendra ma réussite future.

— Quoi ! Monsieur, est-ce là ce qui doit véritablement occuper l'esprit ?

J'ai oublié sa réponse, je ne sais même s'il m'en fit une. Nous nous séparâmes pour toujours, et j'appris qu'il fut enterré avant la fin du premier mois.





Le patineur sauvé.

Aux environs de la ville de B... se trouve une prairie basse et unie d'une circonférence d'environ deux lieues, et que l'on considère généralement comme la plus grande du pays. La rivière passe tout près, et dans les saisons pluvieuses ce grand parc est inondé, ce qui cause beaucoup de dommage à ceux qui veulent y faire paître leur bétail, ou qui désirent y récolter du foin. Cependant quand l'inondation a lieu en hiver, et que la gelée commence, presque tout le monde est content, et on voit des centaines et même des milliers de personnes de toute condition se risquer sur la prairie

convertie en glace, et s'amuser soit à patiner et à faire des glissades, soit à regarder ceux qui le font. A l'exception de quelques chutes et contusions, il n'y a aucun danger à craindre, l'eau étant trop peu profonde pour qu'on puisse s'y noyer; mais il y a des patineurs qui préfèrent la glace de la rivière, et qui s'exposent par conséquent à de grands malheurs lorsque l'eau n'est pas suffisamment gelée.

Il y a bien des années, un homme du nom de Thomas voulut en courir les risques. Il ne voulait pas croire au danger, et ce ne fut que lorsque la glace craqua sous ses pieds et qu'il fit un plongeon inattendu qu'il sentit sa folie et son imprudence. Il appela au secours de toutes ses forces; sa tête et ses épaules étaient hors de l'eau, et ses bras étendus sur la glace fragile; et il s'attendait à tout moment à sentir s'effondrer ce faible appui, et à trouver la mort au fond de la rivière.

Comme ce n'était pas loin de la ville, on y dépêcha un homme pour aller chercher une corde; et en attendant on encourageait le malheureux patineur, et celui-ci réussit à maintenir sa dangereuse position jusqu'au retour du messager. La corde lui fut promptement jetée, et, la saisissant avec vivacité, il se vit bientôt amené à terre et hors de danger.

Mon but, chers enfants, en vous racontant cet accident, est de vous rappeler qu'il y a un péril infiniment plus grand que celui que courait le patineur, et dont il faut être sauvé. Vous êtes « par nature des enfants de colère, » et des transgresseurs de la loi de Dieu; vous êtes par conséquent sous la condamnation, et sans aucune possibilité de vous délivrer vous-mêmes

de cette position effrayante, — comme le malheureux Thomas qui ne pouvait rien par lui-même pour s'empêcher d'enfoncer dans les eaux de la rivière. — Vous êtes exposés à tomber, d'un moment à l'autre, dans l'abîme de la perdition pour être éternellement malheureux.

Mais, par la miséricorde infinie de Dieu, il y a une ressource dans cette extrémité presque désespérée. Les hommes qui entouraient le malheureux patineur eurent compassion de lui, et s'ingénièrent à trouver le moyen de le sauver ; et de même « le Dieu de toute grâce » a envoyé « son Fils unique » dans le monde, afin que ceux qui sont sur le point de périr puissent être délivrés du danger qui les menace, échapper à la perdition, et être garantis de la colère de Dieu par Jésus.

Rien ne peut dire l'amour qui amena le divin Sauveur à quitter la gloire qu'il avait auprès du Père avant que le monde fut, pour venir ici-bas faire la volonté de Celui qui l'avait envoyé, et « accomplir son œuvre. » Et qui pourrait dire ce qu'il Lui en coûta pour arriver au cœur de l'homme pécheur et perdu, afin de sortir l'homme de son état de ruine.

Chers lecteurs, avez-vous cru au Seigneur Jésus-Christ, comme de pauvres misérables pécheurs que vous êtes ? Réjouissez-vous alors, car « vous êtes sauvés par grâce, par la foi. » Mais si au contraire vous n'êtes pas encore allés au seul Sauveur, vous êtes encore dans vos péchés et sous la colère par votre nature. Il est bien vrai que l'œuvre, qui seule peut vous sauver, a été accomplie ; mais elle ne vous profitera pas aussi longtemps que vous n'y croyez pas. A quoi au-

rait-il servi au patineur que la corde, qui formait le seul lien entre lui et ceux qui voulaient le sauver, fût à sa portée, s'il avait refusé ou négligé de la saisir. N'aurait-il pas péri? Assurément; et ce n'est qu'à lui-même qu'on aurait pu reprocher *et* la situation dans laquelle il se trouvait, *et* son refus d'en être tiré. Et il en sera ainsi de tous ceux qui, au lieu d'obéir à l'évangile du salut, le repoussent, se jugeant eux-mêmes indignes de la vie éternelle : chargés alors de tous leurs péchés, et par-dessus tout du péché de l'incrédulité, ils seront abandonnés à un malheur et à un désespoir éternels, là où il y a « des pleurs et des grincements de dents. »

Chers amis, pensez-y sérieusement. Vous ne seriez pas demeurés indifférents, je pense, si vous aviez été témoins de l'état du pauvre Thomas; pouvez-vous donc rester insensibles quand l'abîme est ouvert devant vous, et ne pas vous inquiéter de savoir si vous êtes sauvés ou perdus? Ah! ne soyez pas les meurtriers de votre âme, mais inclinez-vous plutôt devant ce que Dieu déclare à votre sujet; écoutez les paroles de Christ, et croyez en Celui qui l'a envoyé. Vous serez retirés ainsi de la profonde misère morale dans laquelle vous vous trouvez, et vous comprendrez la vérité de cette précieuse parole du Seigneur Jésus : « Mes brebis ne périront jamais. »

« EN VÉRITÉ, EN VÉRITÉ, JE VOUS DIS, QUE CELUI QUI ENTEND MA PAROLE, ET CROIT A CELUI QUI M'A ENVOYÉ, A LA VIE ÉTERNELLE ET NE VIENDRA PAS EN JUGEMENT; MAIS IL EST PASSÉ DE LA MORT A LA VIE » (Jean V, 24).



Le Prophète Daniel.

IV.

DANIEL.

Seconde partie.

Daniel, homme reçu en grâce.

Lisez Daniel, chap. IX et X.

Vous savez, chers enfants, que quand on croit au Seigneur Jésus, la vieille nature que nous avons comme enfans d'Adam n'est nullement changée ; mais Dieu nous donne alors une nature nouvelle, qui aime Jésus, et qui aime à servir Dieu : la vieille nature existe cependant, et, si l'on n'y fait pas attention, elle manifestera sa présence d'une manière bien triste. La nouvelle nature est faible, et demande toujours l'aide de l'Esprit de Dieu, et la nourriture de la parole, pour la soutenir ; tandis que la vieille nature est forte et têtue, et si méchante qu'il est absolument impossible de la corriger ; et il n'y a que l'Esprit de Dieu qui peut la soumettre. Je tâcherai de vous expliquer pourquoi il en est ainsi par une illustration tirée des habitudes de l'écrevisse, une petite bête qui passe sa vie au milieu des pierres et des rochers, qui sont au fond des rivières et des étangs. Vous savez, sans doute, qu'elle est revêtue d'une espèce de cuirasse qui couvre tout son corps comme une peau ; mais, peut-être, ignorez-vous que, de temps en temps, elle se dépouille de cette cuirasse qu'elle met de côté ; et qu'au bout de deux ou trois jours, une nouvelle cuirasse croit sur son corps, pour remplacer la vieille. Or, pendant que cette opération s'effectue, la pauvre petite bête se trouve très faible,

comme un guerrier sans armure, et elle se cache derrière les pierres, au fond de l'eau, jusqu'à ce que sa nouvelle cuirasse soit assez forte pour résister à toute attaque des ennemis. Il en est ainsi du croyant : il est semblable à l'écrevisse qui a dépouillé sa vieille cuirasse (sa vieille nature), et qui se trouve faible ; et, aussi longtemps qu'il reste dans ce monde, il doit y vivre caché, s'il ne veut pas être maltraité par ses ennemis spirituels ; mais, quand il sera dans le ciel avec Jésus, sa nouvelle nature sera revêtue d'un corps semblable au corps glorieux du Seigneur Jésus, et dorénavant il n'aura plus rien à craindre du péché ou des ennemis spirituels. La nouvelle nature est faible, parce qu'elle n'est pas encore revêtue d'un corps convenable ; la vieille nature est forte, parce qu'elle trouve dans le corps naturel tous les penchants qu'il lui faut pour satisfaire à ses convoitises ; et l'ennemi, Satan, profite de ces choses pour nous faire tomber dans le péché, mais l'Esprit de Dieu est plus fort que lui, et peut nous garder ; seulement il nous faut faire comme l'écrevisse, et nous tenir cachés derrière notre grand Rocher qui est Christ, selon ce que dit Pierre (chap. V, 5) : « Soyez parés d'humilité. » « Celui qui se tient dans le lieu secret du Souverain se loge à l'ombre du Tout-Puissant. » (Ps. XCI, 1.) La délivrance viendra bientôt, et alors on sera avec Christ, et semblable à Christ pour toujours ; car Il viendra bientôt, chercher tous ceux qui L'aiment.

Dans l'histoire de Daniel (chap. IX et X) nous trouvons les deux choses dont nous venons de parler, — c'est-à-dire l'humilité de la nouvelle nature, et l'existence de la vieille non changée. Et elles sont pré-

sentées d'une manière d'autant plus frappante, que les circonstances qui les mettent en évidence ont lieu tout à la fin de la vie de ce saint homme de Dieu, alors que sa nouvelle nature était tellement mûrie par la connaissance qu'il avait de Dieu, qu'il semblerait que l'on pourrait dire que : d'un côté cette nouvelle nature n'avait plus besoin de rester dans la dépendance, et de l'autre côté que la vieille nature était éteinte. Mais, de fait, c'est tout le contraire.

Daniel avait expérimenté, durant sa longue carrière, la valeur de la prière ; mais vers la fin, il prie plus que jamais. C'était un homme d'une conduite sans tache et d'une sagesse sans pareille ; il jouissait de la position la plus élevée parmi les hommes, et il était l'objet des communications les plus remarquables de la part de Dieu ; toutefois il faisait à Dieu sa confession et sa requête, avec le jeûne, le sac et la cendre : il confessait les péchés de sa nation comme s'ils eussent été les siens propres, étant poussé à cela par cette promesse de la délivrance de la captivité, qu'il avait trouvée dans la parole de Dieu, écrite dans le livre de Jérémie. Et non-seulement cela, mais deux ans plus tard (ch. X), quand il devait avoir près de 90 ans, il est de nouveau dans le deuil, le jeûne et la prière pendant trois semaines entières. Plus Dieu l'honore, plus il s'abaisse lui-même ; plus Dieu lui donne de l'intelligence, plus il reste dans une entière dépendance de Dieu, comme un petit enfant. Est-il donc étonnant que l'ange Gabriel l'appelle « agréable » et que le Seigneur Jésus Lui-même (car c'est bien Lui qui parle au chap. X, vers 11) l'appelle « homme aimé de Dieu ? »

Chers enfants, que le Seigneur vous accorde de lire la

parole et de prier comme Daniel ! Quel beau type il était du Seigneur Jésus , qui méditait en la loi de l'Éternel jour et nuit (Ps. I, 2), et qui se levait longtemps avant le jour afin de se retirer au désert pour prier (Marc II, 35).

Dans le chapitre X Daniel , en tant qu'homme , est mis sous l'action de la lumière pénétrante de la grâce de Dieu , et là on voit que la vieille nature existait en lui tout comme dans un autre homme. — Pour bien comprendre ce chapitre, il faut lire attentivement le premier chapitre de l'Apocalypse, où Jean « le disciple que Jésus aimait » passa par une expérience semblable. Jean et Daniel étaient tous deux des vieillards à cheveux blancs, tous deux en deuil (Daniel en jeûne, Jean en exil), et tous deux bien-aimés du Seigneur. Ils virent la même vision du Fils de l'homme (Apoc. I, 13), c'est-à-dire du Seigneur Jésus : « Il ressemblait à un homme » (Dan. X, 18) ; Il était « vêtu de lin, » « ceint d'une ceinture de fin or, » son visage était comme un éclair, ses yeux comme des lampes de feu, ses bras et ses pieds comme l'éclat de l'airain poli, et sa voix comme le bruit d'une multitude (qui ressemble à celui des grosses eaux) ; qualités qui font voir que , à l'égard du péché, Il était sans souillure ; que, tout en s'occupant du péché, Il ne pouvait pas en être souillé ; et que la pénétrante lumière divine, ne pouvant laisser passer un seul péché, ne peut non plus pas l'épargner. « Notre Dieu est un feu consumant » (Héb. XII, 29). Le Seigneur était pourtant apparu en grâce à Daniel, et non pas en jugement ; Il était venu en réponse aux prières et au jeûne de Daniel ; mais quand Il se pré-

senta, Il ne pouvait pas se montrer autrement qu'Il n'était ; et son aspect remuait Daniel jusqu'au fond. Celui-ci se sentit défaillir, son bel extérieur fut tout changé, et il resta muet dans la présence du Seigneur qui l'aimait. Jean, qui avait plus de lumières que Daniel, devint non pas seulement *muet*, mais il tomba comme *mort* aux pieds de Jésus, dans des circonstances analogues ; car, plus on a de connaissance de la grâce, plus on comprend sa propre misère.

Mais le Seigneur fit pour Daniel ce qu'Il fit plus tard pour Jean. Il mit sa main sur lui, et le fortifia, et lui dit : « Ne crains point, homme qui es reçu en grâce ; paix soit avec toi ; fortifie-toi, fortifie-toi, dis-je. »

C'est le pécheur qui a besoin de grâce ; et c'est en présence de la grâce qu'il comprend son état véritable. C'est en présence du Seigneur de grâce que Moïse cacha son visage, et dit qu'il était incirconcis de lèvres (Exod. III, 6 ; VI, 30) ; — Esaïe, de même, dit : « Hélas moi ! car c'est fait de moi, parce que je suis un homme souillé de lèvres, et que je demeure parmi un peuple souillé de lèvres ; car mes yeux ont vu le Roi, l'Éternel des armées » (Esaïe VI, 5). — Job aussi dit : « Je m'abhorre et je me repens sur la poudre et sur la cendre » (Job XLII, 6) ; — et Pierre s'écrie : « Seigneur, retire-Toi de moi, car je suis un homme pécheur » (Luc V, 8).

Cependant tous ces hommes furent reçus en grâce ; et Dieu leur fit comprendre, comme à Daniel, que par sa grâce Il donne la paix à celui qui est troublé dans son âme, et qu'Il accorde la force — *Sa force* — à celui qui est faible et qui sent sa faiblesse. De même aussi Jésus dit à la pauvre femme coupable (Jean VIII,

11) : « Je ne te condamne pas ; » voilà la paix pour son âme ; et puis Il lui donne une force pour ne plus pécher. Quelle grâce , quel amour de la part du bon Sauveur ! Est-ce qu'Il en a fait autant pour vous, chers enfants ?

C'est la parole de Dieu qui fortifie , ainsi qu'il est dit dans le passage : « *Comme Il parlait avec moi , je me fortifiai* » (Dan. X, 19). Il faut donc beaucoup lire la parole. Et puis, chers lecteurs, remarquez l'effet de la grâce sur Daniel. Il pouvait parler maintenant, mais il ne voulut pas parler ; il préférait infiniment écouter ce que le Seigneur avait à lui dire (Ecclés. V, 1, 2) ; il dit : « Que mon Seigneur parle , car tu m'as fortifié ». — Et tous les petits enfants peuvent dire comme le jeune Samuel : « Parle, Seigneur ! car ton serviteur écoute » (1 Sam. II, 9, 10).

Daniel fut obéissant depuis le commencement de sa carrière jusqu'à la fin ; aussi le Seigneur se manifesta à lui , selon ses précieuses paroles dans l'évangile de Jean : « Celui qui a mes commandements , et qui les garde , c'est celui qui m'aime ; et celui qui m'aime sera aimé de mon Père , et je l'aimerai , et je me manifesterai à lui » (Jean XIV, 21).

QUESTIONS SUR « LE PROPHÈTE DANIEL, § IV, seconde Partie. »

1. Sous quel caractère Daniel se présente-t-il à nous dans l'Étude que vous venez lire ?
2. Qu'est-ce qui ne peut pas être changé en l'homme ?
5. Qu'est-ce que Dieu donne à celui qui croit ?
4. Que demande toujours la nouvelle nature, et pourquoi ?
6. Qu'est-il impossible de faire quant à la vieille nature, et qu'est-ce que l'Esprit de Dieu peut faire vis-à-vis d'elle ?

6. A quoi peut-on comparer la vieille et la nouvelle nature ?
7. Expliquez cette comparaison.
8. Pourquoi la vieille nature est-elle forte ?
9. Pourquoi la nouvelle nature est-elle faible, et comment pouvons-nous être gardés malgré cette faiblesse ?
10. Quelle expérience Daniel avait-il faite durant sa longue carrière ?
11. Que comprend-on toujours mieux, à proportion qu'on connaît la grâce ?
12. Nommez quelques hommes de Dieu qui ont éprouvé cela ?
13. Qu'est-ce que Dieu accorde à celui qui sent sa faiblesse ?
14. Par quoi Daniel montra-t-il, dans toute sa carrière, qu'il aimait le Seigneur, et qu'est-ce que le Seigneur fit pour lui ?



Un moyen de délivrance.

Il y a une trentaine d'années que vivaient dans une maison isolée à la campagne, une femme chrétienne avec son frère célibataire, duquel elle tenait le ménage. Un jour de foire, le frère se mit en route avec un grand troupeau de bétail qu'il avait à vendre, et dit à sa sœur qu'il ne rentrerait que le lendemain. Ce même jour, la domestique de la maison, ayant moins d'occupations que de coutume, demanda un congé de vingt-quatre heures, pour aller voir sa mère malade ; permission que sa bienveillante maîtresse accorda volontiers. Celle-ci donc restait seule à la maison ; car les valets de ferme et les ouvriers de campagne avaient leurs demeures dans le voisinage. Quand le soir fut venu,

et que l'horloge de la cuisine eut sonné neuf heures, la maîtresse du logis ferma à clef la porte, et alla à la salle à manger prendre le panier de l'argenterie, pour le monter dans sa chambre, ainsi qu'elle avait l'habitude de le faire par mesure de précaution, quand son frère était dans le cas de s'absenter. Mais, au moment de sortir de la salle, quels ne furent pas son effroi et sa terreur en voyant les pieds d'un homme qui s'était caché sous la table. Faisant un violent effort sur elle-même, elle put comprimer son premier mouvement qui aurait été de crier; et, sortant tranquillement, elle ferma la porte aussi naturellement que possible; puis, toute tremblante de la tête aux pieds, elle monta à sa chambre à coucher, de son pas ordinaire, sans y apporter une précipitation indue. Elle ne voulait pas éveiller les soupçons du voleur, et elle n'osait donner l'alarme en appelant, de crainte que les voisins, probablement tous endormis, n'entendissent pas ses cris.

Heureusement pour elle, le voleur ne se doutait nullement d'avoir été aperçu; et elle gagna sa chambre, saine et sauve. Ayant fermé sa porte, elle se jeta à genoux, et d'un cœur ému, d'une voix tremblante, elle supplia son Père céleste de *lui envoyer un moyen de délivrance*. Si elle essayait de sortir de la maison, cela éveillerait l'attention du voleur caché; si elle y restait, sa vie était en danger: en un mot tout secours humain lui manquait. Les minutes s'écoulaient, et à chaque instant elle s'attendait à entendre la porte de la salle à manger s'ouvrir, et les pas furtifs du terrible étranger faire craquer l'escalier. Alors elle redoubla d'ardeur à prier, demandant au Seigneur

de lui montrer ce qu'elle avait à faire ; et comme elle se relevait , ses regards tombèrent sur un paquet de chandelles que l'épicier avait apportées ce jour-là , et qui , au lieu d'être serrées à leur place ordinaire , avaient été déposées dans cette chambre par une de ces inexplicables *chances* (comme on les appelle), dont dépendent parfois bien des choses. Au même instant une idée traversa son esprit, et elle la mit aussitôt à exécution. D'une main résolue , elle aligna bon nombre de ces chandelles en les fixant debout sur la tablette de sa fenêtre faisant face à la grande route ; et elle les alluma avec le ferme espoir que quelque passant, prenant cette illumination pour un incendie, donnerait bien vite l'alarme. Une fois les chandelles allumées, elle attendit, les mains jointes, priant en elle-même pour le résultat ; et elle n'eut pas à l'attendre longtemps. Elle entendit bientôt des voix sur la route, puis un cri d'alarme retentit à ses oreilles, cri assez fort pour réveiller tous les fermiers du voisinage, et les faire accourir à son secours. Le voleur , effrayé de ce tumulte inattendu , prit la fuite ; et ainsi elle fut délivrée du danger qui l'avait menacée ; le Seigneur lui avait envoyé *un moyen de délivrance*, en réponse à sa prière , au moment où l'issue *semblait* fermée de tous les côtés. — « Les yeux de l'Éternel regardent çà et là par toute la terre , afin qu'il se montre puissant en faveur de ceux qui sont d'un cœur intègre envers lui » (2 Chron. XVI, 9). — « Voici , l'œil de l'Éternel est tourné vers ceux qui le craignent , vers ceux qui s'attendent à son amour , afin d'arracher leur personne à la mort » (Ps. XXXIII, 18).



L'épreuve de la foi.

1 Pierre 1, 6, 7.

Dans une chambre froide et nue,
Aux rayons du soleil couchant,
Une humble femme usait sa vue
A travailler hâtivement.

Sur un ouvrage de couture
Sa taille frêle se penchait ;
Sa main, piqûre après piqûre,
Rapide sur le drap courait.

Auprès d'elle une enfant chétive,
Portant aussi vêtement noir ;
« Emma, » dit la mère attentive,
« Fais-moi la lecture du soir ! »

Dans la Bible à gros caractères,
L'enfant répéta lentement
Ces oracles, pleins de mystères
Pour qui n'a pas l'Esprit vivant.

Soudain, sans lire davantage,
Elle s'arrêta, car ses yeux
Venaient de trouver sur la page
Ces mots : « Soyez toujours joyeux ! »

Rejetant sa tête en arrière,
Et d'un air pensif et songeur,
L'enfant dit alors à sa mère :
« Il a dit cela, le Seigneur ? »

La mère eut un divin sourire,
Son front s'illumina soudain ;
Attirant l'enfant sans mot dire,
Elle la pressa sur son sein.

Puis, dans la blonde chevelure
Elle passa ses doigts maigris,
Et dit : « Cette parole est dure
» A tous ceux qui n'ont pas compris.

« Il en est peu sur cette terre
» Qui comprennent ce mot sacré :
» Pour ton cœur, il est un mystère,
» Si Dieu ne l'a pas éclairé ! »

Nous sommes cette enfant. Quand survient la souffrance,
Nous nous prosternons affaissés,
Comme si le Seigneur n'avait pas dit d'avance :
Vous serez souvent angoissés.

Nous oublions que Lui, le Bien-Aimé du Père,
 S'appela l'homme de douleur ;
 Ce serviteur parfait n'a jamais sur la terre
 Cherché ni repos, ni bonheur.

Lui-même il s'oubliait pour ne penser qu'aux autres,
 Et quand son travail fut fini,
 A son dernier repas, seul avec ses apôtres :
 Un de vous, dit-il, m'a trahi !

Et nous voudrions, nous, dans ce monde éphémère
 Nous faire un nid commode et doux ;
 Et nous pouvons gémir, et ne voir que misère,
 Quand viennent quelques maux sur nous !

Oh ! sachons suivre mieux la lumineuse trace
 Qu'ici-bas laissa le Seigneur ;
 Plus le sentier est sombre, et plus aussi sa grâce
 Vient resplendir en notre cœur.

La cabane au bord de la mer.

Chapitre II.

Les petits pêcheurs de crevettes.

Il y avait près de deux ans que nous habitions notre cabane de terre lorsque, un jour, nous nous mîmes en route, Cor et moi, pour la ville, avec notre panier bien rempli de crevettes. C'était l'été ; il faisait une chaleur étouffante, il n'y avait pas d'air et les nuages étaient suspendus, lourds et épais, sur la mer. Le panier était pesant, car notre pêche avait été abondante ;

et maman nous avait dit de ne pas revenir que tout ne fût vendu ; de sorte que , lorsque l'averse commença de tomber, nous n'osâmes pas nous arrêter pour nous mettre à l'abri.

Nous parcourions donc les rues désertes et humides en criant : « Crevettes, crevettes fraîches ; » et de temps à autre quelqu'un apparaissait à une porte, ou heurtait à une vitre, et achetait de nos crevettes, et ainsi jusqu'à ce que la dernière fût vendue. Nous entrâmes alors dans un passage couvert, pour compter notre argent et le lier solidement dans un coin du mouchoir de Cor, avant de reprendre le chemin de la maison. Cor avait posé le panier à terre ; et tâchait, avec ses grandes mains, de tordre mes cheveux et ma robe pour en faire sortir l'eau ; mais, quoique la pluie eût transpercé de part en part tous nos vêtements, nous n'en étions pas préoccupés ; car, dans nos courses à la ville, nous nous étions accoutumés à tous les temps. L'allée où nous nous trouvions était juste en face d'une grande maison remplie d'étrangers ; et une dame avec une petite fille se tenaient debout à une fenêtre, et regardaient tomber la pluie. Au bout de quelques instants la petite fille se montra à la porte, et me fit signe d'approcher. Je supposais qu'elle voulait acheter des crevettes, et je lui montrai de loin le panier vide pour qu'elle sût que nous n'en avions plus ; mais elle restait là à attendre, de sorte que je pensai qu'il valait mieux aller voir ce qu'elle me voulait.

— Tu viens, toi, dis-je à Cor en le tirant par son habit ; mais il recula en me poussant en avant, et je traversai la rue aussi vite que possible. Derrière la petite demoiselle qui m'avait appelée il y avait une servante,

qui eut l'air d'assez mauvaise humeur quand elle me vit arriver ruisselante sur le seuil de la porte, et je l'entendis dire : — Donnez-lui cinq centimes, M^{lle} Edith, et renvoyez-la ; elle n'est pas faite pour causer avec vous : voyez seulement quelle mine elle a. Mais la petite demoiselle me fit entrer, et me conduisit vers un paillason sur lequel je me tins ; puis, courant vers le bas de l'escalier, elle cria : — Maman, la petite fille est ici, mais elle est si mouillée que ma bonne dit qu'elle ne peut pas monter dans la chambre en haut ; veux-tu descendre et lui parler en bas ?

A cet appel, une dame descendit ; jamais encore je n'en avais vu une comme celle-là, et je ne crois pas qu'il y en ait une aussi belle et aussi aimable. Je fis une révérence quand elle vint à moi ; elle posa sa main doucement sur ma tête, puis toucha mon épaule nue qui paraissait à travers ma robe déchirée.

— Il faut me dire comment on t'appelle, dit-elle.

— Je suis Gwen Evans, répondis-je, en la regardant.

— Tu es bien mouillée, Gwen ; comment as-tu fait pour être dehors par un temps pareil ?

— Cor et moi, nous n'avions pas encore vendu toutes nos crevettes, Madame, et maman nous avait dit de ne pas nous montrer à la maison avant que le panier ne fût vide ; mais nous avons tout vendu maintenant. Je suis accoutumée au mauvais temps, il ne me fait pas de mal, ni à Cor non plus.

— Cor est-il ton frère ? J'ai vu un petit garçon avec toi, il y a un moment.

— C'était Cor ; il prend soin de moi, et il essuyait mes cheveux quand vous m'avez appelée.

— Tu vas venir près du feu pendant que nous causerons, dit la dame; et elle me conduisit dans une cuisine, où il y avait un grand feu, et un grand morceau de viande qui tournait devant. Je n'avais jamais mangé de viande rôtie; mais Cor et moi, nous nous étions souvent arrêtés auprès des restaurants pour voir entrer et sortir les plats, et nous nous demandions quel goût ils pouvaient avoir; puis nous nous disions ce que nous choisirions pour notre diner si nous étions bien riches.

J'étais confuse en voyant les traces que mes pieds humides laissaient sur le dallage de la cuisine, et je me tenais vers le feu, la tête baissée; mais la dame souriait avec bonté, et me parlait avec sa douce voix, ce qui me rendit courage; et fit que je ne pensai plus du tout à moi-même, et que je me sentis bien heureuse.

— Vas-tu à l'école, Gwen? me demanda-t-elle.

— Non Madame; mais Cor y est allé une fois, pendant une semaine; seulement les lettres étaient trop difficiles pour lui. Maman dit que Cor est bête.

— Et les lettres sont-elles aussi trop difficiles pour toi?

— Je ne sais pas; je n'ai jamais essayé de les apprendre; je suis toujours occupée avec les crevettes.

— Sais-tu quelque chose de Dieu, ma petite fille? dit la dame en me regardant tendrement d'un air sérieux.

— Certainement, Madame, répondis-je aussitôt; c'est Lui qui m'a faite, bien sûr.

— C'est bien cela, Gwen; et est-ce qu'on t'a aussi parlé du Seigneur Jésus-Christ?

Je m'arrêtai pour réfléchir ; il me semblait que ce nom ne m'était pas inconnu, et pourtant je ne pouvais pas me rappeler où et quand je l'avais entendu prononcer.

— Je ne pourrais pas bien le dire, fut ma réponse.

— Je désirerais que tu le connusses, ma pauvre enfant, dit la dame, car Jésus-Christ est le meilleur ami que tu puisses avoir : et quoique tu n'aies jamais entendu parler de Lui, Il sait tout ce qui te concerne, et Il t'aime, et prend soin de toi.

— Je ne le crois pas, Madame, dis-je, car il n'y a que Cor qui prenne soin de moi depuis que papa est mort.

— Et pourtant cela est vrai, Gwen ; cet Ami si bon est toujours près de toi, mais tu ne peux pas le voir.

Je pense qu'elle vit sur ma figure que je ne comprenais pas, car elle ajouta : — Veux-tu revenir me voir, mon enfant ? car j'aimerais te parler de ce meilleur Ami qui t'aime tant. Dis-moi, Gwen, aimerais-tu à apprendre à lire ?

— Oui Madame, répondis-je en faisant la révérence. Au fond cependant je ne me souciais guère d'une chose qui devait me donner tant de peine ; mais je ne voulais pas contrarier une aussi bonne dame, et puis ma mère m'avait recommandé de toujours dire « oui » quand les gens comme il faut me parlaient.

(A suivre, D. v.)





La mansarde.

Un charitable monsieur visitait un jour quelques familles indigentes dans un des plus pauvres quartiers de Londres. Arrivé au dernier étage d'une maison, il remarqua une échelle qui conduisait à une porte fermée située sous les tuiles. Il ne pensait pas qu'il fût possible que quelqu'un habitât là ; mais, pour sa propre satisfaction, il se mit à gravir l'échelle. Arrivé vers la porte il demanda : Y a-t-il quelqu'un ici ?

— Entrez, répondit une faible voix.

Il entra, et trouva un jeune garçon qui occupait seul cet intérieur misérable. Il n'y avait là point de lit, ni

aucune espèce de meubles. Un peu de paille et de copeaux, jetés dans un coin de la chambre, servaient de siège pendant le jour et de couche pendant la nuit à ce pauvre enfant.

— Que fais-tu ici ? lui demanda le bienveillant visiteur. As-tu un père ?

— Oui, Monsieur.

— As-tu une mère ?

— Non, Monsieur, elle est morte.

— Où est ton père ? Tu dois t'ennuyer beaucoup de lui, et dans cette chambre triste et solitaire tu dois soupirer après son retour.

— Non, Monsieur, répliqua tristement l'enfant. Mon père est un buveur. Il m'employait à voler, et tout ce que je parvenais à dérober il le dépensait à boire.

— Est-ce qu'il t'emploie encore à cela ?

— Non, je suis allé à une école où j'entendis parler du ciel et de l'enfer, — et comme quoi Jésus-Christ vint pour sauver les pécheurs ; et, par grâce, je fus amené à croire en Lui, et je cessai de voler. Alors, poursuivit le pauvre garçon, ce fut mon père qui se mit à voler, et il s'enivre toujours plus ; et il est furieux contre moi, parce que je ne veux plus être voleur.

— Pauvre enfant, dit le monsieur, profondément ému par cette triste histoire ; tout cela me fait bien de la peine, et tu dois te sentir bien seul ici.

— Non, répondit-il avec un joyeux sourire, je ne suis pas seul. Dieu est avec moi, Christ est avec moi. Je ne suis pas seul !

Le monsieur tira sa bourse, et remit une bagatelle

au petit garçon en lui promettant de revenir le voir le lendemain.

— Attendez, dit l'enfant, comme son bienveillant visiteur allait se retirer, je sais chanter. Et il se mit à entonner ce petit cantique qu'il aimait à répéter pour égayer sa solitude :

T'aimer Jésus, le connaître,
Se reposer sur ton sein,
T'avoir pour Ami, pour Maître,
Et pour breuvage, et pour pain; etc.

Le monsieur, vivement touché de l'état de dénûment de ce pauvre garçon, en parla le jour suivant à une dame généreuse que ce récit intéressa aussitôt. — Elle fit un paquet de vêtements et de vivres; et accompagnée de ce monsieur, ils se mirent en route pour la misérable mansarde. Ils montèrent les sombres escaliers de la maison, et parvinrent jusqu'à l'échelle; l'ayant franchie ils atteignirent la porte et se mirent à heurter; mais ils ne reçurent pas de réponse; ils heurtèrent de nouveau, mais toujours pas de réponse. La voix qui, la veille, avait dit : « Entrez! » ne se fit pas entendre. Alors ils ouvrirent la porte et pénétrèrent dans le réduit. La paille qui servait de lit était toujours là; et l'enfant aussi, mais il était mort! Son corps était couché sur le lit, mais l'âme s'en était allée vers Jésus et dans le repos éternel.

Le Prophète Daniel.

V.

La Prophétie.

Il nous reste, chers enfants, en terminant l'étude que nous avons faite de ce merveilleux livre, à vous donner une petite esquisse de la prophétie qui y est traitée, sans entrer dans les détails.

Dans la première partie du livre, aux chap. I à VI, il n'y a qu'une seule prophétie de l'avenir proprement dite, quelque prophétique que soit l'instruction typique fournie par l'histoire. Cette prophétie se trouve dans l'interprétation du premier songe de Nébucadnetsar, au chap. II; et elle donne une idée générale des quatre grandes monarchies du monde qui devaient se succéder, et dont les trois premières sont nommées dans les chapitres VIII à XI de Daniel. La quatrième est nommée en Luc II, 1, où « tout le monde » est considéré comme assujetti à l'empereur de Rome; en Luc XX, 22-25, où le Seigneur montre qu'il faut payer le tribut à César dont l'image et l'inscription se trouvaient sur les pièces de monnaie; et en Jean XI, 48; XIX, 12, 15, où l'on voit que les Juifs, dans ce temps-là, craignaient les Romains et reconnaissaient César pour leur roi; enfin il y a plusieurs autres passages qui en parlent également.

Ainsi donc ces quatre monarchies sont :

- 1° La *Babylonienne*, qui dura 70 ans, et dont Nébucadnetsar fut le premier roi.
- 2° La *Médo-Persanne*, qui dura à peu près 207 ans,

et dont Darius et Cyrus inaugurèrent la puissance, en régnant d'abord ensemble.

- 3° La *Grecque*, qui dura environ trois siècles, et dont Alexandre-le-Grand fut le seul monarque qui l'ait gouvernée tout entière ; car, après sa mort, le royaume fut partagé entre ses quatre généraux (Daniel VIII, 22).
- 4° La *Romaine*, qui existe encore selon les pensées de Dieu, bien qu'il n'y ait aucune nation qui ait la puissance suprême ; car l'empire a été divisé en plusieurs royaumes qui maintiennent la balance du pouvoir entre eux. Le premier monarque proprement dit fut César Auguste (Luc II, 1), bien que l'on considère son oncle Jules César comme ayant été le premier empereur, parce que César Auguste fut mis à mort tout de suite après avoir été proclamé.

Dans la statue que Nébucadnetsar vit en songe, ces quatre monarchies sont représentées, à leur tour, comme suit :

- 1° La tête d'or, indique que l'autorité du monarque était absolue.
- 2° La poitrine et les bras d'argent : Son autorité était limitée par les lois.
- 3° Le ventre et les hanches d'airain : Son autorité était limitée par l'armée, car les généraux gouvernaient en effet.
- 4° Les jambes de fer : Son autorité était limitée par le peuple.

Les pieds en partie de fer et en partie de terre signifient qu'aux derniers jours, le peuple se mêlera davan-

tage du gouvernement, et que le républicanisme socialiste se manifestera partout.

On remarque que la splendeur des monarchies décline de plus en plus; par contre leur puissance militaire devient toujours plus grande, plus terrible et plus brutale. Mais toutes seront abolies à la venue de Christ, — « la pierre » qui brise l'image.

Dans la seconde partie du livre qui nous occupe, aux chap. VII à XII, Dieu fait comprendre à Daniel beaucoup de détails de cette histoire générale, et cela de manière à faire ressortir le vrai caractère de l'homme, et les desseins de Dieu en grâce et en jugement.

Le chap. VII de Daniel présente les quatre monarchies sous la forme de quatre bêtes : le lion, l'ours, le léopard, et la quatrième qui est décrite comme étant une bête « épouvantable, affreuse, et très forte. »

Tous ces quatre animaux sont réunis dans la bête qui monte de la mer (Apoc. XIII, 1, 2), et dont le caractère s'accorde exactement avec celui de la petite corne qui sort de la tête du quatrième animal, en Daniel VII. Ce sera le chef des Gentils aux derniers jours, lequel aura plus ou moins d'autorité sur tous les autres royaumes. Les dix cornes sont dix royaumes, qui se manifesteront subitement dans l'empire Romain, probablement peu après l'enlèvement de l'Eglise. Ces cornes se rapportent aux dix doigts des pieds de la statue (chap. II).

Mais Dieu maintient son autorité au-dessus de tout en tant qu'« Ancien des jours. » Et toute la puissance sur la terre est enfin donnée au Fils de l'homme, et au « peuple des saints du Souverain, » c'est-à-dire le peuple de Daniel, — la nation d'Israël. Les « saints du Sou-

verain » sont ceux qui règnent avec Christ dans le ciel ; leur « peuple » est Israël rétabli en bénédiction dans le pays de Canaan. Le pouvoir de la petite corne est dirigé contre Christ, en tant que Fils de l'homme, Dominateur de toute la terre.

Le chap. VIII s'occupe du royaume des Mèdes et des Perses — « le bélier ; » et de celui de Javan ou Grèce, — « le bouc, » dont la grande corne représente Alexandre, qui mourut cependant dans les marais de Babylone, tout de suite après la conquête des Indes (huit ans après la chute du royaume des Perses), et sans avoir pu jouir de toute sa gloire ; et à sa mort, ses quatre généraux, représentés par les quatre cornes, partagèrent l'empire entre eux. L'un d'eux, appelé Séleucus, régna sur la Syrie et la Palestine ; et le Saint-Esprit s'occupe de lui seul, d'entre les quatre, l'appelant, dans le chap. XI, « le roi de l'Aquilon, » en opposition à l'Égypte qui y est appelée « le Midi. »

Aux derniers jours il y aura aussi une petite corne, un roi exerçant plus ou moins le pouvoir de Séleucus, mais tout particulièrement sur la Terre-Sainte. Il s'élèvera contre Christ, Roi des Juifs, « Fils de David ; » et il est appelé « roi fourbe » et d'un « esprit pénétrant. » Il s'élèvera dans son cœur, et résistera contre le Seigneur des seigneurs. Il est l'Antichrist proprement dit, le « faux prophète » de Apoc. XIII, XVI, XIX, qui a « deux cornes comme un agneau, » mais qui parle « comme le dragon » (Satan) (Apoc. XIII, 11) ; — lequel le Seigneur détruira par le souffle de sa bouche, et anéantira par l'éclat de son avènement (2 Thess. II, 8), ou, comme dit Daniel (VIII, 25), « il sera brisé sans main. »

Le chap. IX se rapporte au chap. VII : les deux révélations se trouvant à la *première* année des rois qui y sont mentionnés. Le chap. IX ne parle pas du tout de l'Antichrist, mais de la même puissance dont il s'agit au chap. VII, c'est-à-dire les Romains qui sont appelés « le peuple du conducteur qui viendra. » Ce « conducteur » est le seul des quatre monarques qui n'est pas *nommé* par Daniel ; et ce fut sous son règne que Christ fut crucifié, comme nous l'avons déjà vu. Le « conducteur » est donc César.

Les soixante-dix semaines, ou 490 ans, commencent dans la vingtième année d'Artaxerxès, roi de Perse, au premier mois (Nisan), alors que ce roi donna ordre à Néhémie de rebâtir les murs de Jérusalem (Néhémie II), car il ne s'agit nullement du temple en Dan. IX. On mit sept semaines, ou 49 ans, pour rebâtir les murs. Depuis lors il s'écoula 62 semaines, ou 434 ans, jusqu'à la manifestation à Israël du CHRIST, quand il fut baptisé par Jean (Jean I, 31). Il reste donc une semaine, qui a été interrompue dans son cours par la mort de Christ. Il nous semble que la première moitié est déjà passée dans les trois ans et demi qui s'écoulèrent entre le baptême de Jésus et sa mort, et que la dernière moitié reprendra son cours quand l'Église sera enlevée.

Les chapitres X-XII furent écrits en la *troisième* année de Cyrus ; de même que le chap. VIII auquel ils se rapportent a pour date la *troisième* année de Belsatsar. On remarquera aussi que, dans le chap. X aussi bien qu'au chap. VIII, Daniel vit « *une vision.* » Ce

*) 49 ans + 434 ans + 7 ans = 490 ans.

n'était pas dans le même endroit ; mais, dans les deux cas, il se trouvait près d'un fleuve. Au chap. VIII, c'était à Susan, qui devint, peu après, la capitale du royaume des Mèdes et des Perses (Esther I, 2) ; au chapitre X, c'était près du fleuve Hiddèkel, ou Tigre (aussi dans la même province). Nous pensons que « *la vision* » se rapporte à *Christ*, qui est ainsi mis en contraste avec l'Antichrist ; car l'Antichrist s'oppose à la *personne* de Christ (2 Jean), et non-seulement à son autorité. — Christ est le seul qui peut se tenir sur les eaux (comparez Dan. VIII, 16 ; XII, 6, avec Apoc. X, 2, et Matt. XIV, 25).

Dans le chap. XI, le verset 2 parle des rois de Perse, dont le quatrième s'appelait Xerxès. Il envahit la Grèce avec près d'un million de peuple. Et c'est pour se venger de cette invasion que, environ 150 ans plus tard, Alexandre-le-Grand entra en Perse et renversa la monarchie persanne. Donc, le Saint-Esprit ne suit plus l'histoire des Perses ; mais, après avoir montré la connexion, il continue avec Alexandre et ses successeurs. L'Aquilon, c'est la Syrie ; le Midi, c'est l'Égypte. Et l'histoire de ces rois et de leurs guerres continuelles est suivie jusqu'à Antiochus Epiphane, roi de Syrie, le plus méchant de tous, lequel était déjà un type de l'Antichrist. Les versets 21-32 nous parlent de ce roi. Les navires de Kittim (vers. 30) sont les Romains, qui réduisirent la Palestine et en firent une province romaine un siècle après. Puis il y a un intervalle de « plusieurs jours » (vers. 33), qui comprend le temps actuel, et qui va jusqu'à la manifestation de l'Antichrist, qui est appelé « *le roi* » (vers. 36). Et le reste du chapitre, et

le XII^e, s'occupent des détails des événements, encore futurs, des derniers jours.

Chers enfants, le temps est fort court, et nous sommes bien près de la fin de toutes ces merveilles. Encore un peu de temps, et Celui qui doit venir viendra, et Il ne tardera pas. Êtes-vous au nombre de ceux qui L'aiment, et qui L'attendent ? Sinon, hâtez-vous d'aller à Jésus pour Lui demander le pardon de tous vos péchés, car c'est encore le temps favorable, c'est encore le jour de salut ; Il vous invite AUJOURD'HUI.

QUESTIONS SUR « LE PROPHÈTE DANIEL, § V. »

1. De quoi traite ce paragraphe V^e ?
2. Que trouve-t-on dans la première partie du livre, chapitres I à VI ?
3. Nommez les quatre grandes monarchies qui se succédèrent.
4. Combien de temps chacune a-t-elle duré, et laquelle subsiste encore ?
5. Nommez quelques-uns des monarques de chacune de ces monarchies.
6. Que représentent les quatre différents métaux de la statue de Nébucadnetsar ?
7. Et les pieds de la même statue ?
8. Que remarque-t-on dans la marche des monarchies ?
9. Par qui seront-elles abolies, et par quoi celui qui les abolira est-il représenté en Daniel ?
10. Que trouve-t-on dans la seconde partie du livre, chap. VII à XII, au point de vue prophétique ?
11. Sous quelle forme sont représentées les quatre monarchies ?
12. Que représentent les dix cornes, et quelle partie de la statue nous rappellent elles ?
13. Qui sont les « Saints du Souverain ? »

14. Et qui est le peuple des Saints du Souverain ?
15. Que représente la petite corne, quand surgira-t-elle, et contre qui son pouvoir se dirigera-t-il ?
16. Des soixante-dix semaines de Daniel, combien y en a-t-il d'accomplies ?
17. Comment semble-t-il que la dernière semaine est déjà passée à moitié, et qu'elle a été ensuite interrompue ?
18. Et quand la seconde moitié reprendra-t-elle son cours ?
19. Qu'est-ce qui est fort court maintenant, et de quoi sommes-nous bien près ?
20. Qui est-ce qui vous invite, chers amis, et pour quand ?

La cabane au bord de la mer.

(Suite de la page 220).

— Eh ! bien, si ta mère peut se passer de toi et te laisser venir deux fois par semaine, après que tes crevettes auront été vendues, je tâcherai de te donner une leçon. Je pense rester ici pendant quelques mois ; mais dis-moi Gwen, j'aimerais que tu fusses bien propre quand tu viendras me voir ; n'as-tu pas de meilleure robe que celle que tu portes à présent ?

— Non, Madame, répondis-je ; et pourtant je savais qu'il y en avait deux meilleures dans le coffre à la maison. Mais je voulais que la dame m'en donnât encore une, de sorte que je lui dis une mensonge tout en sachant que c'était très mal.

— Eh ! bien, je vais te donner une robe propre, dit la dame ; et tu devras la mettre chaque fois que tu viendras me voir. Tu pourras l'emporter maintenant.

Puis elle dit à la bonne : — Allez chercher une des robes que M^{lle} Edith ne porte plus, celle avec les pois bleus; elle ira très bien à cette enfant, car elle est plus petite que ma fille. Quel âge as-tu Gwen ?

— Huit ans, Madame, fut ma réponse; mais je tenais la tête baissée, et j'étais bien confuse de voir qu'elle me parlait avec tant de bonté. Je désirais beaucoup m'en aller pour ne plus sentir ses yeux sur moi, et je dis que je ne pouvais pas rester plus longtemps, de peur que Cor ne s'en retournât sans moi.

La dame me regardait pendant que je me tenais là, le visage tourné de côté pour qu'elle ne vit pas la rougeur qui couvrait mes joues, et me balançant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, très mal à mon aise. — Gwen, dit la dame, est-il vrai que tu n'aies que la robe que tu portes? Je serais extrêmement peinée si tu m'avais dit un mensonge. Dis-moi la vérité.

— C'est bien la vérité, dis-je; car la bonne venait justement d'entrer en tenant la jolie robe, qui me faisait tellement envie que je n'aurais pas voulu m'arrêter à la pensée combien c'était mal de tromper ainsi la charitable dame. On me remit donc le petit paquet, et la dame me dit adieu.

M^{lle} Edith courut après moi à la porte, en me criant : — Ne manque pas de revenir demain, Gwen, je t'attendrai; et je te reconnaitrai tout de suite à la robe bleue. Je suis si contente que maman te l'ait donnée. Mais je m'en allai le cœur chargé.

Chapitre III.

Nouvelles pensées.

Cor et moi, nous reprîmes le chemin de la maison. A chaque pas que nous faisons, nous enfonçons dans la boue jusqu'aux chevilles; mais nous n'y pensions guère. Cor était très désireux de savoir ce qui m'était arrivé dans la grande maison; et, comme nous n'avions jamais de secret l'un pour l'autre, je lui racontai tout et lui avouai combien j'étais malheureuse.

— C'était bien mal, n'est-ce pas Cor? lui dis-je; tu n'aurais pas fait ainsi, toi?

Cor eut l'air embarrassé et secoua la tête. — Je ne crois pas que ce soit la même chose pour toi, dit-il; tu es si petite, et puis tu es une fille.

— Eh! n'est-ce pas mal pour une petite fille de dire des mensonges? demandai-je avec une lueur d'espoir. Qui te l'a dit, Cor?

— Personne ne me l'a dit; mais je suis deux fois aussi grand et aussi fort que toi, et je suis habitué à être malmené, de sorte que je ne voudrais pas me tirer d'embarras en disant un mensonge, ce serait tout à fait méprisable. Mais si j'étais petit et faible, il est probable que je le ferais.

— Non Cor, tu ne le ferais pas, répliquai-je d'autant plus honteuse qu'il cherchait à m'excuser; — tu es bien meilleur que moi. Je ne veux plus jamais mentir; et écoute, fais attention de ne rien dire de la robe à la maison, entends-tu, Cor?

— Qu'est-ce qui te passe par la tête maintenant? demanda Cor en me regardant avec un sourire. Tu as toujours des idées.

— Je veux rendre la robe à la dame, Cor; tu sais que je ne pourrais pas la porter, car je lui ai dit que je n'en avais pas de meilleure que celle que j'ai sur moi; et il y en a deux dans le coffre: il y a ma robe d'indienne, et la robe rose que papa m'a rapportée de la foire avant qu'il tombât malade, tu t'en souviens.

Cor fit signe qu'oui. — Ainsi écoute, lui dis-je, nous allons creuser un trou dans le sable, et y cacher la robe, jusqu'à ce que je puisse la rapporter à la dame.

Bientôt nous arrivâmes à un endroit qui était au-dessus de l'atteinte de l'eau, et Cor fit un creux avec ses mains, dans lequel nous mîmes le petit paquet; nous le couvrîmes de beaucoup de sable que nous égalisâmes ensuite pour que personne ne pût s'apercevoir que quelque chose était caché là. Puis, après avoir placé deux ou trois pierres de manière à reconnaître l'endroit, nous courûmes en hâte vers la maison, car nous étions fort en retard.

Arrivés à quelque distance de la cabane, nous vîmes maman occupée à laver du linge dehors; de temps à autre elle interrompait son travail pour mettre sa main au-dessus de ses yeux et regarder dans la direction du sentier par lequel nous venions. Pierre était couché près des joncs et surveillait les oies, tout en jouant avec le sable qu'il laissait couler à travers ses doigts amaigris.

— Comme vous êtes restés longtemps, dit maman aussitôt que nous nous fûmes approchés; — je suis sûre que vous vous êtes arrêtés en route pour jouer. Mais nous nous dépêchâmes de lui montrer le panier vide et le mouchoir de Cor rempli de sous, et alors

elle fut contente. — Vous n'avez pas mal employé votre temps, mes enfants, dit-elle; nous avons bien besoin de tout ce que vous pouvez gagner, car je vous répète qu'on a de la peine à nouer les deux bouts, d'autant plus que le pauvre Pierre que voilà ne sera jamais en état de donner un coup de main, pauvre garçon !

L'intention de maman n'était pas que Pierre entendît ces paroles; l'enfant les comprit cependant : il rougit et cacha sa figure dans ses mains; mais comme il pleurait souvent, aucun de nous ne fit attention à lui. Nous étions tous trop occupés de nos propres affaires pour lui témoigner beaucoup d'affection. Nous nous assimes donc à terre, tenant chacun une grande tranche de pain, et une tasse de petit-lait que maman avait gardé pour notre souper; et ensuite nous aidâmes maman à suspendre le linge pour le faire sécher.

Ce soir-là je demeurai très-longtemps sans m'endormir; je pensais à ce que la dame avait dit : que cela lui ferait beaucoup de peine si j'avais dit un mensonge. Je ne comprenais pas ce que cela pouvait lui faire, mais la pensée qu'elle serait triste me rendait très malheureuse; et, tout en souhaitant que le matin vint, j'avais peur; car je désirais qu'elle sût la vérité, et pourtant je craignais de la lui dire.

Malheureusement le lendemain nous ne primes pas de crevettes; je ne sais comment cela se faisait, mais il arrivait quelquefois que les crevettes disparaissaient; et quand nous tirions les filets à terre, nous les trouvions pleins d'herbes, de sable et de crabes. Il se passa trois jours avant que nous eussions des crevettes à vendre, et que Cor et moi nous pussions par-

tir pour la ville avec notre panier plein. J'étais bien heureuse. Nous nous arrêtàmes à la place que nous avions marquée avec des pierres, et là sous le sable nous retrouvâmes le petit paquet intact. Je montrai la robe à Cor.

— N'est-ce pas qu'elle est jolie ? lui dis-je ; et j'hésitai un moment, me demandant si je la rendrais. Je n'en avais jamais possédé d'aussi belle, avec des pois bleus et sans le moindre trou. Mais je me rappelai bientôt combien j'avais été malheureuse pendant les trois jours qui venaient de s'écouler ; et je savais que je n'aurais pas de repos avant que la robe fût remise entre les mains de la dame. J'en fis donc un paquet bien serré, l'envers de l'étoffe en dehors pour ne pas voir combien elle était jolie ; puis nous continuâmes notre route, marchant aussi vite que possible dans le sable mou.

— Cor, dis-je, as-tu jamais entendu parler de Jésus-Christ ?

— Oui, dit Cor, on nous a appris à l'école qui était Jésus.

— Dis-moi tout ce que tu sais de lui, tout, s'il te plaît, Cor.

— Ce n'est pas grand'chose, répondit-il lentement. Je me rappelle seulement qu'un jour une dame vint nous donner une leçon, et elle nous parla de Jésus-Christ, disant qu'il aimait les petits enfants et veillait sur eux. Je pensai à toi alors, et je me demandai si c'était Jésus qui avait empêché que tu fusses noyée, quand le grand vaisseau s'enfonça dans la mer, tu sais.

Arrivés à la maison où demeurait la dame, je m'a-

vançai vers la porte, pendant que Cor poursuivait son chemin en criant : « Crevettes, crevettes fraîches ! » Au moment où j'allais sonner, Mlle Edith ouvrit la porte ; elle m'avait vue de la fenêtre.

— Je pensais que tu ne viendrais jamais, Gwen, dit-elle ; pourquoi n'as-tu pas mis la robe bleue ?

— J'aimerais voir la dame, répondis-je ; et je n'en pus dire davantage.

— Tu veux parler de maman ; oh ! oui, bien sûr, tu vas monter auprès d'elle, je lui ai dit que je te voyais arriver. Et Mlle Edith me conduisit dans une belle chambre en haut.

Mais je ne cherchais à voir que la dame, qui était assise près de la fenêtre.— Eh bien ! Gwen, qu'as-tu ? dit-elle avec bonté ; tu as l'air tout bouleversé ; viens ici, et dis-moi ce que tu as.

— Voici la robe, Madame, dis-je ; je l'ai rapportée ; et ne soyez pas triste à cause d'une petite fille comme moi.

— Je ne comprends pas bien, dit la dame doucement, en me prenant la main et en m'attirant vers elle. Qu'est-ce qui t'agite comme cela, et pourquoi as-tu rapporté la robe ?

— Je ne vous ai dit que des mensonges, Madame ; j'ai deux robes à la maison dans le coffre de maman ; et j'ai dit que je désirais apprendre à lire, et je ne le désire pas du tout. Je suis bien méchante, je le sais ; mais ne soyez pas triste ; vous savez que vous avez dit que vous le seriez, si je vous disais un mensonge.

La dame me fit asseoir sur un tabouret, à ses pieds, comme si j'avais été sa petite fille, et j'appuyai ma tête sur ses genoux en pleurant, bien que je me sen-

tisse beaucoup plus contente depuis que je lui avais tout avoué. Elle ne parla pas pendant un moment, puis elle dit : Penses-tu, mon enfant, qu'il n'y ait que moi qui sois affligée quand tu fais le mal ?

— Cor a dit que cela était de peu d'importance avec de petites filles, et maman n'en sait rien ; il n'y a donc que vous, Madame, qui puissiez vous en affliger.

— Je t'ai parlé dernièrement de quelqu'un qui t'aime beaucoup, Gwen ; peux-tu te rappeler qui c'était ?

— C'était Jésus-Christ, répondis-je tout bas. J'ai demandé à Cor s'il le connaissait, et il pense que c'est Lui qui m'a empêchée d'être noyée quand j'étais toute petite, et que le vaisseau périt.

— Sans doute, Gwen, Cor a raison ; c'est Jésus qui t'a sauvée alors, et maintenant il prend soin de toi chaque jour ; seulement tu l'affliges quand tu fais le mal, parce qu'il t'aime tant.

— Je ne veux plus le faire, répondis-je du fond de mon cœur.

— Mais quand même tu ne le ferais plus, tu ne seras heureuse que lorsque tu auras demandé à Jésus de te pardonner. Tu es contente maintenant que tu m'as avoué ta faute, et que je te l'ai pardonnée ; mais il n'y a que Jésus qui peut ôter le péché, et tu dois le lui demander.

— Je ne sais pas où est Jésus, Madame, dis-je tristement.

— Il est tout près, il est ici maintenant, bien que tu ne puisses pas le voir ; et si tu lui parles et que tu sois sincère, il t'entendra. (A suivre, D. v.)



TABLE DES MATIÈRES.

| | Pages. |
|--|------------------|
| Le petit substitut | 8 |
| Les tribulations de Christie Redferne | 10, 26 |
| Un esprit doux | 19 |
| « Là » ou le terme du voyage. | 21 |
| L'enfant Jésus et les bergers de Bethléem | 41 |
| Le mirage. | 51 |
| Que ferez-vous de cette voix dans l'éternité? | 57 |
| Quelques idées scripturaires sur le Saint-Esprit | 58 |
| La neige | 61 |
| Par Lui | 66 |
| La cigogne au bec brisé | 68 |
| La conversion du jeune Fritz. | 69, 90, 111, 135 |
| Quel âge as-tu? | 80 |
| Le désir de Louise | 87 |
| Rafaravavy | 101 |
| Lisez la-Bible tous les jours | 115 |
| Les lis des champs | 120 |
| L'histoire d'Énoch | 128 |
| « Je suis las » | 155 |
| L'épiciier consciencieux, | 158, 147 |
| Où passerez-vous votre éternité? | 141 |
| L'heureux petit garçon | 168 |
| Le pain jeté à la surface des eaux et trouvé avec le temps | 170 |
| L'agneau | 175 |
| Une averse | 178 |
| La cabane au bord de la mer | 181, 216, 251 |

| | Pages |
|--|-------|
| Le premier rayon de lumière au temps du soir . . . | 196 |
| Aujourd'hui, pendant qu'il est dit : « Aujourd'hui » . . . | 199 |
| Le palineur sauvé | 201 |
| Un moyen de délivrance | 211 |
| La mansarde. | 221 |

Etudes bibliques.

| | |
|------------------------------------|------------------------------|
| Le prophète Jérémie | 5, 56 |
| Le prophète Abdias. | 46 |
| La captivité de Babylone | 81 |
| Le prophète Ezéchiel | 106 |
| Le prophète Daniel | 121, 150, 161, 187, 205, 224 |

Poésies.

| | |
|---|-----|
| A un ami | 20 |
| La Bible | 65 |
| L'anniversaire de Baby. | 100 |
| Adieux au jeune Gustave Espérandieu | 140 |
| Suivre Jésus | 180 |
| L'épreuve de la foi | 214 |

